Diasporiques

Revue trimestrielle interculturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux

n° 42 Juin 2007

Ouvrir

Michel Serres

Débattre

David Dornbusch

Méditer

Maurice Mourier
Pierre Pachet

Découvrir

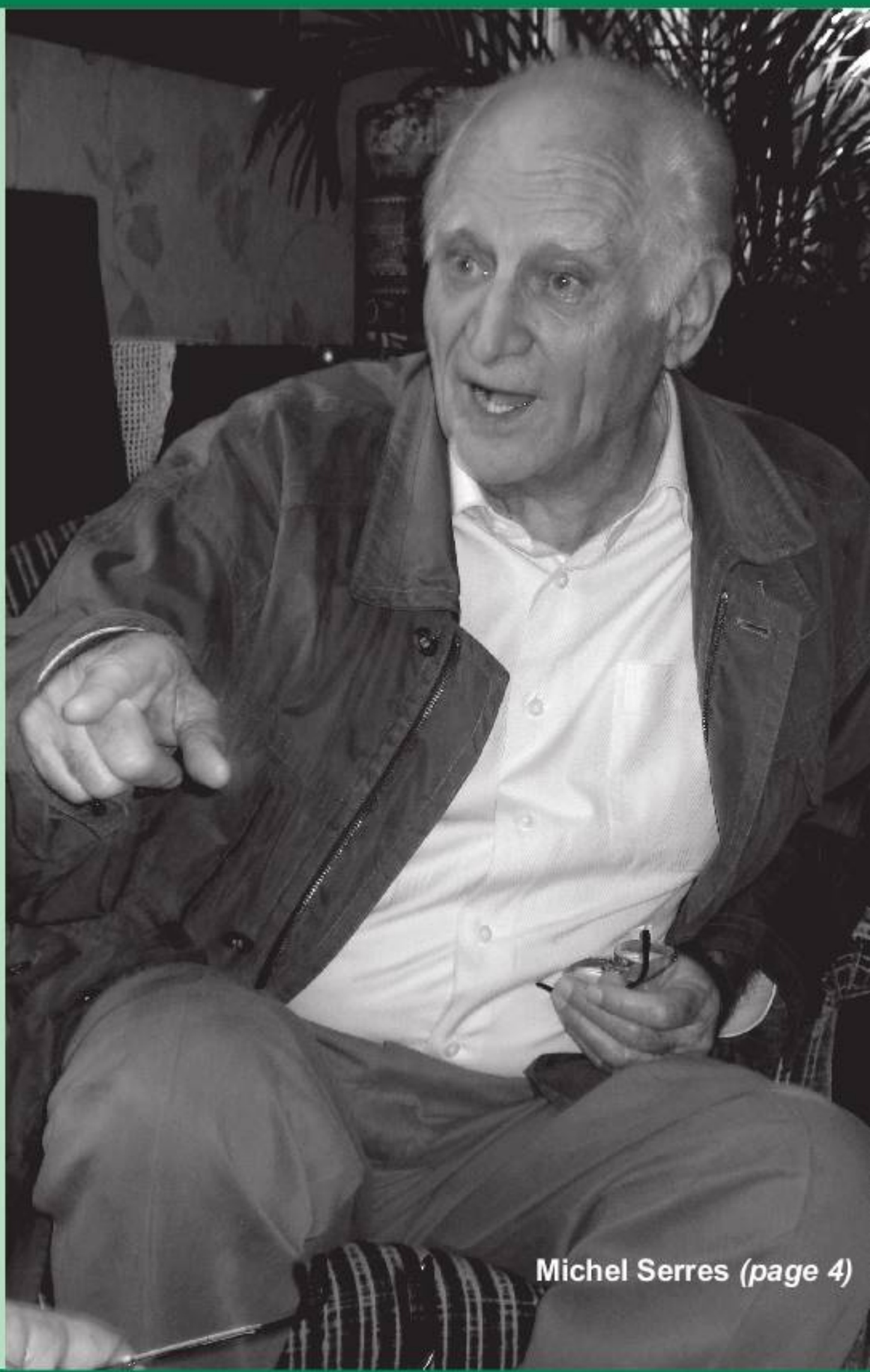
Martine Boileau
Egon Wellesz

Raconter

Rita Thalmann

Agir

Charles Conte



Michel Serres *(page 4)*

Prix au numéro : 6,50 Euros. Conditions d'abonnement : voir page 53

Sommaire

Dans ce numéro...

English translation of this abstract page 52

Diasporiques m
riodes difficiles il faut aller à l'essentiel ! – s'ouvre sur un appel de Jacques Burko à un intérêt renouvelé de nos lecteurs pour la poésie (p. 2). Mais il faut aussi faire face : l'éditorial affirme que l'audace ne doit pas rester cantonnée à droite dans ce pays (p. 3), thème repris à sa manière par notre invité, David Dornbusch, candidat socialiste aux lé gislatives, dans le débat que nous avons eu avec lui sur le présent et l'avenir (p. 16), dé bat que nous avons conclu par un « appel à réflexion approfondie » (p. 56). Hugo croyait lui, avec une certaine candeur, aux lende mains qui chantent, Maurice Mourier nous en parle avec lucidité mais aussi tendresse (p. 22). Michel Serres nous invite à bousculer les idées reçues en prenant explicitement conscience de l'intensité des parentés généti ques au sein de l'espèce humaine et il nous incite à mettre désormais l'accent sur les si militudes plutôt que sur les différences (p. 4). Mais l'*autre* n'en existe pas moins et Régine Dhoquois-Cohen nous fait partager la sensi bilité de Pierre Pachet à « ce qui est différent de lui » (p. 27). Martine Boileau, une grande dame de la sculpture, a confié à Fania Pérez son désir de parvenir à « faire le visible à la ressemblance parfaite de l'invisible », quelques semaines à peine avant de nous quitter (p. 38). Sylvie Kuczynski-Lévy fait surgir de l'oubli le compositeur Egon Wellesz (p. 41) et Rita Thalmann inaugure avec talent et émotion une rubrique consacrée à l'évoca tion de l'histoire du Cercle Gaston-Crémieux (p. 43). Son attachement personnel à la laïcité est en phase avec les préoccupations de la Ligue de l'enseignement en la matière, dont traite Charles Conte (p. 50).

Le cahier central est consacré au lait. Anne-Emmanuelle Lazar en évoque le double as pect mythique : cosmique et nourricier, et Sylvie Kuisinexkise nous fait rêver sur des recettes délibérément lactées. ■

Éditorial : De l'audace, encore de l'audace... 3

Ouvrir

Entretien : Michel Serres 4

Débattre

Soirée-débat autour de David Dornbusch 10

Revue des revues 16

Méditer

Victor Hugo, celui qui croyait... 22

Pierre Pachet, essayiste 27

Découvrir

Les livres 30

Martine Boileau, sculpteur 38

Egon Wellesz, un compositeur inconnu 41

Raconter

L'histoire du Cercle Gaston-Crémieux 43

Agir

Un colloque international 48

Le site de la Ligue de l'Enseignement 50

Le Cercle Gaston-Crémieux

Un appel à réflexion approfondie... 56

Diasporiques innove en matière de sensibilisation à la poésie

Comment surmonter la prévention instinctive que beaucoup de lecteurs éprouvent face à la poésie ? En leur offrant une poésie à la fois accessible (intelligible) et puissante, qui parle tout de suite au lecteur. Une telle poésie existe, on en trouve beaucoup d'exemples notamment à l'étranger et Jacques Burko en a réuni ici quelques échantillons dans l'espoir de convaincre les lecteurs de *Diasporiques* de la justesse de cette démarche. Une poésie à la fois bonne et engagée dans la vie !
Tous ces exemples ont été puisés dans les différents volumes de la nouvelle collection « Poésie » de Buchet Chastel qu'il dirige et qui publie les œuvres de poètes du monde entier, vivants pour la plupart.
Ces poèmes ont été délibérément répartis à diverses pages de la revue : découvrez-les au rythme de votre lecture de ses articles, lisez-les, méditez-les ; vous ne serez pas déçus...

Éditorial

De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace !

Cetielles et les législatives, donc avant que nous connaissions les résultats de ces dernières. Ceux-ci seront acquis lorsque cette *Diasporiques* parviendra à nos lecteurs. Il faudrait être bien naïf pour espérer sérieusement qu'une divine surprise vienne alors bouleverser la donne actuelle. Il est donc plus sage de nous tourner, et avec réalisme, vers l'avenir.

Le Cercle Gaston-Crémieux s'est réuni le 10 mai dernier pour un débat de cet ordre, autour de l'un de nos fidèles lecteurs, candidat aux législatives dans le Val-de-Marne, David Dornbusch[1]. Il a adopté à cette occasion un « appel à réflexion approfondie » que vous trouverez en dernière page de la revue. La rédaction de *Diasporiques* heureuse de faire état des réactions de ses lecteurs à cette proposition : n'hésitez pas à nous écrire !

L'opinion qui a prévalu lors de cette réunion est que nous n'avons désormais vraiment le choix qu'entre deux positions stratégiques, très différentes l'une de l'autre. L'une est fondée sur le sentiment que, dans un contexte politique mondial, européen et national désormais largement dominé par le capitalisme, toute prise de pouvoir par la gauche ne pourrait que conduire à d'inadmissibles compromis, voire compromissions, et qu'il vaut mieux dans ces conditions, pour le moment du moins, consacrer ses forces directement au développement des luttes sociales. L'autre position part du principe opposé : quelle que soit la situation présente, nous ne pouvons accepter l'idée de renoncer délibérément à œuvrer en faveur d'une alternance politique, convaincus que nous sommes que la confiscation permanente du pouvoir par un clan ne saurait constituer un optimum de la démocratie.

Et l'on en arrive ainsi à la question de fond, qu'il est désormais impossible d'esquiver : quelles forces peuvent aujourd'hui constituer une base d'une ampleur suffisante pour prétendre à l'alternance ? Peuvent-elles continuer à être localisées « à gauche » sur l'échiquier politique traditionnel ?

Ce n'est pas le cœur léger que la seconde de ces questions est ainsi posée. Mais peut-on vraiment continuer à garder la tête dans le sable alors qu'assez nombreux sont les électeurs de gauche à s'être ralliés à la candidature de François Bayrou ? Pourquoi l'ont-ils fait ? Pour certains d'entre eux sans doute parce qu'ils pensaient que celui-ci aurait plus de chances que Ségolène Royal de battre Nicolas Sarkozy au second tour ; d'autres vraisemblablement parce qu'ils se retrouvent davantage dans le discours du centriste que dans celui de la candidate socialiste, lassés qu'ils sont d'une attitude jugée par eux trop manichéenne.

Que faire désormais ?

Il ne saurait évidemment s'agir, à ce stade, de chercher à énoncer un bien illusoire « programme » de gouvernement. Il serait par contre nécessaire de se mettre d'accord sur des principes d'action. Or ceux-ci n'ont rien d'évident dès lors qu'on se refuse à toute langue de bois. Nous ne pouvons quant à nous que redire à ce propos – mais avec force ! – ce que nous avons maintes fois essayé de dire : la priorité qu'il convient, légitimement, de donner à la lutte contre les inégalités ne saurait constituer une quasi-exclusivité de l'action.

Il serait temps de prendre conscience que Nicolas Sarkozy a été élu président de la République bien moins sur l'explicitation du programme économique profondément libéral qui est le sien que sur la base d'un discours franchement idéologique et sur l'exaltation de valeurs mobilisatrices aux yeux de ses électeurs. Son succès illustre une fois encore que l'homme ne vit pas que de pain. Saurons-nous comprendre et retenir la leçon ? Nous sommes nous-mêmes attachés à des valeurs essentielles : laïcité, respect réciproque des cultures, solidarité, cohésion sociale notamment. Ces valeurs – qu'il faut approfondir et transformer en principes d'action – peuvent être partagées bien au-delà de la gauche formelle. Est-il vraiment impensable qu'elles constituent désormais le socle d'une pensée politique profondément renouvelée ? Ne laissons pas l'exclusivité de l'audace aux actuels vainqueurs ! ■

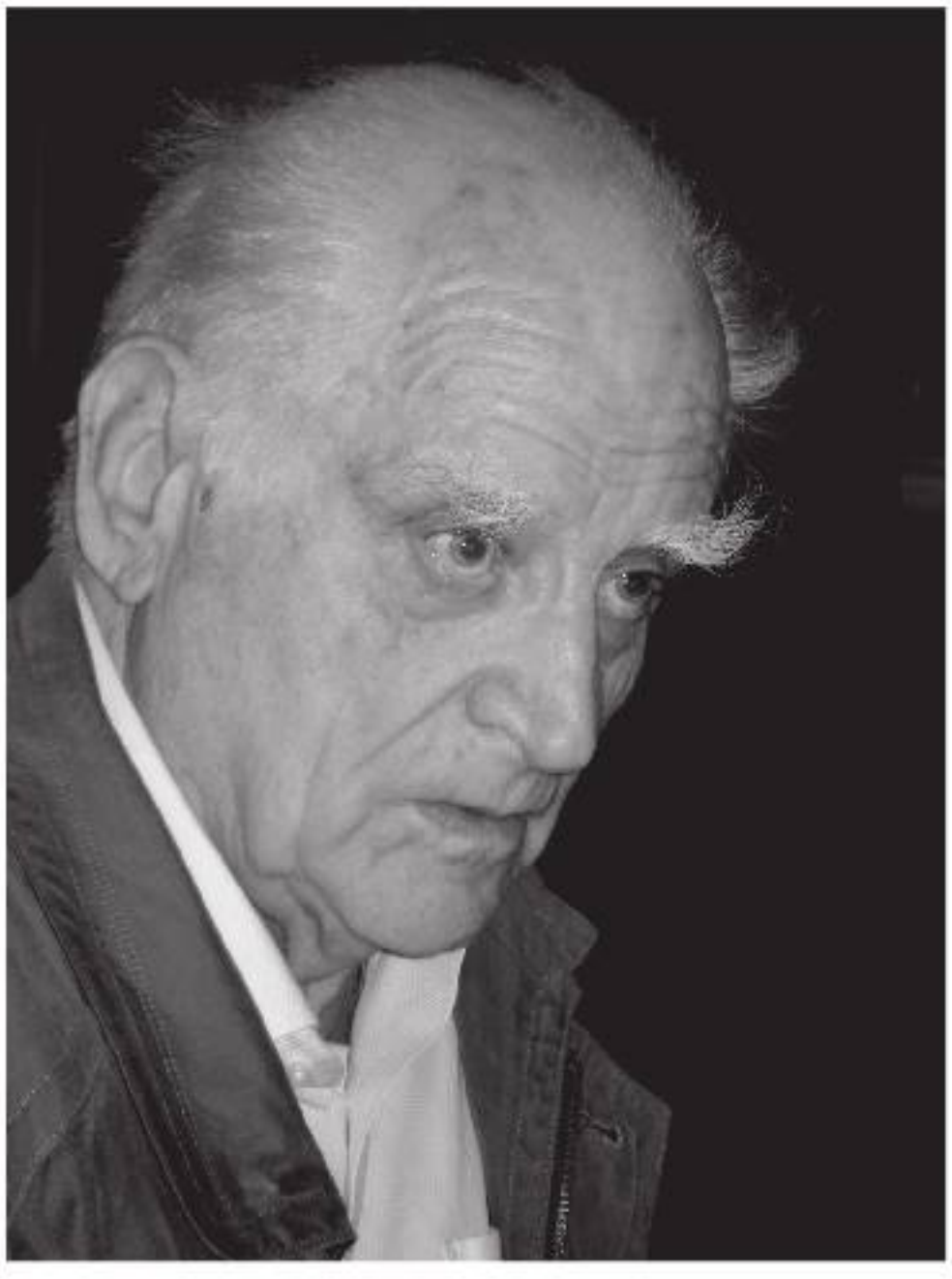
[1] La transcription de ce débat figure aux pages 13 à 17 de ce numéro.

« Au dogme de la différence, il faut désormais substituer celui de l'origine commune »

Michel Serres, professeur, philosophe, membre de l'Académie française

Identité et appartenances

Diasporiques : Michel Serres, vous dites vous-même « appartenir à au moins une culture » et vous laissez entendre que c'est en fait à plusieurs. Et puis, je vous cite, vous écrivez : « Il faut changer d'espace pour comprendre le culturel ». Pouvez-vous commenter ces deux affirmations ?



Michel Serres : partirai d'une méditation ancienne sur le concept d'identité. Sur votre carte « d'identité » ou sur la mienne, il n'y a en fait que des appartenances : vous « appartenez » à l'ensemble des gens qui portent votre nom, à celui de ceux qui ont le œ œ naissance que vous. Nous avons, chacun, de multiples appartenances culturelles et le cas échéant cultuelles, des appartenances linguistiques, etc. Mais on confond souvent « appartenance » et « identité », commettant ainsi d'abord une erreur logique. En mathématiques, on sait parfaitement faire la différence entre le signe = (qui implique une absence totale de différence des deux côtés du symbole) ∈ (qui témoigne simplement d'une inclusion : « l'objet a appartient au sous-ensemble A »). Une carte dite d'identité, c'est en fait une carte qui cumule diverses appartenances : quand on parle d'identité nationale, il s'agit en réalité d'une appartenance nationale. Des erreurs logiques, nous ne cessons certes d'en faire, il n'y a pas lieu d'en avoir honte et ce ne serait donc pas grave s'il ne s'agissait là que d'une simple erreur logique. Mais c'est aussi une erreur et je dirai même un crime politiques parce que cette confusion entre appartenance et identité est au cœur même du racisme : « Je ne suis pas une personne individuelle, multi-appartenante, je ne suis, aux yeux des racistes, que le représentant d'une appartenance particulière, censée constituer à elle seule mon *identité* ».

Qu'est-ce dès lors qu'un homme « cultivé » ? On peut partir d'une définition ethnologique. Je suis né, moi, en moyenne Gascogne, d'une famille plus ou moins rurale, marquée par des pratiques paysannes, agraires : c'est là mon premier fonds culturel. Et puis, progressant dans mes études, je me suis

construit une culture huma niste : j'ai lu Shakespeare et Corneille, écouté Mozart et Œ m j'ai eu la chance de beaucoup voyager – m'ont ouvert à de multiples cultures mondiales : sud-américaine, abo rigène, etc. Être cultivé, c'est en fin de compte accéder à dix, vingt cultures, directe ment ou par la lecture, les rencontres, etc.
Qui suis-je, en fin de compte ? « Je suis qui je suis » dit Yahvé. Mais il est le seul à

je pas me définir, moi, par le décodage de mon ADN ?

D. : Ce serait bien réduc teur !

M.S. : Certes, mais ce serait quand même déjà plus riche en information que « Michel Serres »

D. : Je n'en suis pas tout à fait convaincu…

M.S. : Disons alors que mon identité pourrait être définie par la réunion de mes caractéristiques génétiques et

nances. Ce qui veut dire, in cidemment, que mon iden titéne cessera de se construire jusqu'au jour de ma mort.

Qu'est-ce qu'un peuple ?

D. : Passons,
lez bien, de l'individu à la collectivité. Laïques – au sens ici d'une distance prise par rapport aux pratiques religieuses –, nous ne nous interrogeons pas moins, au cercle Gaston-Crémieux, sur le rôle des cultes dans l'his m
juif en particulier – et notam

leur cohésion au fil du temps. Quel sens le concept de peuple a-t-il pour vous ?

cines cultuelles dans son identité ?

M.S. : Œ
s'il en fut ! Mais elle est par ticulièrement intéressante à propos du peuple juif. À ma connaissance, c'est en effet avec lui qu'apparaît pour la première fois une définition « temporelle » de ce concept de « peuple ». L'Histoire et donc d'une certaine façon le temps des hommes ne com mencent réellement qu'avec la Bible et les Prophètes. Auparavant la notion de l'ir réversibilité du temps n'est pas explicite. Avec les dis cours prophétiques, elle prend corps et, parallèle ment, émerge l'idée d'un possible progrès : c'est dans l'immanence de l'Histoire que la promesse de Yahvé peut s'accomplir. Il s'agit là d'une rupture totale avec tout ce que l'on pensait ou disait antérieurement. L'un des sous-produits ou je dirai plus volontiers le bénéfice latéral de cette « création » de l'Histoire (dans le double sens du mot Histoire : celle qui se déroule et celle qu'on écrit) est que bien rares sont les philosophes juifs à ne pas être prioritairement préoc cupés par la question du temps. Nous avons en l'oc currence affaire à une construction particulière et forte de la notion de peuple : il ne s'agit plus là d'un sous- Œ
coupé par une cartographie (comme le peuple d'Athènes, ou celui de Sparte ou de Thèbes) mais bien d'une col lectivité humaine structurée par un processus évolutif. En d'autres termes, le peuple juif est, pour la première fois dans l'Histoire, un peuple authentiquement *historique*

D. Ne rejoignons-nous pas ainsi très directement le concept de *diaspora* ? Le peuple juif est historique

propre autre que mythique…

M.S. : Mais sa terre, c'est le temps ! Pour la plupart des peuples et des cultures, la Terre Sainte, c'est *ici*, c'est celle sur laquelle on vit. Avec l'Alliance, la Terre Sainte se transporte ailleurs. Et, d'une certaine façon, à la terre ma térielle se substitue le temps, l'éternité et l'immatérialité du temps… La terre n'est plus l'espace mais devient le

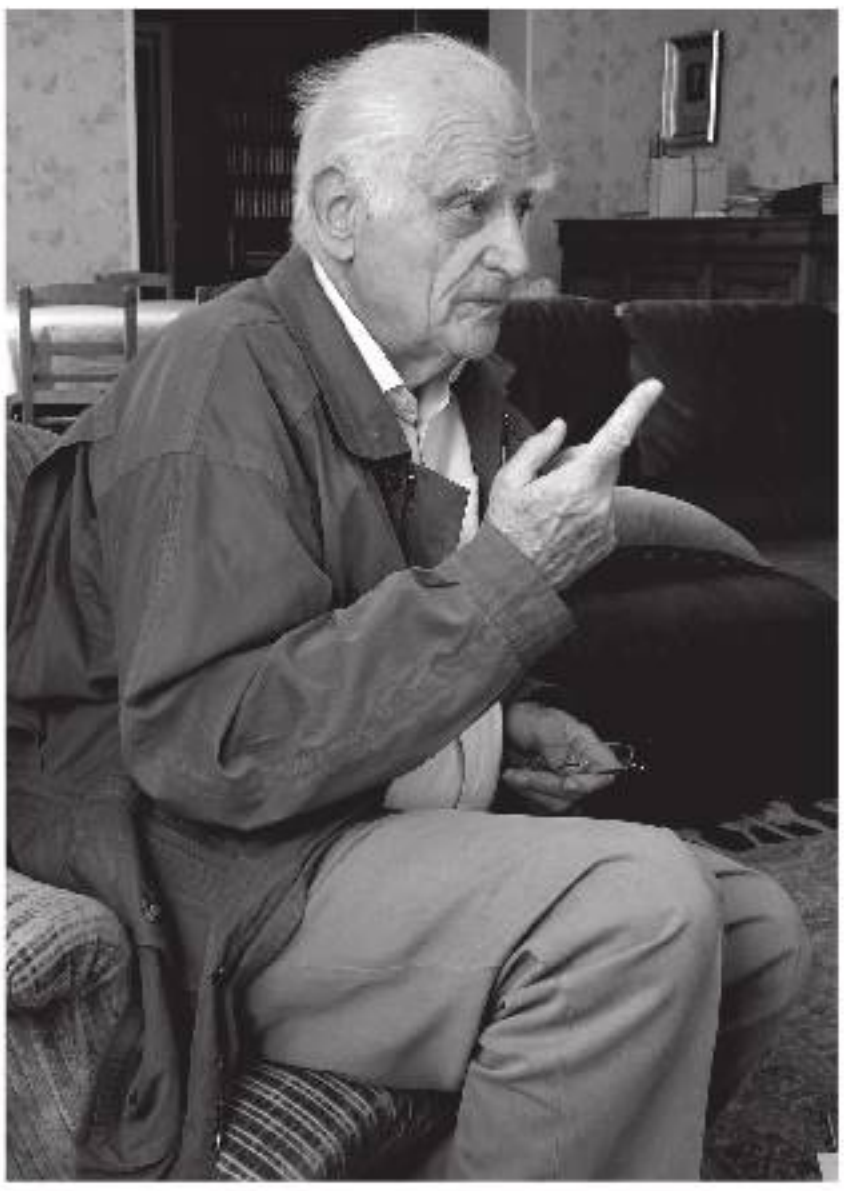
D. :
mêmes, il y a une douzaine d'années maintenant, pris l'initiative, au cercle Gaston-Crémieux , de réfléchir à la question centrale du temps chez les Juifs : cette entité que nous avons alors appe lée le « temps juif », en ten tant en l'occurrence de lui donner une « lecture laïque »[1]

M.S. : En traitant du temps comme espace de vie, vous étiez bien, en effet, au cœur de la judéité. Cependant, historiquement parlant, les Juifs ne vont pas garder pour eux seuls ce regard particu

Ainsi, aux premiers temps du christianisme, les peuples alentour vont se convertir – sous l'influence notamment de Paul – à la nouvelle reli gion. Or tous ont comme dieux des dieux de leur terre et ils sont conduits à aban donner cette représentation pour se faire à l'idée judéo-chrétienne que la divinité est

[1] Cercle Gaston-Crémieux, *Temps juif, lecture laïque*, Ed. Liana Levi, Paris, 1995. 185 pages, 15 euros.

« d'ailleurs »… Quelle innovation et quel bouleversement sont-ils ainsi induits, initialement par les Juifs, nouveaux chrétiens ! La notion d'Histoire peut dès lors franchir l'étape du seul prophétisme biblique : on va la trouver exprimée en particulier chez Bossuet et chez Pascal – elle est alors encore religieuse – et elle ne se « laïcise » – pour parler comme vous – qu'avec Condorcet, qui va, lui, introduire explicitement l'idée que le progrès, directement associé au temps de l'Histoire, passe par la science. Les germes de cette évolution existaient déjà chez les deux premiers mais c'est bien Condorcet qu'il faudra attendre pour les mettre en valeur.



Ubi bene, ibi patria ! « Là où je suis bien, c'est là qu'est ma patrie »…

Être ici et ailleurs à la fois

D. : *Diasporiques* viewé, il y a quelques années, une sociologue peule, spécialiste des Grands Nomades africains, Salamatou Sow. « *Il n'y a pas de meilleure terre au monde,* nous disait-elle, *que celle à laquelle on est habitué* ».

M.S. : C'est aussi le vieil aphorisme des sages latins : *Ubi bene, ibi patria* ! « *Là où je suis bien, c'est là qu'est ma patrie* »…

D. : Toute la littérature yiddish qui parle du *shtetl* dit pas autre chose…

M.S. : C'est en effet une vieille tradition juive que cet attachement au lieu où l'on vit, nullement incompatible au demeurant avec la vision messianique que symbolise la célèbre phrase : « *L'an prochain à Jérusalem !* ». Il y a, dans ce double attachement, quelque chose aujourd'hui de très moderne : citez-moi quelqu'un qui soit dans une situation radicalement différente ! Moi-même, qui suis originaire de Gascogne, j'ai perdu une bonne part de ces racines depuis l'âge de seize ans ; je suis aujourd'hui parisien sans l'être vraiment, j'habite la Californie plusieurs mois chaque année sans être vraiment californien ; je roule ma bosse un peu partout. Et c'est vrai que j'aime, successivement... chacun des lieux dans lesquels je passe. Mais ceci ne vaut pas que pour les privilégiés comme moi : l'humanité tout entière est d'ores et déjà assez largement diasporique et cette tendance ne peut qu'aller en croissant à l'avenir.

Et puis il y a les travaux des généticiens des populations qui démontrent à quel point les hommes ont « diffusé » sur la planète à partir du noyau initial africain pour constituer progressivement l'immense diaspora d'*Homo sapiens* partie prenante. C'est ce que j'appelle moi le Grand Récit, pour me moquer un peu modernes… C'est une sorte géant de ce que l'on retrouve dans la diaspora spécifique du peuple élu. Il faut à partir de là réécrire toute l'Histoire. Quand on dit que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, Marco Polo l'Asie et Jacques Cartier le Canada, rien n'est plus faux : il s'agissait en fait de retrouvailles entre gens qui s'étaient quittés… quelques dizaines voire quelques centaines de milliers d'années plus tôt. C'est la grande découverte des temps modernes que celle de cette lointaine parenté transcontinentale, née de cette explosion démographique à partir d'un noyau initial.

D. : On peut en effet concevoir le mot « diaspora » en ce sens : une dispersion à partir d'un « centre ». Mais on peut statique : celui du simple constat d'une *dispersion* que le lieu d'origine de ses composantes ait à être précisé.

Les valeurs

M.S. : Cette seconde définition se prête particulièrement bien à la prise en compte de la multiplicité

La ville juive, en Europe centrale.

actuelles, sans qu'on ait à re monter à l'origine des temps pour ce faire. Et si tous les peuples cherchent à se re présenter leur histoire à par tir de mythes fondateurs, il

larité majeure de l'histoire du peuple juif, cette histoire qui a marqué le monde. Est-ce la souffrance ? Je ne le crois pas, en tout cas pas de façon hautement spécifique : à des titres divers certes, beaucoup de peuples ont souffert. Non, selon moi, ce qui singularise fondamenta lement le peuple juif, c'est le sacrifice d'Abraham. Abra

avec son fils et s'apprête à le sacrifier… et le poignard s'arrête. Ce geste interrompu est absolument fondamental dans l'histoire de l'homini sation. Tous les peuples antiques ont connu le sacrifice humain : en Grèce, dans le croissant fertile, à Carthage,

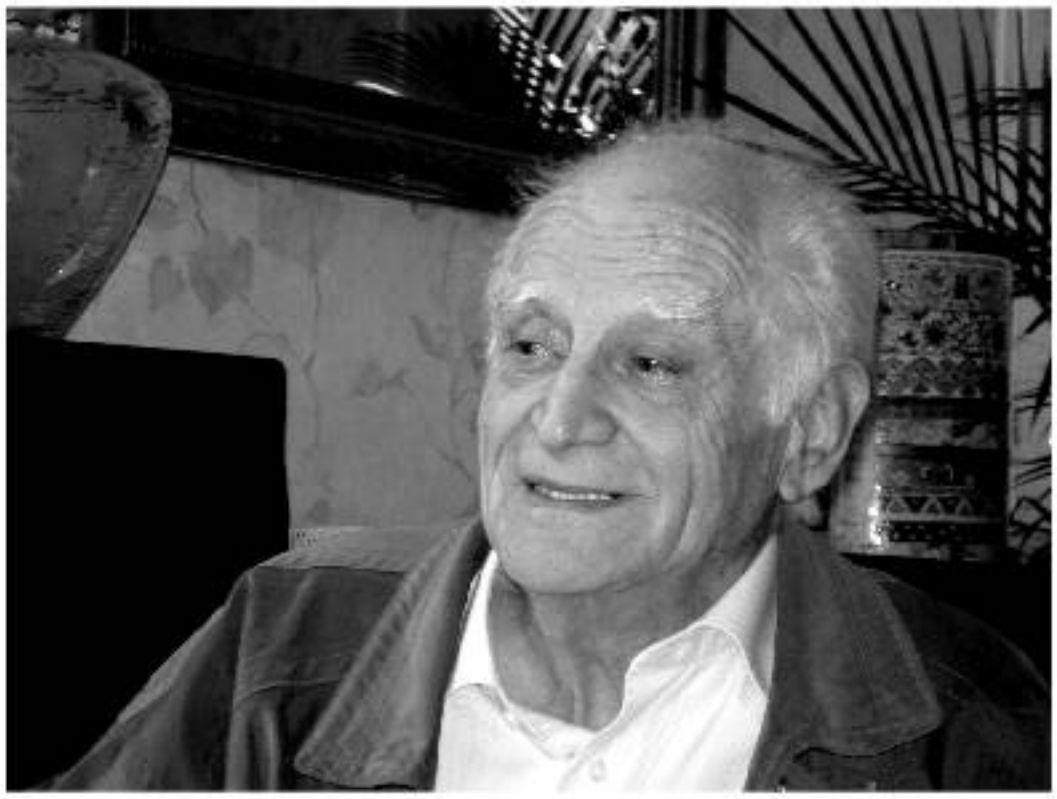
tiel que le peuple juif a donné au monde est : « *Tu ne tueras plus d'homme, tu sacrifieras un bélier à sa place* ». Et ça, quatre mille ans avant Jésus-Christ, vous vous rendez compte, c'était un incroyable mes sage ! Nous sommes sortis de la barbarie, nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui par le canal de cette filiation. Personnelle ment, je ne suis pas juif mais je me reconnais quand même comme fils d'Abraham.

D. : Mais ce message n'isole-t-il pas quelque peu les Juifs dans leur singularité ?

M.S. : Pas du tout, parce que, bon an mal an, le reste de l'humanité s'est approprié ce message. Le « Tu ne tueras point » s'est propagé – avec toutes les catastrophes et re tours en arrière que l'on sait,

nous ! Et c'est précisément en cela que je me reconnais comme juif… Nous avons af faire, là, à une

D. : Vous ve nez d'employer une expres sion, *valeur universelle*, dont j'aimerais que vous la commentiez



Je ne suis pas juif mais je me reconnais comme fils d'Abraham...

en effet que de grandes civi lisations contestent aujourd'hui notre façon un peu outrecuidante à leurs yeux d'étaler nos certitudes sur ce que sont les « valeurs » fon damentales, en particulier

N'avons-nous pas tendance à privilégier nos propres valeurs en les considérant arbitrairement comme universelles ?

M.S. : On peut prendre d'autres exemples d'univer salité que celui du refus du sacrifice humain. Les Grecs

Pythagore et de Thalès se

moindre conflit. L'Inde a in venté une façon d'écrire les nombres que les Arabes puis

œ

La musique est universelle depuis la nuit des temps. On peut donc accéder à l'univer sel de multiples façons. Ce pendant les universaux que je viens d'évoquer sont abs

nos jours des universaux très

concrets. Ainsi le Grand Récit auquel je faisais réfé rence il y a quelques instants met à mal le dogme qu'ont fait régner pendant un demi-siècle les sciences humaines : celui de la différence, tel que nous l'a notamment enseigné Claude Lévi-Strauss. Il fallait reconnaître à chaque culture

aujourd'hui nous nous de vons de prendre acte – le Grand Récit nous l'impose ! – de l'universalité de l'espèce

sortis de la même souche d'ADN !

D. : On ne raconte pas pour autant les valeurs exacte ment de la même façon d'un bout à l'autre de la terre !

M.S. : Il a bien fallu que chaque culture s'adapte à

sique et donc se différencie. Mais il faut maintenant s'en gager sur le chemin inverse, commencer par faire prendre conscience par tous les hommes de l'universalité de leur patrimoine génétique,

réconciliation de leurs va leurs. C'est bien ce que je

travers de l'enseignement du Grand Récit partout dans le monde. L'enseignement est la clé essentielle de la com munication entre les hommes et donc la base incontournable d'un réel partage des

D. : Mais la « religion de l'in dividu », que nous cultivons – disons, pour faire simple, en Occident – est-elle vrai ment compatible, à terme, avec la priorité apparem ment donnée ailleurs aux va leurs collectives, que ce soit au Japon ou en Chine ?

M.S. : C'est incontestable ment un point de clivage majeur, je peux en donner œ

significative. Au moment de la création du G7, je faisais

nale chargée de trouver un terrain d'entente entre les sept pays en matière, préci sément, de choix de valeurs de référence. Et nous avons buté sur cette difficulté sans parvenir à la surmonter.

D. : Et que dire alors de la question du genre, de la fa

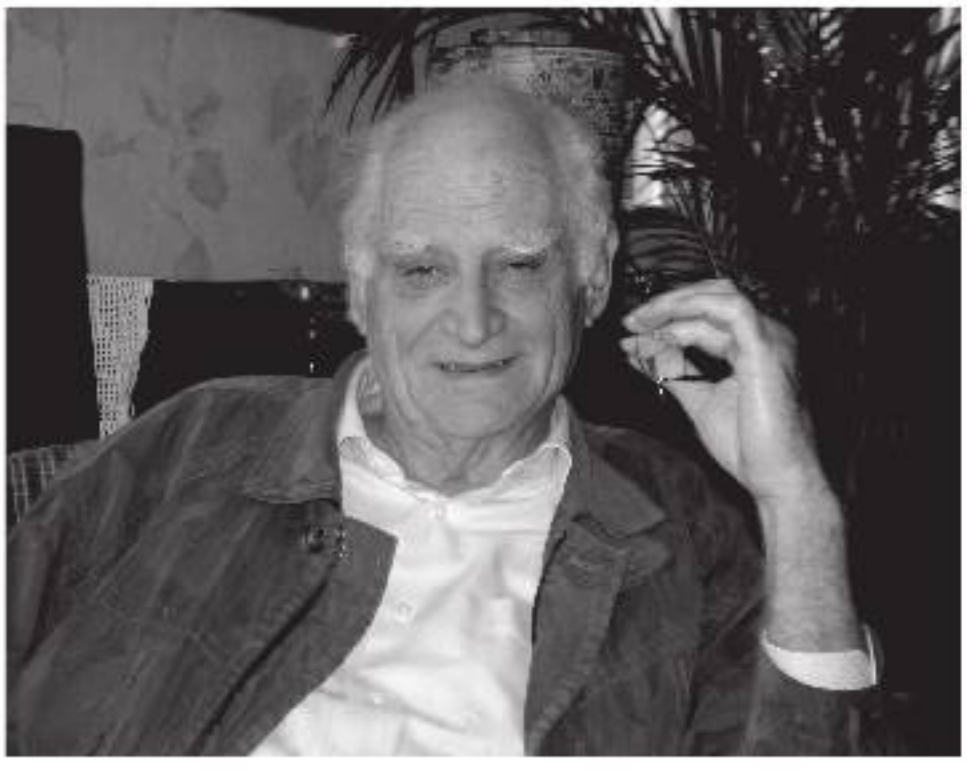
femmes dans nombre de cultures !

M.S. : Je pense – et j'espère – qu'on surmontera un peu plus facilement cet obstacle-là. Mais c'est bien en ce sens que je dis ne pas croire qu'on puisse considérer toutes les cultures comme également

D. : Certes, mais si on ne re connaît pas cette équivalence par principe, cela suppose une référence implicite à des valeurs universelles et l'on

M.S. : Eh bien, toutes les cultures ne se valent pas, il faut l'admettre et admettre… de ne pas le dire ! *(rires)* sérieusement : il faut dire que les cultures qui considèrent la femme comme un être inférieur sont des cultures inférieures. Et nous ne sommes pas encore tout à fait sortis nous-mêmes de l'auberge de ce point de vue, œ

conscients.



… Faire prendre conscience par tous les hommes de l'universalité de leur patrimoine génétique…

L'autre

D. : Tout ce que nous avons dit tourne, d'une certaine façon, autour de la recon naissance de l'autre.

frappés, à *Diasporiques*, par ce que Jean-Pierre Vernant [3] : *« On se construit par le contact, le commerce, l'échange avec l'autre »*. Partagez-vous cette affirma tion ?

M.S. : Très sincère ment, non. Je n'y crois plus sous cette forme. Elle nous renvoie à la situa tion des sciences humaines dans la génération précé dente. « Tu es autre, tu es différent de moi, je te res pecte en tant que tel », c'est superbe mais c'est… faux. Le Grand Récit met à mal cette idée de la différence. Au dogme de la différence, il faut désormais substituer ce lui de l'origine commune. Cela se décline au niveau des cultures : ce n'est pas vrai que je te « découvre », la vé rité est que je te retrouve ; et si je te retrouve, c'est que tu n'es pas tout à fait un « autre » puisque nous avons des ancêtres communs. La cartographie des peuples était jusqu'à peu constituée d'un puzzle de petits mor ceaux juxtaposés, porteurs pour chacun d'eux d'une spécificité en quelque sorte irréductible et qu'il fallait donc assumer en tant que telle. Ces temps sont

D. :
moins dire que notre longue histoire nous a séparés (à partir d'une souche com mune) de telle façon que nous avons évolué culturel lement de manière diffé rente, tout en ayant toutes

reconnaître puisque l'autre n'est qu'une forme modifiée de nous-même ?

M.S. : C'est juste. Mais, en disant cela, vous avez donné référence à « l'Histoire » et je voudrais commenter ce point. L'Histoire commence avec l'écriture. Or nous avons aujourd'hui dans le monde 90% de cultures sans écri ture. Cela fait plus de six mille ans que nous excluons

[3] *Diasporiques* n°35, septembre 2005, p. 6-12.

de fait de l'Histoire tous les peuples sans écriture. C'est un déni de justice abominable ! La première catégorie raciste, c'est l'Histoire !

D. : En l'occurrence, quand je disais à l'instant « l'histoire », j'entendais bien sûr simplement « le temps » et les événements qui lui ont été associés et non « l'Histoire » telle qu'on la recons

M.S. : Dont acte. Mais l'universalité, aujourd'hui, c'est d'avoir découvert la cohérence mondiale d'un temps de l'hominisation. C'est une découverte considérable, dont ni la politique ni l'en

ne tirent encore la moindre conséquence.

Il faut s'efforcer à tout prix de sortir du conservatisme actuel...

Culture et politique

D. : Ceci nous renvoie au politique, au sens originel du terme. Nous sommes, au Cercle Crémieux, très frappés par le fait que les projets politiques, quels qu'ils soient, et en particulier les projets de gauche, mettent

priorité sur la lutte contre les inégalités et les exclusions mais que, de façon nettement moins convaincante, ils semblent ignorer complètement les questions culturelles, y compris bien sûr du

que vous venez d'évoquer.

M.S. :
quelles ils n'en disent mot sont claires comme le jour. Tout d'abord la société a tellement changé depuis le troi

cle que son système politique de gouvernance est à bout de souffle. Et si le politique ne culture, c'est que, figé dans des structures et comportements passéistes, il est terrorisé à l'idée d'en parler. Mais c'est aussi de notre faute, à nous tous. Parce que cette culture que vous appelez de vos vœux, elle est complètement à construire dans son expression, dans sa représentation. J'ai publié en 2001 un livre à ce sujet, que j'ai titré d'un néologisme, *Hominescence*[4], construit à partir « de mots comme *adolescence* : encore enfant, l'adulte se forme ; ou *luminescence* : de faible lueur, naît la lumière… ». Je vous y renvoie. Il faut s'efforcer à tout prix de sortir du conservatisme actuel, la tâche est rude mais exaltante ! ■

Propos recueillis par
Philippe Lazar

Photos de
Jean-François Lévy

Œuvres récentes de Michel Serres
(toutes publiées aux éditions du Pommier, Paris)

Hominescence, 2001
Le Livre de la médecine (coll.), 2001
En amour, sommes-nous des bêtes ? 2002
Jules Verne : la science et l'homme contemporain, 2002
L'Incandescent, 2003
Qu'est-ce que l'humain ? (coll.), 2003
Rameaux, 2004
L'art des ponts : homo pontifex, 2006
Récits d'Humanisme, 2006
Petites chroniques du dimanche soir, 2006
Le tragique et la pitié, 2007

[4] Michel Serres, *Hominescence*, Le Pommier, Paris, 2001.

« Nous avions une bonne candidate et un mauvais programme »

Une soirée-débat autour de David Dornbusch

Candidat socialiste aux législatives de juin 2007

David Dornbusch est ancien élève de l'École Polytechnique, directeur de l'innovation dans une société de hautes technologies, militant socialiste et, *last but not least*, fidèle lecteur de *Diasporiques*…

Dilemme

David Dornbusch : quoi Sarkozy a-t-il gagné, pourquoi Royal a-t-elle perdu ? Pour tenter de répondre à ces deux questions (il est important de le faire pour mieux affronter l'avenir), je ne me référerai pas à des visions d'état-major, qui ne me passionnent guère ; je me placerai plutôt du point de vue de la perception locale de l'action politique.

Pourquoi Sarkozy a-t-il gagné ? À l'époque du traité constitutionnel européen, au moment où Chirac nous explique à la télévision que ce

béralisme, Sarkozy prend conscience de la nécessité de mettre en sourdine son enga

faveur dudit libéralisme parce qu'il comprend que 95% des Français y sont hostiles et qu'il ne sera jamais président de la République s'il persiste à être un tribun de cette doctrine. Il cherche alors sa voie, avec pragmatisme, plus en tant qu'habile manipulateur qu'en tant qu'idéologue. Il hésite un centriste (aux couleurs de la démocratie chrétienne) et un engagement plus nettement marqué à droite. S'il fait ce second choix, c'est parce qu'il lui paraît plus propice à le mener à ses fins (et force est de reconnaître qu'en la matière il ne s'est pas trompé). Il joue alors délibérément le rôle qu'il s'est fixé, prononce à dessein successivement les mots « racaille » (en juin) puis « karcher » (en septembre), s'installe pleine

qu'il va « habiter » jusqu'à la victoire électorale. Et même si la bourgeoisie classique ne se reconnaît pas en lui comme en un Giscard ou même un Chirac, les lunettes Chanel et les sacs Vuitton – je l'ai bien vu dans ma circonscription ! – n'ont pas manqué à l'appel, ni au premier ni au

David Dornbusch : *L'effort de clarification doit-il se situer à gauche ?*

second tour ! Il a même réussi à séduire, de façon assez étonnante, la tranche d'âge des 25-35 ans !

Pourquoi Ségolène Royal a-t-elle perdu ? On entend maintenant dire : « (Sans elle) cette élection était imperdable ». Ceci me semble totalement infondé. En septembre 2005, à l'Université d'été du parti socialiste, le mot d'ordre était : « On va vers une candidature de témoignage ». Les sondages, à l'époque, donnaient n'importe qui à gauche largement battu par Sarkozy… Quitte à envoyer quelqu'un à l'abattoir, on avait même alors sérieusement songé à désigner un candidat dont la carrière politique était entièrement derrière lui et qui n'avait donc rien à perdre… c'est tout dire ! L'apparition de Ségolène Royal et/ou le rejet du CPE vont largement inverser la tendance en 2006… Et pourtant, quelques mois plus tard, elle va perdre. Pourquoi ? Je pense que nous avions une bonne candidate

Le problème de Ségolène Royal était le parti socialiste, et non l'inverse ! Ce qu'on appelé le « programme » était en fait une resucée de la synthèse du congrès du Mans de 2005. Et vous savez ce qu'est le texte de synthèse d'un congrès : chacun veut y mettre son bout de phrase, c'est un *patchwork* qui couvre par nature les deux tiers de l'éventail politique français ! î tonnez-vous après cela que notre candidate ait eu quelques difficultés pendant sa campagne, et notamment dans son débat avec Sarkozy… Le travail qu'on n'a pas fait pendant cinq ans, on ne peut pas l'improviser en quelques semaines. Et

pris conscience – bien tardivement je vous l'accorde ! – d'un grand besoin de clarification idéologique et programmatique. Ségolène Royal, avec son style un peu étrange, y aura incontestablement contribué. L'effort de clarifica

« à gauche » ? Je suis dubitatif à ce sujet : je ne pense pas, en particulier, que l'extrême gauche puisse jamais constituer une force politique suffisante pour aller au second tour d'une élection présidentielle ! La voie est plutôt, dans un pays qui s'embourgeoise, du côté du « social-libéral » : il faut prendre en compte de façon

telle qu'elle est et en utiliser au mieux les mécanismes au service des engagements qui sont les nôtres : la lutte contre les inégalités, la redistribution des richesses, etc. Et ne

sionner par le « programme économique » de Nicolas Sarkozy : c'est tout simplement n'importe quoi (les

taxées ou le protectionnisme aux frontières européennes : deux mesures symboliques totalement inapplicables comme on le verra rapidement !). Nous aurions dû le dire plus clairement mais cela n'aurait en fait rien changé parce que ce n'est pas là-dessus qu'il l'a emporté, mais bien sur ses choix idéologiques, proches de œux de l'extrême droite…
Mécaniquement, nous allons perdre les législatives. Et au fond c'est assez sain : on ne voit vraiment pas comment

Alain Beretsetsky : *Les gens ont besoin à la fois d'un agir concret et d'un espace d'utopie...*

pourrait fonctionner une cohabitation avec Sarkozy à l'Élysée et Ségolène Royal ou Dominique Strauss-Kahn à Matignon ! Mais l'avenir n'est pas pour autant définitivement acquis à la droite. À nous de nous ressaisir !

Une certaine clarification du paysage politique

Jacques Burko : En toute circonstance, il faut voir le bon côté des choses. En l'occurrence, le bon côté des choses, c'est d'abord la disparition des écologistes comme parti politique. Je n'ai rien contre une sensibilité écologique mais de là à l'ériger en parti, non ! La bulle s'est dégonflée. Deuxième satisfaction : le fantôme communiste est

On a donc progressé dans la simplification de l'échiquier politique. Cela dit la droite, on l'a bien vu aux deux tours de scrutin, est majoritaire dans ce pays et notre première préoccupation doit

œ
nir à renverser cette tendance. C'est d'autant plus nécessaire que la gauche est notre seul espoir pour freiner la privatisation (qui serait grave) d'entreprises comme EDF.

Alain Berestetsky : Il y a deux types de cauchemars : ceux peuplés de monstres que l'on doit affronter et ceux où l'on se retrouve dans un édredon dont on arrive pas à sortir. Le cauchemar politique qui m'effraie le plus est du deuxième type : l'affrontement de deux partis aussi peu différents en réalité que Démocrates et Républicains aux États-Unis. Tout authentique engagement politique serait alors effacé. Si l'on revient à la situation que nous venons de vivre, je dirais volontiers que Sarkozy avait des propositions contestables mais clairement exprimées alors que, comme vous l'avez justement souligné, du côté de Ségolène Royal il s'agissait plutôt d'un catalogue disparate, bien difficile à faire passer pour un

surcroît besoin à la fois d'un agir concret et d'un espace d'utopie. Sarkozy l'a bien compris, qui a même parlé de « rêve » français (un rêve fondé sur des perspectives pour nous condamnables et même parfois nauséabondes mais là n'est pas la question : il a fondé !) alors que Ségolène Royal n'a rien dit à ce sujet. Un dernier mot : vendons peut-être le bâtiment de Niemeyer aux Monuments Historiques mais ne Œ
concept de luttes des classes ; même si l'expression n'est plus politiquement correcte, la réalité de ce qu'elle recouvre n'a pas été balayée par l'Histoire.

Georges Wajs : Ce qui me frappe est qu'une bonne moitié de l'électorat de Bayrou vient de la gauche. Si ces électeurs avaient voté pour Ségolène Royal, elle aurait eu 35% des suffrages et

ture pour l'emporter. Mais tel n'a pas été le cas et la faute en incombe en bonne part au PS et à ses dirigeants, incapables de mener à

chant le débat que nous Œ
dence, dans notre livret *Valeurs, Cultures et Politique*[1], sur la dualité marxisme/réformisme. Un compromis, de ce point de vue, est nuisible parce que, on l'a bien vu, paralysant ! Disons-le clairement : si, en tant qu'outil d'analyse économique, le marxisme reste précieux, en tant qu'outil politique il est complètement hors d'usage de nos jours. Il suffit de comparer ce qui s'est passé à l'Est et, a contrario, dans les pays nordiques pour s'en convaincre : l'exemple de ces derniers montre que les choses peuvent bouger sans qu'on fasse nécessairement appel aux antiennes marxistes… Mais le PS est-il aujourd'hui réellement en capacité d'assumer pleinement les responsabilités réformistes d'une authentique social-démocratie, qui seules lui permettraient de prendre le leadership d'une alliance fonctionnelle et le cas échéant structurelle entre la gauche et le centre ?

Thérèse Spector :
mérite du PS aujourd'hui est de poser clairement la question : « Pourquoi avons-nous perdu ? ». La vraie difficulté est que le grand écart judicieusement constaté de son programme correspond à la réalité du grand écart de ses membres et de ses électeurs, qui vont, ne l'oublions pas, disons des défavorisés à la bonne bourgeoisie. En un mot comme en cent : peut-il évoluer sans éclater ? Et peut-on dans ces conditions attendre de lui un programme cohérent ?

La question identitaire, cruellement absente à gauche

Elio Cohen Boulakia : Deux points me tracassent. Le premier est le recul du débat politique au profit d'abord d'une véritable caricature (la mise en avant, parfois de façon grossière, du compassionnel, qui, malheureusement, n'a pas été que le fait du candidat de la droite)

D.R.

[1] *Valeurs, cultures et politique*, un ouvrage du Cercle Gaston-Crémieux, Éditions Gaston-Crémieux, 168 pages, 14 euros, mars 2006.

mais aussi au profit aussi d'une représentation très personnalisée des choix fondamentaux de société (qui ramène la politique au niveau d'un roman de gare et transforme l'affectif, légitime, en pathos). L'autre souci concerne un sujet dont Nicolas Sarkozy a traité de façon inquiétante et dont Ségolène Royal semble ne

conscience. Il s'agit de la question centrale, pour la société française contemporaine, de ce qu'on appelle sa créolisation ou son métissage : le fait qu'un tiers environ de la jeunesse de notre pays est issu des anciennes colonies ou des DOM-TOM. Il faut cesser « d'assigner ces jeunes à résidence identitaire » ! Or l'éloge préoccupant de la seule « identité française » substitue un chauvinisme national très étroit à la nécessaire reconnaissance de cette diversité culturelle dans une perspective d'enrichissement mutuel et d'intégration.

Philippe Lazar : N'oublions pas d'abord que tout ce dont

passe dans le contexte hautement contestable (mais mal

ment intouchable) d'une élection présidentielle directe, avec un scrutin à deux tours aux effets pervers que l'on sait. Une situation que la très malencontreuse inversion du calendrier électoral à l'initiative de Lionel Jospin a lourdement aggravée. Rendons l'hommage qu'elle mérite à Ségolène Royal pour le grand travail accompli, y compris la façon dont elle a secoué le PS. Mais, dans l'analyse des raisons de son échec, ne négligeons pas complètement, à côté des insuffisances programmatiques qui ont été soulignées ce soir, le fait que son discours manque de cohérence, de fluidité, de charisme et fait piètre figure à côté de la facilité d'expression d'une Rachida Dati par exemple. Or nous avons affaire au choix d'une « chef », et un chef

celles et ceux auxquels il s'adresse. Mais je voudrais comme notre invité insister sur le fait que Sarkozy a

programme économique (« n'importe quoi ») mais œ

idéologique : dans l'esprit chauvin que vient de dénoncer Elio Cohen Boulakia, il a parlé « culture » et c'est pour cela que, majoritairement, les Français l'ont choisi. Je ne comprends pas pourquoi le PS n'a pas encore pris conscience de l'importance de ces questions culturelles (au sens

quoi il ne les a pas inscrites au rang des priorités qu'il vient de rendre publiques

Un parti complexe par nature

David Dornbusch : Quelques commentaires à propos de

Comme œla a été évoqué par l'une d'entre vous, la première question à se poser est de savoir si, fondamentalement, le parti socialiste a la possibilité de faire un choix idéologique déterminant, dans la mesure même où il

œ

ensemble structurellement disparate : disons une alliance formelle entre une première gauche (des gens issus du marxisme) et une deuxième gauche (des gens

Thérèse Spector : *le P.S. peut-il évoluer sans éclater ?*

issus du catholicisme social) ou encore, d'une autre façon, l'association d'un espace de l'agir et d'un espace de l'utopie. Le PS peut-il exister sans cette dialectique ? Cela n'a rien d'évident ! Sa « rénovation », que chacun semble appeler de ses vœux, pourrait bien conduire à son éclatement ! Encore qu'on en parle depuis tant d'années que cette menace a perdu de son acuité. Mais vous me direz que c'est peut-être précisément parce que cette rénovation n'a pas été jusqu'à

S'agissant par ailleurs de la sociologie de notre électorat, Ségolène Royal l'a incontestablement, par son discours, ramenée vers les classes populaires, au contraire du

Toute la difficulté est désor

nouveaux électeurs tout en retrouvant ceux que Bayrou a séduits. Mais est-ce possible ?

Troisième et dernier point : les questions identitaires.

table emboîtement, une sorte de continuum, avec, à une extrémité, les sans-papiers et à l'autre les « vrais » Français, implan tés dans ce pays depuis plu sieurs générations. Le choix de Ségolène Royal d'une re

Œ

Œ œ

gitime tentative pour mettre un terme aux insupportables discriminations (auxquelles on peut bien sûr ajouter cel les associées à la couleur de peau) qu'engendre cette odieuse classification. Mais il ne s'agit pas pour autant d'ignorer ses racines : être plus sûr de son identité, c'est une façon d'aller vers les

Philippe Lazar :
quoi, dès lors, ces questions cruciales ne sont-elles pas posées par le PS, et cela dès la campagne des législatives ? Sans doute parce qu'elles n'ont pas encore fait l'objet de réflexions internes approfondies ?

David Dornbusch : À l'évi dence ! Le problème central du parti, aujourd'hui, il faut en avoir conscience, est celui de son leadership. Lorsqu'il existe trois ou quatre leaders potentiels qui se disputent la légitimité de leur rôle, tout ne peut être fait qu'à minima !

Autre dilemme : choisir sans se perdre ni se refermer

Jacques Burko : Ce n'est qu'après les législatives que la réflexion de fond pourra reprendre. Par exemple sur la distinction, essentielle à mes yeux, entre la droite (qui défend les biens privés) et la gauche (qui exalte les biens publics). Or la tentation est sans doute grande, pour le parti socialiste, de glisser vers sa droite pour rattraper ses électeurs perdus dans le camp Bayrou. Je ne me re connais personnellement ni

Œ

Œ

Alors, si l'on doit choisir, je

Œ Œ

Jeanne Berestetsky :
socialiste est-il encore à gauche ?

Georges Wajs : Ségolène Royal a beaucoup parlé d'une société plus juste. Pour moi, la distinction entre gauche et droite se situe bien à ce niveau, celui de la redistribution et de la lutte contre les inégalités. Et c'est bien cela qui peut et doit

politiques.

Philippe Lazar : En d'autres termes, ne devons-nous pas tenter d'aller vers l'expres sion directe de nos choix en termes d'actions à entrepren dre plutôt que de nous cris talliser sur des mots qui isolent au lieu de réunir ? Il y a bien une gauche et une droite. Mais, si nous voulons l'alternance, nous ne pou vons pas en rester là, et no tamment au constat que la droite est électoralement parlant majoritaire ! Disons que c'est en gros du 45/55, et si vous enlevez les quelque 5 ou 6% de gauchistes qui n'en ont rien à faire d'entrer au gouvernement, il ne reste pas grand-chose, à gauche, pour faire contrepoids aux 55% de la droite !

Thérèse Spector : Mais com ment faire pour réduire les inégalités ? Je n'ai entendu aucun parti le dire de façon crédible !
David Dornbusch :
tème constitutionnel français

Philippe Lazar : *Sarkozy a été élu non pas sur son programme économique mais sur son engagement idéologique*

n'est pas favorable à la gauche : la droite sélectionne plus aisément qu'elle des « hommes forts », capables de jouer le jeu formel du « chef » d'État voulu par les institutions. Mais cela ne signifie pas que la France soit structurellement figée à Œ coup de progrès sociaux au cours des dernières décennies, et c'est bien à la gauche que nous les devons pour l'essentiel. Celle-ci n'a donc pas été toujours minoritaire ! Et je réponds donc en particulier et sans hésitation : mais oui, le parti socialiste est encore et toujours à gauche ! Avez-vous jamais vu un parti de droite faire ce qu'il a fait en matière sociale au cours de ses divers passages au pouvoir ? On peut certes toujours trouver plus à gauche que soi : encore faut-il passer à un moment donné du discours aux actes ! ■

Propos retranscrits par Philippe Lazar

Pologne

Parmi de multiples occupations
d'une extrême urgence
j'ai oublié
qu'il faut aussi
mourir
inconscient que j'étais
j'ai négligé cette tâche
ou je m'y attelais
superficiellement

dès demain
tout va changer

je vais me mettre à mourir soigneusement
avec optimisme et sagesse
sans perdre de temps

Rozewicz est un poète fécond né en 1920, qui écrit toujours des choses simples et fortes.

Nabil et Moshe dialoguent...

Revue des revues

Rubrique animée par Georges Wajs

Commentaire

Numéro 117, Printemps 2007

Alain Besançon **Grammaire des révolutions** Mona Ozouf/Pierre Hassner/François Furet **Histoire et politique** Zbigniew Brzezinski/Daniel J. Mahoney **Le rôle des États-Unis dans le monde** Antoine Jeanneret-Gallopini/Jean Peyrelevade **Le capitalisme et les actionnaires** Jacques-Olivier Boudon/Laurent Theis/Jean Claude Casanova **Histoire de l'Université française** Dominique Bocquet/Philippe Irzan/Jacques Minot/Georges de Minot/Thierry Foucart/Dominique Schnapper/Yves Bonnefon/Adrien Zeller/Gil Delannoi/Jean-Denis Pié/Nicolas Vieltemarsch **Avant les élections : débats sur l'économie, la société et la politique en France** Francois Sureau **Présentation de Jean-Francois Deniau**

Commentaires, n°117, printemps 2007[1]
Grammaire des révolutions (Alain Besançon)

Alain Besançon nous propose un long et admirable commentaire – une grammaire forte en thèmes en quelque sorte ! – de l'ouvrage posthume de Martin Malia, « *History's locomotives revolutions and the making of the modern world* », un titre que l'on peut traduire par « Les révolutions, moteurs historiques de la construction du monde moderne ». Pour Alain Besançon, « c'est probablement là son chef d'œuvre ». Et d'ajouter : « Dans ma vie d'historien, il ne m'a pas été donné de lire beaucoup de livres aussi denses et profonds que celui que je vais discuter. Je le comparerai volontiers […] aux leçons du jeune Guizot. […]. On pense aussi à Tocqueville… » Mazette, nous voici donc en bonne compagnie ! Mais attendons quand même la suite…

Commentaires nous offre dans sa rubrique « Histoire et Politique » une étude passionnante d'Alain Besançon sur un ouvrage posthume de l'historien Martin Malia, qui fut professeur à l'université de Californie.

D.R.

La prise de la Bastille en 1789

Pour étayer son propos Malia, nous rapporte Besançon, s'appuie sur huit grands exemples révolutionnaires : les Hussites, qui suivirent le prêcheur Jan Hus en Bohème vers 1420 ; Luther, qui conduisit la Réforme allemande vers une demi-révolution ; les Huguenots, qui prolongèrent avec Calvin une imprégnation protestante de l'Europe ; la révolution des Pays-Bas, dont l'auteur nous dit qu'elle préfigure à sa manière celle des futurs États-Unis d'Amérique ; la révolution anglaise, qui marqua dès 1641 le coup d'arrêt de l'absolutisme en Grande-Bretagne et les prémices du parlementarisme ; la création de l'Amérique, révolution qui, pour Tocqueville, « était déjà faite avant de commencer », tant il est vrai que le niveau de vie moyen des colons était supérieur à celui des Européens ; la Grande Révolution, vocable de majesté que les exégètes accordent à la Révolution française ; et enfin le corpus des révolutions idéologiques qui émaillèrent, de 1848 à octobre 1917, l'histoire du socialisme.

Pour Malia, il n'y aurait pas de hasard historique, seules des règles précises déclenchéraient ces grands bouleversements telluriques qui secouent régulièrement le cours de l'histoire. Pour qu'ils puissent se produire, il faut tout d'abord qu'il y ait un État et une capitale, images d'un pouvoir à abattre. État royal, rapports féodaux, villes, universités et leurs clercs (instruits) sont pour lui les ingrédients de base nécessaires à la levée du soufflé. La révolution est ensuite, selon lui,

[1] Deux articles de Mona Ozouf et Pierre Hassner y commémorent le dixième anniversaire de la mort de

consubstantielle des origines chrétiennes latines et médiévales de notre continent, elle est d'une certaine façon l'inéluctable dénouement de la civilisation européenne (Malia limite le champ révolutionnaire à l'Europe, l'Amérique n'en étant à son avis qu'un avatar transocéanique). « Qu'est-ce qu'une révolution ? » demande alors Malia. « C'est un assaut, finalement victorieux, […] contre cet ensemble que l'expression française désigne sous le nom d'Ancien Régime » Et de poursuivre : « C'est un phénomène fondamentalement politique et idéologique, plus encore que social ».

Cela étant et tout respectueux qu'il soit du travail de Malia, Alain Besançon ébranle néanmoins, en conclusion, la superbe architecture de la pensée du maître en se demandant si celui-ci n'est pas parfois un peu victime d'un phénomène d'artefact bien connu chez les chercheurs : ne voir dans une expérience ou une observation que ce qu'ils y cherchaient. Pour lui, les impeccables analyses qui composent cet ouvrage emplissent certes d'admiration mais laissent planer une sorte de gêne, comme si violence avait été faite à la pensée et même quelque fois à la réalité. Tout n'est pas logos et ratio, nous dit Besançon, « il faut laisser la part de l'aléa » car, si on l'élimine trop vite, on risque de tomber dans un déterminisme historique simplificateur. Il prend un exemple à l'appui de cette critique : le rôle de l'armée allemande dans la révolution russe. L'anecdote initiale est connue : Lénine traversa l'Europe de l'Ouest vers l'Est, dans un wagon plombé, avec la bénédiction des généraux du Kaiser. Ceux-ci espéraient ainsi déstabiliser l'Empire russe, qui n'avait objectivement aucune raison de se voir remplacer durablement par un régime soviétique, assista dès lors, impuissant, à l'installation d'une *Tcheka*, véritable terreur rouge, pour près de quatre-leurs troupes orientales sur le front occidental. À proprement parler, l'armée du Kaiser « inocula » ainsi Vladimir Ilitch dans le camp adverse. Ceci eut certes pour conséquence de faire s'écrouler le front russe mais en eut une autre, elle parfaitement inattendue des politiques : se réveillèrent dans l'état-major allemand des velléités impérialistes qui conduisirent à l'occupation de larges territoires de l'empire du Tsar et donc à une fixation, là-bas, des troupes qui eussent été nécessaires à l'Ouest. Ce qui rendit caduque la possibilité d'une contre-offensive de Ludendorff sur le front français en mars et avril 1918. Et l'Allemagne perdit la guerre…

À chaque pas, nous rappelle Besançon, « la suite des événements est affectée d'un taux d'improbabilité considérable ». « Les grands ouvrages historiques mettent de l'ordre, de la raison, de la nécessité dans le chaos des événements. Mais un autre historien, après avoir assimilé cette belle régularité, trouve immanquablement le fait marginal qui la dément. Il remet du désordre et c'est à lui de trouver une nouvelle figure, une nouvelle théorie capable d'envelopper tous les faits, y compris celui qui a dérangé la première. Ainsi va le travail historique ». En nous faisant réfléchir à l'essence même de la discipline historique, le talent du commentateur rejoint ici celui du commenté. ■

Alain Berestetsky

Le débat **consacre un important dossier au dernier prix Goncourt, *Les Bienveillantes*, qui fit couler beaucoup d'encre, au travers notamment d'un entretien de Pierre Nora avec son auteur.**

Le débat, n°144, mars-avril 2007
Conversation sur l'histoire et le roman
(Jonathan Littell, Pierre Nora)

Deux *conversations* consacrés au roman de Jonathan Littell, dernier Prix Goncourt. L'ensemble est passionnant pour qui veut comprendre ce qui fonde ce curieux roman et les réactions que sa parution a provoquées. Une *conversation* entre Richard Millet et Jonathan Littell, trois articles analysant les *Les Bienveillantes* grecque, les classiques russes, le personnage de Max Aue dans le roman. Et une seconde *conversation* de Pierre Nora avec Jonathan Littell, que nous analysons ici.

Pierre Nora interroge son interlocuteur sur plusieurs thèmes :
Les origines du projet du roman. Littell fait état de la longue maturation d'un projet qui devait occuper quatre volumes ; il raconte aussi son expérience dans l'engagement humanitaire en Bosnie et en Tchétchénie, en quoi la vision d'une forme particulière de violence, de barbarie, pratiquée parfois par des personnes sensées (des intellectuels, dit-

il) l'a conduit à modifier son projet initial : « Finalement, le monde s'est traduit pour moi par la guerre et ses horreurs. »

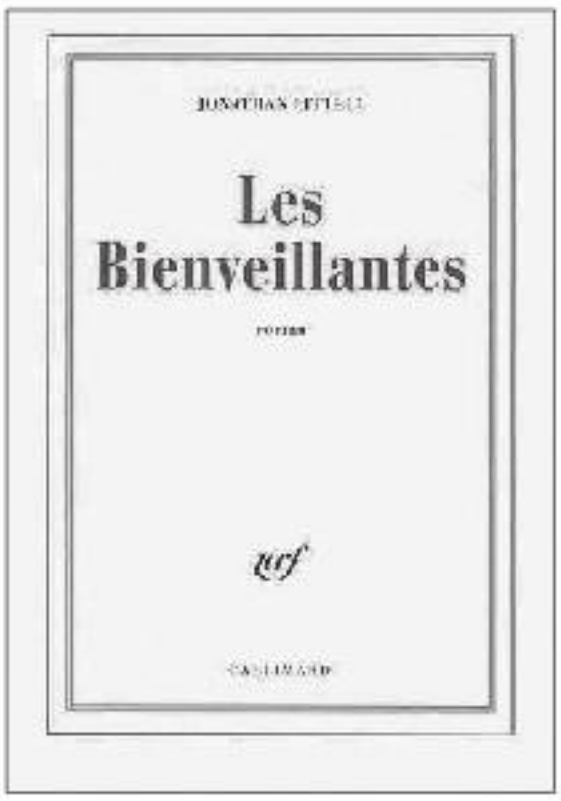
Une œuvre littéraire, mais pas un roman historique. Pourquoi une écriture à la pre mière personne ? interroge Pierre Nora : « *je* fonctionne comme un *il* », répond Jonathan Littell, qui plaide pour l'idée d'un dédouble ment volontaire de personnalité, une capacité de mise à distance, un regard sur soi, que n'ont pas eu les Eichmann et autres Himmler.

je devient un exercice littéraire qui aide à distinguer la vérité de la vraisemblance ; la littérature permet d'aborder et de communi quer la vérité parfois mieux que la vérité historique, dit-il en substance. Ce qui permet à Pierre Nora d'affirmer que Jonathan Littell a introduit, par le biais du roman, « le mécanisme psychologique de l'exécution »[1]

Concernant la structure du roman, Littell évoque la construction d'un tableau, avec ses grandes lignes (il fait ici référence à la tragédie grecque, l'*Orestie*) et les couches successives de détails qui viennent donner la « couleur » définitive à l'œuvre. Il justifie l'adjonction d'un érotisme violent, maso chiste, dans des paysages d'errance et de souffrance : il s'agit de souligner le lien entre la guerre et les déviances, comme existe un lien entre la Shoah et la guerre. « Pourquoi tous ces aspects dans ce roman ? Je serais in capable de répondre. C'est comme ça. Si ça n'était pas comme ça, j'aurais peut-être écrit un livre d'histoire, mais pas un roman. »

L'antisémitisme généralisé conduit-il automatiquement à l'extermination ?

Littell n'accepte pas qu'on assimile son ro man aux thèses de Goldhaven, selon lesquelles l'antisémitisme généralisé a pu conduire, en tant que tel, à l'extermination systématique des Juifs. Il com



en rappelant les trois niveaux d'investigation de l'historien :

œs documentaires) ; le maté riau secondaire (les monogra phies et autres recensions ciblées) ; le matériau tertiaire (les interprétations, synthèses, systèmes d'explication). Dès lors Littell rappelle l'immensité des zones d'ombre du premier niveau, ce qui a induit des in

Œ

les historiens, leurs références théoriques et scientifiques, les idéologies qui les portaient, etc. Cela l'a déterminé à *chercher ailleurs*. Littell pointe du doigt le double effet des délires mentaux d'Hitler et son pouvoir charismatique, sa capacité manipu latrice : « Le problème juif ne devient une priorité pour tout le monde que parce qu'il l'est pour le Führer » (contrairement au cas des homosexuels ou des Tziganes, qui furent pourchassés, emprisonnés, déportés, mais jamais systématiquement exterminés, Hitler ne s'étant jamais focalisé sur eux). Selon Jonathan Littell, le troisième matériau, celui de l'interprétation, est doublement faussé : par la carence des matériaux du premier ni

et par la pensée dominante d'après-guerre selon laquelle les Allemands (nazis

tous

Le moteur de l'extermination n'est plus dès lors le racisme, mais la bureaucratie. C'est ce que Jonathan Littell rappelle dans l'épisode du dialogue entre le nazi Aue et le commis saire communiste prisonnier ; pour les nazis, la solution est d'ordre racial, pour les sovié tiques, elle passe par l'extermination d'une classe sociale. Ces deux nations, vaincues après 14-18, ont recherché les fondements de leurs identités respectives à travers certaines formes de boucs émissaires.

Les Bienveillantes ***et le public.***

interroge Jonathan Littell sur son choix (contesté par de nombreux lecteurs) d'avoir traité le sujet non du côté des victimes mais de celui du bourreau : « Beaucoup plus en core qu'Hannah Arendt, vous posez un pro blème moral qui agite profondément la conscience contemporaine. »

Littell se pose précisément par rapport à cette conscience contemporaine « formatée » par une pensée unique, qui conduit à justi fier l'État d'Israël et sa politique, qui déve loppe l'idée de la Shoah comme un événe ment exclusif (« Beaucoup de Juifs tirent la conclusion que c'est leur problème parce qu'ils sont juifs, pas parce qu'ils sont des êtres humains »), mais aussi sa dimension théologique (l'*holocauste*) qui renforce cette

Il faudrait à cet égard relire *Vie et Destin* de Vassili Grossman pour vérifier qu'à ce sujet comme dans d'autres, J.L. n'a fait que reprendre des formes roma-nesques antérieures à lui, et qu'il est étonnant qu'on lui reproche œ qui a fait la forœ du roman de Grossman, la re-création de la réalité : par exemple, la pénétration des personnes dans les chambres à gaz, vues par elles-mêmes, jusqu'à leur perte de conscienœ.

exclusivité. Il réaffirme sa certitude que chacun peut être, selon les circonstances, d'un côté ou d'un autre, victime ou bourreau. Il enracine son roman dans une idée de renouvellement du propos sur le génocide : « Une façon d'aborder la vérité autrement », par le truchement de l'Orestie antique et des Erinyes, ces divinités vengeresses qui défendent le royaume des Morts. Donnant par son roman une dimension universelle à son propos, Jonathan Littell suggère de rompre enfin le cercle infernal de la tragédie des Atrides, où les morts succèdent aux morts, et de choisir la voie de l'apaisement ; c'est alors que les filles de l'Enfer deviennent *les Bienveillantes* ■

Serge Radzyner

Le débat, n°144, mars-avril 2007
Les bénéfices de la Diaspora
(Eric J. Hobsbawm)
Pour la Diaspora (Richard Ma

Dans la même livraison du *Débat*, Eric Hobsbawm nous livre ses réflexions d'historien sur le monde juif entre diaspora et État-nation et Richard Marienstras, « son ami de presque un demi-siècle », poursuit son dialogue/controverse avec lui.

Eric Hobsbawm prend le contre-pied des approches classiques qui étudient les influences sur le judaïsme des pensées grecque, chrétienne, islamique puis, plus près de nous, de la philosophie des Lumières. Il s'intéresse à l'impact du monde juif sur le reste de l'humanité, essentiellement à partir de l'Émancipation, en soulignant qu'auparavant « c'est uniquement comme intermédiaires entre les cultures intellectuelles qu'ils jouèrent un rôle significatif, tout particulièrement entre les mondes islamique et chrétien dans l'Europe médiévale ».

Eric Hobsbawm soutient que, même sortis de l'enfermement et des ghettos, la majorité des immigrants aux États-Unis pouvait « jusque tard dans le XX siècle, se souvenir qu'elle était issue d'une société juive traditionnelle… » et que « le processus de l'émancipation des Juifs ressemble par là moins à une fontaine brusquement jaillissante qu'à un filet d'eau qui devient rapidement un fleuve ». Ce fut d'abord en Allemagne, comme en Italie ou en France, le fait d'une élite peu nombreuse, riche et éduquée. Eric Hobsbawm énonce alors sa thèse : « Parler, lire et écrire la même langue que les non-Juifs lettrés était le réquisit pour entrer dans la civilisation moderne et le moyen le plus immédiat de sortir de la ségrégation », en affirmant au passage que le « yiddish[4] fut une barrière dressée contre l'accès au monde moderne » et que « la division entre les Juifs des pays de l'Est yiddishophones et non assimilés et les Juifs occidentaux assimilés devint alors fondamentale ; elle le demeura jusqu'à l'anéantissement des deux dans le même génocide ».

Hobsbawm reconnaît pourtant que « ce fut le mouvement massif des Juifs de l'Est à partir de la fin du XIX siècle qui joua le rôle essentiel dans la transformation de l'impact des Juifs dans le monde moderne, en particulier pour la communauté juive américaine ». Et de souligner l'extraordinaire apport juif dans le domaine culturel et scientifique qui s'ensuivit. La liste des prix Nobel est pour lui source de réflexion : « Sur les soixante-quatorze prix décernés à des Britanniques, onze le furent à des Juifs, mais, à la probable exception d'un seul, aucun n'était né sur l'île. Sur les onze prix Nobel attribués à des Russes depuis 1917, six ou sept revinrent à des Juifs qui tous, peut-on croire, étaient natifs du pays. Jusqu'en 2004, aucun prix en sciences n'avait été décerné à des Israéliens, bien qu'Israël ait l'un des plus forts taux par habitant de publications scientifiques. Il avance l'hypothèse que « vivre au milieu des Gentils et devoir s'adresser à un public non juif est une stimulation, aussi bien pour les physiciens que pour les réalisateurs de films. De ce point de vue, il vaut toujours mieux venir de Brooklyn que de Tel-Aviv ». Il rappelle aussi que dans les pays de plus grande tolérance comme la

D.R.

M. Mendelsohn et G. Lessing par M. D. Oppenheim

[3] Eric Hobsbawn prend comme exemple l'absence de mathématiciens juifs jusqu'à l'époque moderne. Tony *La littérature mathématique hébraïque au Moyen Âge : une présentation d'ensemble* http://ufr6.univ-paris8.fr/lit-math/maths/tony.htm) montre toutefois que cette assertion mériterait d'être nuancée.

[4] Qualifié d'*idiome* par E.H. !

France ou l'Empire austro-hongrois « les pé

talent juif furent celles où ces derniers com mencèrent à prendre conscience des limites de l'assimilation ». Et de se référer à Proust, « qui parvint à la maturité sous l'affaire Dreyfus », à Schonberg, Mahler, Freud, Sch nitzler et Karl Kraus. Hobsbawm pose alors la question de savoir si l'intégration désor mais en grande partie acceptée ne s'accom pagne pas, pour les Juifs diasporiques, d'une perte de toute émulation. Il conclut cepen dant en soulignant l'importance du rayon nement juif de la diaspora de l'après-géno cide « dans les domaines de la culture, de la vie de l'esprit et des affaires publiques », le triomphe des Lumières juives « sans équiva lents ni précédents », tout en nous alertant sur le fait que « certains souhaitent sortir de cet univers, se retirer dans la vieille ségréga tion de l'univers religieux ultra-orthodoxe et dans la nouvelle ségrégation d'une commu nauté-État séparée sur une base génétique et ethnique. Qu'ils viennent à l'emporter, et les conséquences, je le crains, ne seront bonnes ni pour les Juifs ni pour le monde ».

Richard Marienstras rappelle quant à lui avec force que le « mode d'existence des Juifs a toujours été transnational », que c'est là que réside la ri chesse de la Diaspora et qu'on ne peut donc accepter que l'ap port des Juifs ne puisse que s'accompagner du rejet de leur propre culture. « Chez la plu part des gens, le sentiment d'appartenance nationale est vécu comme un fait de nature. On raisonne un peu de la fa çon suivante : il y a des pierres, des mimosas, des éléphants, et puis il y a des Français, des Anglais, des Turcs. Les indivi dus, en général, vivent leur appartenance sur ce mode-là. Pour les Juifs, il y a toujours un sentiment aigu qu'appartenir à

Œ

fait de culture, non de nature ». Il rappelle également que, dans le Yiddishland perdu, celles et ceux qui quittaient la religion, « continuaient d'appartenir à cet ensemble humain que constituent les Juifs ». ■

Georges Wajs

Esprit, mars-avril 2007
En Europe, les Juifs (entretien avec Rivon Krygier)[5]

Le rabbin Rivon Krygier répond dans cet en tretien à un certain nombre de questions d'une manière qui tranche quelque peu avec la pensée communautaire, voire communau tariste à laquelle nous ne sommes que trop habitués. En premier lieu, par rapport à cer tains intellectuels[6] qui voient dans « la mo dernité » l'origine de tous les péchés et même de la Shoah, il déclare : « Inutile donc de condamner la sécularisation ; toute la ques tion est de savoir comment la gérer. On ne peut pas énoncer un jugement global, bi naire, sur cette situation d'ouverture et de sécularisation ».

« Personne ne dissocie complètement l'image d'Israël de celle du peuple juif », affirme-t-il par ailleurs, revendiquant ainsi un attache ment au sionisme et à Israël tout en prônant *interreligieux* entre islam et ju daïsme pour conjurer le danger islamiste.

Si Rivon Krygier déplore un œrtain côté dogmatique dans la « religion des droits de l'homme », il reconnaît son impact positif

œ

et prend comme exemple fla grant le statut des femmes. Il rappelle à ce propos le carac tère historique et humain de la construction religieuse, même s'il croit en son inspiration di vine. Pour lui, « le judaïsme français, et sans doute euro péen, souffre d'un déficit en personnalités capables de na viguer dans les deux mondes.

Œ

sophes, penseurs, scientifiques

sors de notre tradition, ou des maîtres érudits qui baignent dans le monde talmudique mais souvent avec des visions littéralistes, fondamentalistes de la réalité. Beaucoup de cas quettes mais peu de doubles

Esprit **s'intéresse aux effervescences religieuses dans le monde et donne notamment la parole au rabbin Rivon Krygier. Dans le même numéro figure une discussion entre Michel Marian, enseignant à l'Institut des Études Politiques de Paris, et Olivier Roy, politologue, directeur de recherche au CNRS, sur " la difficile acclimatation de l'islam ". Pour ces deux interlocuteurs, une réforme théologique de l'islam vers la modernité est dépendante des avancées de la démocratie et donc de l'évolution spécifique de l'islam occidental.**

[5] Rabbin de la communauté juive *massorti* de Paris, un courant religieux qui se situe entre les mouvements li béraux et orthodoxes et entend demeurer à l'écoute des évolutions de la société.
[6] Cf. *Diasporiques* n° 41 : « à propos d'un essai de J.-C. Milner ».

casquettes. Ce clivage est très regrettable ». Krygier le relie certes à la catastrophe de la Shoah mais aussi à une « crispation identitaire et religieuse ». Le rabbin Rivon Krygier ne partage pas cette crispation et doute de son efficacité à long terme. Il rappelle combien Levinas fut « un vrai philosophe, à la charnière entre l'héritage juif et celui de la philosophie allemande » et qu'il représentait « une branche du judaïsme résolument tournée vers l'universel ». Il interpelle : « Chez beaucoup d'éducateurs juifs, la plus grande partie de l'énergie est confisquée et investie dans la justification apologétique des idées et conduites traditionnelles plutôt que dans l'innovation de modèles ou la production de synthèses fécondes. Comment s'étonner que les plus futés d'entre les jeunes Juifs aillent chercher ailleurs les défis intellectuels ? »

On peut toutefois regretter qu'*Esprit* n'ait pas questionné Rivon Krygier sur le sens que peut prendre un attachement à la judéité lorsque l'on ne fait pas partie des 15 à 20 % (dans le meilleur des cas, précise le rabbin Rivon Krygier) des « Juifs qui se définissent eux-mêmes comme fidèles à la pratique et (à la) pensée religieuse » et qu'en plus on a choisi de vivre en diaspora… ■

Georges Wajs

Cuba

Il y a à Cuba des prisonniers politiques qui purgent de lourdes peines pour des délits d'opinion. Il y a quatre ans, Ricardo Gonzalez Alfonso a été condamné à vingt ans de prison. Il est toujours enfermé. Les vers ci-dessous ont été écrits dans sa cellule et sortis clandestinement.

CROQUIS

De ártico al antártico
CUATRO PASOS.
Del Poniente al levante
dos y un SUSPIRO.

Siempre en el NORTE
Quince barrotes
con vocación de puerta.
y un candado.
Siempre en el SUR
una claraboya
enrejada
indiscreta
como una anciana soltera.

Empotrado el camastro
solitario.
El lavadero empotrado.
En un RICÓN del horizonte
un ORIFICIO melancólico
y un tubo cabizbajo
se disfrazaron de baño

y bajo un cielo de hormigón
iluminado
POR un ASTRO
de cristal
yo canto.

Croquis

De l'Arctique à l'Antarctique
quatre pas.
Du couchant au levant
seulement deux et un soupir.

Toujours au nord
quinze barreaux
en guise de porte
cadenassée.
Toujours au sud
une lucarne
grillagée
indiscrète
comme une vieille fille.

Scellée au mur la couchette
solitaire
l'évier scellé.
Dans un coin de l'horizon
un orifice mélancolique
et un tube qui baisse la tête
déguisés en salle de bain.

Et sous un ciel de béton
sous l'éclat
d'un astre de verre
je chante.

Hugo, celui qui croyait aux lendemains qui chantent

Maurice Mourier

Maurice Mourier évoque ici le messianisme de Victor Hugo, à un moment où nous avons sans doute bien besoin d'utopies…

En 1862 – ça ne nous rajeunit pas – Hugo, exilé volontaire depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, publie à Bruxelles *Les Misérables*. Il travaille à ce grand roman – grand par ses dimensions, sa puissance narrative, ses ambitions morales, sociales et politiques, grand aussi, il faut le dire car nous venons de le relire ligne à ligne, par son génie poétique et feuilletonesque tout à la fois – depuis 1845, mais la révolution de 1848 puis la prise de pouvoir par Napoléon-le-Petit, enfin l'exil ont interrompu l'entreprise qui ne redémarre à Jersey qu'en 1860, pour être cette fois conduite au terme à marches forcées.

Au centre de cette masse formidable une réflexion historique, philosophique et politique s'affirme. Elle oppose l'émeute (soulèvement stérile, de connotation négative) à l'insurrection, ce prodrome positif d'une révolution à venir, dont le modèle est celle de 1789 et les effets, voulus par Dieu, toujours associés à l'idée d'un progrès vers la

D.R.

Victor Hugo par Rodin

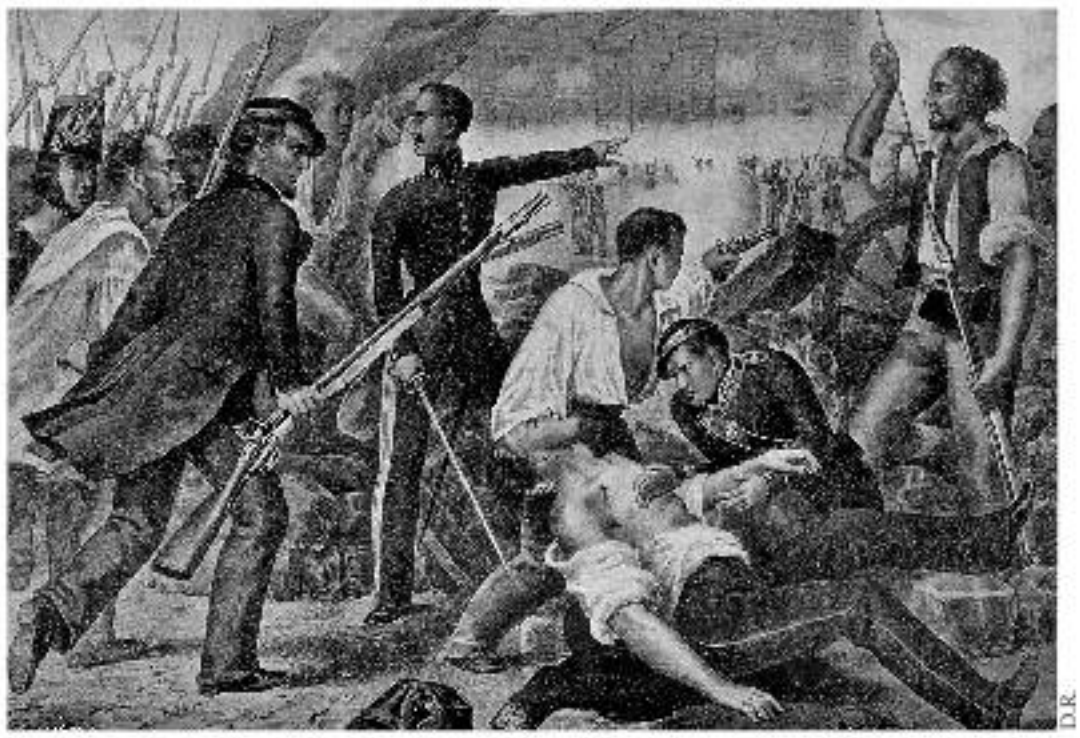
Cependant, comme *Les Misérables* pas essentiellement l'histoire d'un moment politique (à la différence de *Quatre-vingt-treize*, publié en 1874, quatre ans après le retour d'exil) mais l'histoire d'une âme, celle de Jean Valjean/Hugo, le texte concerne peu 48, sans doute trop proche et dont l'importance aurait forcé à déporter vers l'illustration d'une thèse le centre de gravité romanesque, mais focalise l'attention du lecteur sur une insurrection avortée, celle de juin 1832.

Cette année-là, qui suit de près les *Trois Glorieuses* ayant mis fin, en 1830, au malencontreux régime de Charles X, les obsèques du général Lamarque, député de l'opposition républicaine au triumvirat (de Broglie, Guizot, Thiers) qui avait remplacé Casimir Perier emporté par l'épidémie de choléra, sont l'occasion pour les vainqueurs de 1830 frustrés de leur victoire de se compter et d'essayer leurs forces contre Louis-Philippe. Le 5 juin, Paris se couvre une nouvelle fois de barricades. Le roi bourgeois fait donner la troupe et la Garde Nationale. Le 6, les dernières défenses des insurgés sont prises d'assaut. L'ordre règne au prix de 800 morts et blessés. Parmi eux Hugo fait figurer ses héros fictifs, « les amis de l'ABC », groupe d'étudiants ré

dionaux et dont le bel Enjolras, sorte d'émule de Saint-Just, est le chef.

On les suit du café Musain, sis place Saint-Michel, à l'enterrement de Lamarque, ci-devant commandant de « l'armée de la Loire » envoyée par Napoléon I , rentré de l'île d'Elbe, contre la seconde guerre royaliste de Vendée et La Rochejaquelein. Enfin ces neuf garçons, auxquels s'agrègent Marius, Gavroche, puis le père Mabeuf, botaniste et indigent, puis Jean Valjean tombé du ciel comme un *deus ex machina*

providentiel, se retrouvent tous à édifier puis à défendre une barricade rue de la Chanvrerie, sorte de cul-de-sac du vieux Paris, dans le quartier des Halles encore intact (ni Haussmann ni les massacreurs de Beaubourg ne sont encore passés par là), à deux pas de la rue Saint-Denis. C'est là qu'ils combattront et finiront par mourir tous à l'étage du cabaret Corinthe qui leur servait de camp retranché. C'est là que se déploiera l'héroïsme de Gavroche. Là que Javert, prisonnier des mutins, sera sauvé par Jean Valjean. C'est de là que ce dernier partira pour les égouts, traînant sur son robuste dos



D.R.

Journées révolutionnaires de 1848

Mais « l'épopée rue Saint-Denis » n'est pas seulement pour Hugo le nœud d'un récit haletant, riche en morceaux de bravoure. Elle s'encadre de parties réflexives dont la fonction n'est pas seulement d'introduire de la respiration, et du suspens, dans la trame d'un roman d'aventures urbaines aussi mouvementées que le seront, un tout petit peu plus tard, et chez le même éditeur, le républicain Hetzel, les *Voyages extraordinaires* Jules Verne.

Toute la philosophie politique du livre apparaît ici. Et d'abord, en amont du paroxysme insurrectionnel, les superbes pages sur l'argot, langue du peuple opprimé, langue des « misérables », qui sont à la fois ceux qu'il faut plaindre car le sort a accablé leur innocence (Fantine et sa fille Cosette, les enfants Thénardier) et les salauds (Bamatabois, Thénardier), Javert et Valjean, chacun à sa manière, se situant entre les deux ou plutôt passant de l'ombre de l'ignorance à la lumière du rachat.

Car la dissertation linguistique fort savante sur l'argot s'achève en analyse de la révolution comme somme des insurrections nécessaires qui, modifiant les conditions sociales, éliminent de la société l'émeute inutilement destructrice dont l'origine se perd dans la nuit des temps de jacqueries. D'où ce passage éloquent :
« Le sens révolutionnaire est un sens moral. Le sentiment du droit, développé, développe le sentiment du devoir. La loi de tous, c'est la liberté, qui finit où commence la liberté d'autrui, selon l'admirable définition de Robespierre. Depuis 89, le peuple tout entier se dilate dans l'individu sublimé ; il n'y a pas de pauvre qui, ayant son droit, n'ait son rayon ; le meurt-de-faim sent en lui l'honnêteté de la France ; la dignité du citoyen est une armure intérieure ; qui est libre est scrupuleux ; qui vote règne. De là l'incorruptibilité ; de là l'avortement des convoitises malsaines ; de là les yeux héroïquement baissés devant les tentations. L'assainissement révolutionnaire est tel qu'un jour de délivrance, un 14 Juillet, un 10 Août, il n'y a plus de populace. Le premier cri des foules illuminées et grandissantes c'est : mort aux voleurs ! Le progrès est honnête homme » [1]

Étonnante profession d'une foi en la bonté naturelle de l'homme ! Elle prépare la béatification de la barricade anéantie. Mais c'est pourtant là, paradoxe seulement apparent, que se place un court chapitre de prolepse où apparaissent d'autres insurrections ratées, dont l'évocation a été évitée jusque-là, celles de juin 1848 condamnées alors par l'historien engagé parce qu'elles étaient le fait d'une « populace » certes « misérable » mais peut-être aux deux sens du mot, parce qu'elle allait trop loin et rendait ainsi impossible la consolidation pour le bénéfice de tous d'une république tout juste conquise :
« Juin 1848 fut, hâtons-nous de le dire, un fait à part, et presque impossible à classer dans la philosophie de l'histoire. [Dans] cette émeute extraordinaire [...] on sentit la sainte anxiété du travail réclamant ses droits. Il

[1] Cette citation des *Misérables*, comme celles qui suivent, est tirée de l'édition Bouquins (Robert Laffont, 1985) des *Œuvres complètes* de Victor Hugo. Notre texte y figure dans la section « Roman II ».

fallut la combattre, et c'était le devoir, car elle attaquait la république. Mais, au fond, que fut juin 1848 ? Une révolte du peuple contre lui-même »

Les limites à l'acceptation de la violence politique, Hugo les installe là. Tout en jugeant la « foule » des journées de juin « excusable », il dépeint les deux barricades des faubourgs Saint-Antoine et du Temple comme des conglomérats monstrueux :
« C'était la collaboration du pavé, du moellon, de la poutre, de la barre de fer, du chiffon, du carreau défoncé, de la chaise dépaillée, du trognon de chou, de la loque, de la guenille et de la malédiction. C'était grand et c'était petit. C'était l'abîme parodié sur place par le tohu-bohu. La masse près de l'atome ; le pan de mur arraché et l'écuelle cassée ; une fraternisation menaçante de tous les débris ; Sisyphe avait jeté là son rocher et Job son tesson. En somme, terrible. C'était l'acropole des va-nu-pieds »[3]

En lui l'horreur se mêle à l'admiration artiste. Son écriture, gagnant encore une octave, se hausse au vrai ton de l'épopée :
« Cette barricade était forcenée [...] Elle était démesurée et vivante ; et, comme du dos d'une bête électrique, il en sortait un pétillement de foudres. L'esprit de révolution couvrait de son nuage ce sommet où grondait cette voix du peuple qui ressemble à la voix de Dieu ; une majesté étrange se dégageait de cette titanique hottée de gravats. C'était un tas d'ordures et c'était le Sinaï »[4]

D.R.

Jean Valjean par Gustave Brion

Stupide, Hugo ? Vous voulez rire ! Il n'y a pas plus malin, au contraire. La digression tout en contrastes sur 48, où se lit trospective devant une révolution dont l'échec prévisible était gros de ce qui, pour l'auteur des *Misérables*, constitue la régression politique absolue, le Second Empire, a déblayé, quand elle s'achève, le terrain pour l'utopie finale qui jaillit de la fin tragique du mouvement insurrectionnel de 1832.

Celui-ci en effet, bien qu'il ait lui aussi abouti à un sanglant échec, était légitime puisqu'il anticipait sur le désir latent de république, seul régime voulu par Dieu. Il est alors possible, juste avant l'anéantissement, d'ouvrir la bonde par où s'écoule le verbe d'Enjolras, porte-parole de l'auteur :
« Citoyens, vous représentez-vous l'avenir ? Les rues des villes inondées de lumières, des branches vertes sur les seuils, les nations sœurs, les hommes justes, les vieillards bénissant les enfants, le passé aimant le présent, les penseurs en pleine liberté, les croyants en pleine égalité, pour religion le ciel. Dieu prêtre direct, la conscience humaine devenue l'autel, plus de haines, la fraternité de l'atelier et de l'école, pour pénalité et pour récompense la notoriété, à tous le travail, pour tous le droit, sur tous la paix, plus de sang versé, plus de guerres, les mères heureuses ! Dompter la matière, c'est le premier pas ; réaliser l'idéal, c'est le second. Réfléchissez à ce qu'a déjà fait le progrès. Jadis les premières races humaines voyaient avec terreur passer devant leurs yeux l'hydre qui soufflait sur les eaux, le dragon qui vomissait du feu, le griffon qui était le monstre de l'air et qui volait avec les ailes d'un aigle et les griffes d'un tigre ; bêtes effrayantes qui étaient au-dessus de l'homme. L'homme cependant a tendu ses pièges, les pièges sacrés de l'intelligence, et il a fini par y prendre les monstres. Nous avons dompté l'hydre, et elle s'appelle le steamer ; nous avons dompté le dragon, et il s'appelle la locomotive ; nous sommes sur le point de dompter le griffon, nous le tenons déjà, et il s'appelle le ballon. Le jour où cette œuvre prométhéenne sera terminée et où l'homme aura définitivement attelé à sa volonté la triple Chimère antique, l'hydre, le dragon et le griffon, il sera le maître de l'eau, du feu et de l'air, et il sera pour le reste de la création animée ce que les anciens dieux étaient jadis pour lui. Courage, et en avant ! Citoyens, où allons-nous ? À la science faite gouvernement, à la force des choses devenue seule force publique, à la loi naturelle ayant sa sanction et sa pénalité en elle-même et se promulguant par l'évidence, à un lever de vérité correspondant au lever du jour »[5]

Fichtre, n'est-ce pas ? Quelle envolée ! Et cela se poursuit ainsi pendant des pages, relisez-

p. 926.
[3] p. 926-927.
[4] p. 927-928.
[5] p. 940.

Un peu d'histoire amusante : la position politique de Hugo en 1862

« Tous les problèmes que les socialistes se proposaient, les visions cosmogoniques, la rêverie et le mysticisme écartés, peuvent être ramenés à deux problèmes principaux :
Premier problème : produire la richesse.
Deuxième problème : la répartir.
Le premier problème contient la question du travail.
Le deuxième contient la question du salaire.
Dans le premier problème il s'agit de l'emploi des forces.
Dans le second de la distribution des jouissances.
Du bon emploi des forces résulte la puissance publique.
De la bonne distribution des jouissances résulte le bonheur individuel.
Par bonne distribution, il faut entendre non distribution égale, mais distribution équitable.
La première égalité, c'est l'équité.
De ces deux choses combinées, puissance publique au dehors, bonheur individuel au dedans, résulte la prospérité sociale.
Prospérité sociale, cela veut dire l'homme heureux, le citoyen libre, la nation grande.
L'Angleterre résout le premier de ces deux problèmes. Elle crée admirablement la richesse ; elle la répartit mal. Cette solution qui n'est complète que d'un côté la mène fatalement à ces deux extrêmes : opulence monstrueuse, misère monstrueuse. Toutes les jouissances à quelques-uns, toutes les privations aux autres, c'est-à-dire au peuple ; le privilège, l'exception, le monopole, la féodalité, naissent du travail même. Situation fausse et dangereuse qui assoit la puissance publique sur la misère privée, et qui enracine la grandeur de l'Etat dans les souffrances de l'individu. Grandeur mal composée où se combinent tous les éléments matériels et dans laquelle n'entre aucun élément moral.
Le communisme et la loi agraire croient résoudre le deuxième problème. Ils se trompent. Leur répartition tue la production. Le partage égal abolit l'émulation. Et par conséquent le travail. C'est une répartition faite par le boucher, qui tue ce qu'il partage. Il est donc impossible de s'arrêter à ces prétendues solutions. Tuer la richesse, ce n'est pas la répartir.
Les deux problèmes veulent être résolus ensemble pour être bien résolus. Les deux solutions veulent être combinées et n'en faire qu'une.
Ne résolvez que le premier des deux problèmes, vous serez Venise, vous serez l'Angleterre. Vous aurez comme Venise une puissance artificielle, ou comme l'Angleterre une puissance matérielle ; vous serez le mauvais riche. Vous périrez par une voie de fait, comme est morte Venise, ou par une banqueroute, comme tombera l'Angleterre. Et le monde vous laissera mourir et tomber, parce que le monde laisse tomber et mourir tout ce qui n'est que l'égoïsme, tout ce qui ne représente pas pour le genre humain une vertu ou une idée.
Il est bien entendu ici que par ces mots, Venise, l'Angleterre, nous désignons non des peuples, mais des constructions sociales ; les oligarchies superposées aux nations, et non les nations elles-mêmes. Les nations ont toujours notre respect et notre sympathie. Venise, peuple, renaîtra ; l'Angleterre, aristocratie, tombera, mais l'Angleterre, nation, est immortelle. Cela dit, nous poursuivons.
Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en route contre celui qui est arrivé, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez l'enseignement gratuit et obligatoire à la croissance de l'enfance et faites de la science la base de la virilité, développez les intelligences tout en occupant les bras, soyez à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, démocratisez la propriété, non en l'abolissant, mais en l'universalisant, de façon que tout citoyen sans exception soit propriétaire, chose plus facile qu'on ne croit, en deux mots sachez produire la richesse et sachez la répartir ; et vous aurez tout ensemble la grandeur matérielle et la grandeur morale ; et vous serez dignes de vous appeler la France.
Voilà, en dehors et au-dessus de quelques sectes qui s'égaraient, ce que disait le socialisme ; voilà ce qu'il cherchait dans les faits, voilà ce qu'il ébauchait dans les esprits.
Efforts admirables ! tentatives sacrées ! »

Victor Hugo, *Les Misérables*
Quatrième partie, *L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis*, Livre premier, *Quelques pages d'histoire*, Chapitre IV, *Lézardes sous la fondation*.

les ! Comme la tête de Danton, elles en valent la peine. Enfin, juste après « l'agonie de la barricade », le penseur livre sa conclusion :
« Le progrès est le mode de l'homme. La vie générale du genre humain s'appelle le Progrès ; le pas collectif du genre humain s'appelle le Progrès. Le progrès marche… »[6]
Une telle certitude justifie-t-elle le recours au glaive ? Hugo, apôtre de la paix, ennemi du sang versé, ne le croit pas vraiment, ou en tout cas le déplore :
« L'utopie d'ailleurs, convenons-en, sort de sa sphère radieuse en faisant la guerre. Elle, la vérité de demain, elle emprunte son procédé, la bataille, au mensonge d'hier… Elle, l'avenir, elle agit comme le passé. Elle, l'idée pure, elle devient voie de fait. Elle complique son héroïsme d'une violence dont il est juste qu'elle réponde ; violence d'occasion et d'expédient, contraire aux principes, et dont elle est fatalement punie »[7]

Mais, plus forte que tout, la pulsion utopiste du progrès indéfini triomphe dans cette prose complexe, où la foi en l'avenir s'accompagne, ou s'aggrave, d'une foi démesurée en la mission civilisatrice de la France, sur fond d'ailleurs de lucidité à l'égard des deux fanatismes, le religieux et le mercantile, qui nous occupent encore aujourd'hui :
« Les races pétrifiées

ralisées par le lucre sont impropres à la conduite de la civilisation. La génuflexion devant l'idole ou devant l'écu atrophie le muscle qui marche et la volonté qui va. L'absorption hiératique ou marchande amoindrit le rayonnement d'un peuple, abaisse son horizon en abaissant son niveau, et lui retire cette intelligence à la fois hu
Œ
universel qui fait les nations missionnaires. Babylone n'a pas d'idéal ; Carthage n'a pas d'idéal. Athènes et Rome ont et gardent, même à travers toute l'épaisseur nocturne des siècles, des auréoles de civilisation.

Un peu d'utopie exaltée : discours d'Enjolras *ante mortem*

« Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand, mais le vingtième siècle sera heureux. Alors plus rien de semblable à la vieille histoire ; on n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête, une invasion, une usurpation, une rivalité de nations à main armée, une interruption de civilisation dépendant d'un mariage de rois, une naissance dans les tyrannies héréditaires, un partage de peuples par congrès, un démembrement par écroulement de dynastie, un combat de deux religions se rencontrant de front, comme deux boucs de l'ombre, sur le pont de l'infini ; on n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles, et tous les brigandages du hasard dans la forêt des événements. On pourrait presque dire : il n'y aura plus d'événements. On sera heureux. Le genre humain accomplira sa loi comme le globe terrestre accomplit la sienne ; l'harmonie se rétablira entre l'âme et l'astre. L'âme gravitera autour de la vérité comme l'astre autour de la lumière. »

Victor Hugo, *Les Misérables*
Cinquième partie, *Jean Valjean*, Livre premier, *La guerre entre quatre murs*, Chapitre V, *Quel horizon on voit du haut de la barricade.*

La France est de la même qualité de peuple que la Grèce et l'Italie. Elle est athénienne par le beau et romaine par le grand. En outre elle est bonne. Elle se donne. Elle est plus souvent que les autres peuples en humeur de dévouement et de sacrifice »[8]

Ces bien belles choses, fort discutables, furent écrites il y a un siècle et demi. Qui oserait les ressortir à nouveau comme telles ferait rire sans doute. C'est que justement l'utopie politique des lendemains qui chantent, depuis cette fois le 9 novembre 1989, jour de la chute du Mur, a fait long feu. Et pourtant, d'avatar en avatar, quelque chose de ce messianisme ne semble-t-il pas subsister au fin fond du cher et vieux pays,
œ
(mais est-il toujours sûr ?).

Quant à la vibrante confiance en l'homme bon et « progressiste » par nature, encore que parfois malgré lui, eh bien ! c'est une autre paire de manches, n'est-ce pas ? ■

D.R.

Cosette î mile Bayard

[6] p. 975.
[7] p. 976.
[8] p. 978-979.

« Ce qui m'intéresse c'est d'entrer dans une expérience étrangère à moi. »

Pierre Pachet, essayiste

Entretien avec Régine Dhoquois-Cohen

J'ai côtoyé Pierre Pachet pendant de longues années à l'Université, sans vraiment le connaître. En 1989, avec une collègue et amie enseignante en littérature, Annie Prassoloff, malheureusement disparue, nous avons décidé de créer à Paris-VII un Comité de soutien à Salman Rushdie. Pierre Pachet a été très actif dans ce comité aux côtés, entre autres, de son ami Claude Lefort. Plus tard, j'ai croisé Pierre Pachet dans différents groupes pour la paix au Moyen-Orient animés par notre amie commune, elle aussi disparue, Ruth Fein

Dès sa parution, j'avais lu Conversations à . *Jassy est la ville que mes grands-parents maternels avaient quittée au début du* XX*e siècle après un pogrom, avant d'entamer un grand voyage qui allait les mener à Haïfa, puis au Caire, puis à Paris. J'y avais fait un pèlerinage décevant en 1966. J'avais retrouvé dans l'ouvrage de Pierre Pachet des impressions semblables, elles m'avaient donné envie de mieux connaître l'auteur. C'est après avoir lu , qui m'a non seulement bouleversée mais m'a aussi aidée à mieux vivre une expérience similaire avec ma mère, que j'ai souhaité qu'il me parle de quelques-uns de ses livres, pour tenter d'approfondir cet écho intime que la lecture de ses essais éveille en moi.*

R.D.C.

Régine Dhoquois-Cohen : J'ai fait moi aussi mon pèlerinage à Jassy, en 1966. C'était le dé but de l'ère Ceausescu. J'y ai trouvé les HLM que vous décrivez dans vos livres, encore neufs, une grande ville sans âme. Je n'ai pas trouvé le cimetière juif que personne ne sem blait connaître et j'ai quitté rapidement cette ville, blessée par cette absence de traces de l'une des communautés juives les plus im *Conversations à Jassy*, publié en 1997, après la chute de Ceau sescu, j'ai cru retrouver cette quête des origines paternelles, cette recherche de la présence juive, cette déception devant l'effa cement presque total de la vie de cette communauté.

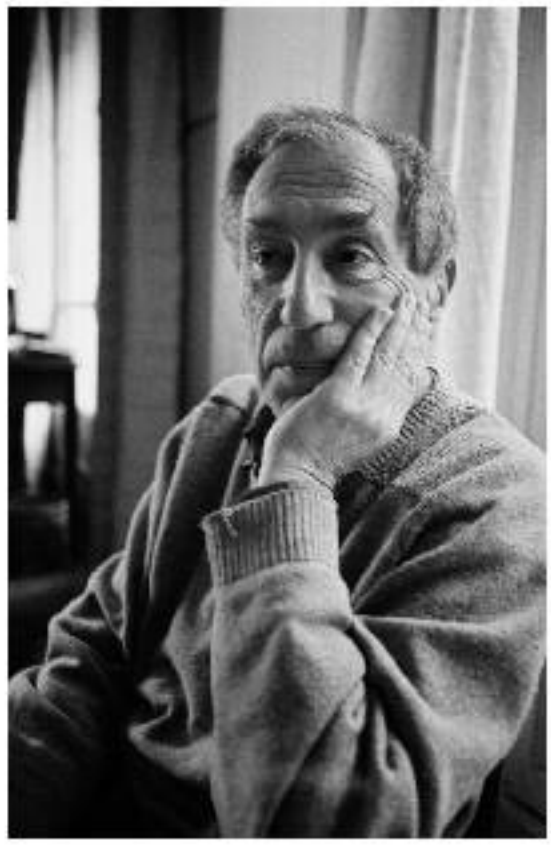
Pierre Pachet : Mon expérience est diffé

des gens séparés de leur appartenance, de leur ascendance, de leurs origines, élevés dans des familles où l'on n'en parlait pas. J'ai vécu dans une famille intensément juive, où le rapport au pays d'origine était très vivant. Dans les années 50 mon père avait à Czer nowitz deux cousines jumelles à qui l'on en voyait des colis. On recevait des lettres d'Irak, de Juifs qui nous demandaient de transmettre des nouvelles à leur famille par tie en Israël. Mon père avait été un sioniste militant et il l'est resté après la guerre. J'ai reçu une éducation religieuse juive. J'ai appris la Bible, l'hébreu, le Commentaire de Rachi. J'allais en vacances dans un mouvement sioniste religieux.

En fait, je suis allé là-bas, à Jassy, parce que cela devenait possible de voyager une fois écroulé le régime de Ceausescu. Ce voyage correspondait aussi à un souve nir littéraire, *Kaputt* parte, que j'avais lu à l'âge de 14 ans, dans lequel il y a un cha- Œ Œ de Jassy en 1941. J'allais à la ren contre de gens totalement éloi gnés de moi. Parmi ces gens, presque personne n'avait en

même d'une massive présence juive. Ce qui m'intéressait, c'était justement de faire un

Pierre Pachet a enseigné la littérature à l'Université Paris VII-Denis Diderot. Il est l'auteur de nombreux essais. Il collabore à *La Quinzaine Littéraire*, où il publie une chronique régulière. Ses chroniques ont été réunies dans un ouvrage : *Loin de Paris, Chroniques 2001-2005*, Denoël, 2006



D.R.

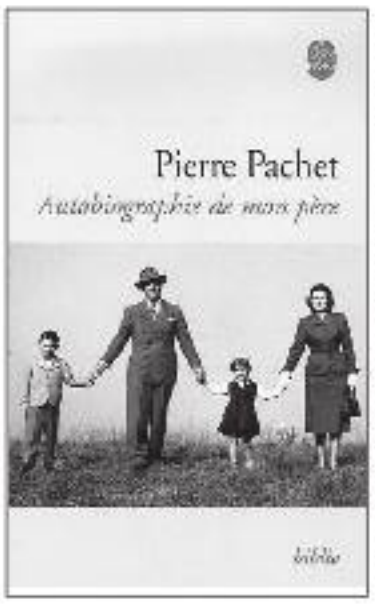
mouvement vers ce qui était différent de

R.D.C. : Vous soulignez malgré tout un certain malaise : « *À certains moments, le voyageur éprouve le besoin de prendre les habitants actuels par le bras, de les contraindre à admettre qu'autrefois, avant eux, d'autres ont vécu dans ces lieux, y ont été chez eux.* » *Conversations à Jassy*, p. 190). N'y a t il pas chez vous une forme de colère contre cet oubli de tout un pan d'une histoire qui est la nôtre mais qui est aussi la leur ?

P.P. : Oui, bien sûr, j'ai ressenti ce malaise. J'ai d'ailleurs eu le même en Lituanie, le pays de ma mère, jadis pays de grande vie juive, où il y a eu beaucoup d'atrocités dans les années de guerre. Je me souviens d'avoir discuté avec une Lituanienne qui me disait : « *ça a été très dur dans les années de guerre, en 1948.* » Elle parlait des déportations massives de patriotes lituaniens. Il me fallait faire une sorte de conversion mentale, tenter de me mettre à sa place. Qu'il y ait eu des Juifs massacrés, ils n'en ont cure. Parfois, si on leur pose la question, ils rationalisent, expliquent que les Juifs étaient les alliés de leurs ennemis, des traîtres.

Je suis allé à *Panevezys*, ville juive très connue en Lituanie. J'y ai rencontré une libraire très intéressante qui a repris la librairie de sa famille. Quand j'en ai parlé à ma mère, elle m'a répondu que pour elle ce monde n'existait plus. À propos de la librairie, elle a mentionné comme une évidence que les Juifs n'allaient pas dans cette librairie, que les communautés ne se mélangeaient pas.

Dans les deux cas, Jassy et la Lituanie, ce qui me frappe, c'est la différence avec la France. Dans mon monde d'enfant, après une période d'occultation, on a commencé à parler publiquement de la déportation, des camps, quelques années après la fin de la guerre. Il y a eu le procès Eichmann en 1961, *Le chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls en 1971… Dans les pays communistes, on n'en parlait pas. Là bas, je ne me sentais pas porteur d'une accusation, mais d'une curiosité. Mon père aurait sans doute aimé renouer quelque chose. Il avait été adolescent en Bessarabie, à Odessa. Cela m'incombe, parce que ce qui a privé mes parents de relations avec le monde de leurs parents, ce n'est pas l'émigration, c'est le nazisme puis l'instauration du communisme.



Éléments de bibliographie

De quoi j'ai peur, Le chemin, Gallimard, Paris, 1980.
Nuits étroitement surveillées, études psychologiques, Le chemin, Gallimard, Paris, 1981.
Le voyageur d'Occident, Gallimard, Paris, 1983.
Autobiographie de mon père, Belin, Paris, 1987. Réédition : Le livre de poche, 2006.
Un à Un, de l'individualisme en littérature (Michaux, Naipaul, Rushdie), Le Seuil, Paris, 1993)
Conversations à Jassy, Éditions Maurice Nadeau, Paris,1997.
La colère (dir), Collection Morales, Éditions Autrement, Paris, 1997.
Adieu, Éditions Circé, Paris, 2001.
L'amour dans le temps, essai autobiographique, Calmann-Lévy, Paris, 2005.
Devant ma mère, L'Un et l'Autre , Gallimard, Paris, 2007.

R.D.C. : Au fond, on pourrait dire que dans ces trois livres, *Conversations à Jassy, Autobiographie de mon père Devant ma mère*, vous cherchez à comprendre l'*autre*, celui ou celle qui vit une autre expérience. Je voudrais citer deux passages de *Conversations à Jassy* qui illustrent mon propos : « *J'ai pensé à la résistance des Palestiniens, à leur désir de s'opposer à l'idéologie israélienne qui vise à croire ou à faire croire que les Israéliens ou leurs ancêtres ont toujours été là, depuis les temps attestés par les fouilles archéologiques jusqu'à aujourd'hui, et que la présence arabe pendant des siècles n'était qu'usurpation.* » (p. 190) et plus haut (p. 114) : « *Je ne peux pas me contenter de penser, pour tenir les Roumains à distance de moi, pour les exécrer, que ce sont des antisémites invétérés. Ça voudrait dire, n'est-ce pas, que les Roumains seraient antisémites pour moi de la même façon que les Juifs sont juifs pour les antisémites, irrémédiablement, congénitalement, en vertu d'une malignité essentielle qu'il y a non pas à expliquer mais à combattre.* »

P.P. : Oui, c'est cette recherche qui m'inté *Autobiographie de mon père*, écrit en 1966 et publié vingt ans plus tard, j'ai voulu prendre la place de mon père, écrire ce qu'il aurait sans doute aimé écrire. Dans notre petite famille recroquevillée, c'était lui qui avait quelque chose à dire. Il avait une aspiration à la parole publique. J'ai voulu être l'intellectuel qu'il n'a pas pu être parce qu'il était trop pris par la vie matérielle. Ce

qui m'a intéressé, c'est d'entrer dans son expérience intime, de sauter dans sa conscience, d'entrer dans une expérience étrangère à venir ce que je suis devenu. J'ai pris quelque chose qu'il m'a donné.

Devant ma mère, j'ai voulu éviter le compassionnel, le sentimental, l'hagiographie. Je voulais regarder ma mère avec affection et curiosité mais aussi avec un intérêt presque cognitif. Je voulais essayer de comprendre en quoi consiste la détérioration du langage dans un processus de démence sénile. La démence sénile détruit des inhibitions, des structures mentales. La censure de la bonne éducation tend à disparaître, comme la différence entre les générations, liée à une autre perception du temps.

Il y a plusieurs années, ma mère m'avait demandé de l'aider à mourir avant d'arriver à cet état. Mais c'est impraticable dans l'état actuel de la législation. Et maintenant elle est arrivée à un autre stade, œlui où la mort n'existe pas, la sienne comme celle des autres. Elle est dans cet état où l'on entre dans une sorte de temps d'attente, un temps d'avant le temps que plus rien ne scande, où elle n'a plus de repères, un temps très archaïque. Là encore, je peux dire qu'une partie de son humanité m'incombe.

R.D.C. : Que pourriez-vous dire de la façon dont vous avez vécu et dont vous vivez votre judéité ?

P.P. : Après la guerre, il fallait vivre d'une façon double, avec une vie juive pas très orthodoxe à la maison, dans une petite ville du massif central où il y avait très peu de Juifs. On était plongé dans un monde français. On allait à l'école laïque, l'école de l'accueil. J'ai fait partie des Éclaireurs de France, les scouts laïques.

Au fond, c'était plutôt agréable d'appartenir à ces deux mondes, d'avoir une identité publique française et une autre plus intime. Dans le même sens, le changement de nom ne m'a pas posé problème, comme je l'ai déjà dit à Nicole Lapierre, quand elle m'a interrogé pour son livre sur le changement de [1]. Le nom n'est pas la personne. Moi, je Œ qui je suis. ■

[1] Nicole Lapierre : *Changer de nom*, Livre de poche, Paris, 2006.

Kosovo

Ma mère

Ma mère m'accompagnait
sur la Colline d'herbe

Et elle m'a tout dit

De prendre garde au feu
et à l'eau

Elle me serrait la main
comme en amour quand les mots nous manquent

Et elle m'a tout dit

De me protéger des serpents
et des gens aussi me protéger

Et elle m'a tout dit

Les oiseaux tressaient leurs nids
avec les pépiements de sa voix
de désir dorée

La source faisait symphonie la peine
des larmes de son coeur
quand nous nous quittions

Sur la Colline solitaire
elle éternellement se tient
comme une cigogne gelée
regarde derrière moi
quelque part l'infinitude
et prie pour moi...
prie le ciel
et prie la terre

Din Mehmeti est un poète albanophone du Kosovo, qui lutte pour l'indépendance de sa province.

Les livres

Photo J. Burko

Berthe Burko-Falcman, *Un prénom républicain*, Paris, Le Seuil, 2007, 208 pages, 20 euros.

En exergue, une citation de An-Ski, dans *Le Dibbuk* : « Grand-mère, l'homme est né pour une longue vie bien remplie et, s'il meurt avant son terme, que devient la vie qu'il n'a pas vécue ?… »
Et si, nous dit le livre de Berthe Burko-Falcman, si c'est le père qui meurt avant son terme, que devient la vie qu'ont vécue, à défaut de la vie qui leur était destinée aux côtés de l'homme aimé, ses survivantes ? Pour celle qui se raconte encore et encore depuis *La chronique de la source rouge* (1984) *L'enfant cachée* (1997), sans parler des innombrables versions qui remplissent ses tiroirs,

écriture : une écriture qui demande à jaillir dès que l'Histoire se remet à dérouler ses guerres récurrentes, ses attentats, ses tortures, ses bombes, ses massacres, et qui plonge celle qui aurait voulu n'être qu'une « Brukha » rieuse, heureuse, dans ce monde cruel qu'annonce pour elle le froid, le terne, le «sec prénom républicain» de « Berthe ». C'est l'employé de l'État français qui l'en a affublée dès sa naissance, malgré sa mère, malgré son père, malgré son âme infantile qui aurait pu, aurait dû, aurait eu droit à la place qui lui revenait au sein d'une communauté yiddish dont, par son prénom « Brukha », elle aurait assumé la mémoire. Au lieu de cela : « Berthe », enfant des Falcman exilés, bientôt séparés, bientôt cachés, l'un déporté et tué. La femme et la fillette écopent d'une vie-dans-la-guerre, pelotonnées dans le petit bourg compatissant du Tarn, où le « temps des juifs » qui y dura presque trois ans inaugura pour elles un avenir qui allait se fixer sur le deuil du mari,

Car il y eut deux guerres, ou plutôt, comme tapie au creux de la guerre universelle, une autre guerre « clandestine », « une guerre dans la guerre », celle qui fit des morts dont on ne parlait pas, des morts clandestins en quelque sorte jusqu'à ce que leur nom soit inscrit au Mur du monument de la déportation, en 2005. Au cœur du *prénom républicain*, une phrase qui dit l'imbrication des deux guerres :
« Mon père, parti faire soldat dans celle où

beau, en était revenu, puis avait disparu dans l'autre. »
Berthe Burko-Falcman, épouse d'un « amoureux poète », est une femme écrivain ; elle écrit des romans qui sont aussi des autobiographies, de l'autofiction, ou plutôt rien de tout cela : de la littérature. *Un prénom républicain* n'est pas un récit linéaire, chronologique, depuis l'enfance jusqu'à la maturité de la narratrice ; c'est un tissage de multiples récits où souvenirs, réflexions, sentiments s'intriquent comme savamment liés les uns aux autres en un tissu cohérent, dans lequel les temps de l'Histoire s'entrechoquent tandis que le temps de la pensée, de la mémoire, de l'écriture vient, naturellement, sans artifice, s'inscrire dans un calendrier tout personnel. Il ne faut pas croire ce récit écrit en désordre. « C'est important pour moi, les dates », écrit la narratrice. « Je suis bonne en calcul mental à force de comparer des dates, de jouer avec elles pour situer mon père en son temps, repérer celles où le temps nous a été commun ». Des dates, des jours (« chaque lundi,… », « le 14 mai 1991 », « C'était en 1956 », « ce dimanche… ») ponctuent le récit au gré des souvenirs : des dates qui, comme la pierre à la croisée de l'ogive, donnent au récit sa tenue, soutiennent la charpente d'une vie, depuis l'enfance et l'absence d'un père « décédé sans sépulture », à l'âge mûr où disparaît la mère, la compagne, celle qui fut le dernier repère : Raïzl.

Ce prénom unique que porte la mère de la narratrice dit bien l'appartenance de la famille que l'auteure dit « yiddish » comme d'autres, de langue yiddish aussi, disaient dans leur langue avec la tendresse, la solidarité de l'entre-nous, « *yid* » et « *yidn* ». Pour la plupart des lecteurs qui ont un rapport plus ou moins lointain à la yiddishkeit, le mot « yiddish » renvoie à la langue ; mais pour l'enfant de double langue que fut Brukha-Berthe, l'appartenance, c'est justement l'usage intime de la langue, langue secrète parce qu'inconnue de ceux qui vivent, même dans la guerre, une existence « normale » ; langue secrète parce que, à partir de la guerre, elle devint clandestine. C'est ainsi que pour la porteuse du « prénom républicain », la langue yiddish englobe toute l'identité des « Yiddish », des proscrits, des « assignés à résidence » comme Raïzl et sa fille, des traqués comme des disparus. Les « Yiddish », donc, ce sont ceux qui, dans ce pays d'exil où seule la nouvelle génération pratique deux langues à l'écrit comme à l'oral, se distinguent et se reconnaissent par l'accent, par les vieux souvenirs, les proverbes, les mots de sagesse comme par l'humour de dérision et de dignité.

Il faut bien, pour ne pas troubler le lecteur, se résoudre à faire une entorse au parti pris de l'auteure dont les souvenirs semblent affleurer en désordre ; si, par le biais d'un voyage récent, le prologue nous fait pénétrer dans la mémoire de Berthe-Brukhèlè jusqu'à son enfance dans la guerre, et si le récit échappe ensuite à la linéarité coutumière à la biographie, la chronologie mise en index nous autorise à dévider le tricotage de la

Pour trame de l'ouvrage, l'histoire des trois Falcman (Aron, Raïzl, Brukha), depuis le dé
m shtetl
Aron, la ville pour Raïzl – au début des années 1930, leur mariage en France, la naissance en 1935 d'une petite fille chez ce couple d'ouvriers, ardents militants du Bund (le mouvement socialiste juif yiddish). Le livre trace plutôt l'histoire des deux femmes – mère et fille – après la disparition du premier ; puis la « guerre dans la guerre » et, au-delà de la mort de la mère, le livre-mémorial que Berthe-Brukhèlè ne finira jamais de lire et de relire.

Les souvenirs de la petite enfance de la narratrice sont rares. À leur place, des traces fortuites comme cette photographie d'avant-guerre du couple Aron et Raïzl Falcman, retrouvée par une extraordinaire coïncidence

par Raïzl et Berthe venues, quelque vingt ans plus tard, se faire photographier ensemble chez le même photographe qui, avant la guerre, avait capté l'image de la jeunesse et du bonheur, « la tendresse dans [les] yeux » des jeunes mariés. Surprenante, émouvante et succincte allusion à la sympathie silencieuse du vieux photographe :

« On l'a entendu descendre, puis remonter les marches d'un escalier invisible. Raïzl n'a pas osé regarder ce qu'il lui tendait dans un silence par absence de mots. Comme une trêve de vie […] ''Combien je vous dois ?'' Le photographe a haussé les épaules. C'était sans prix. Il avait annulé le temps. »

Ici, comme souvent dans le livre, affleure le sens de l'humour, de l'humour par inversion des faits et des événements que déploie Raïzl et dont sa fille a visiblement hérité. « Tu te rends compte, si je les avais prises avant la guerre ? [les photos laissées chez le photographe] Qu'est-ce qu'on aurait maintenant ? On aurait rien avec rien. Tu vois, mon enfant,
mazel [de la chance]. »

L'image du père se dessine aussi dans l'imaginaire que construit une mémoire fragmentaire, celle, par exemple, du moment où, en 1941, avant Lacaune, la femme et l'enfant rendirent visite au père, interné à Pithiviers avant d'être déporté à Auschwitz. Dans l'après-midi, la narratrice-enfant aperçut, de la cour où on l'envoya jouer, le couple de ses parents « enlacés sur le châlit du bas » du baraquement dans un ultime geste de folle tendresse. Berthe – qu'il vaut mieux ici nommer Brukha – entrevit-elle vraiment cette scène, ou le besoin d'être entourée par les deux parents la lui fit-elle imaginer et fixer en mémoire ?

La suite des événements dans la vie de Raïzl et de sa fille est désormais inscrite dans l'Histoire – c'est la « deuxième guerre », la guerre contre les Juifs. En mai 1942, c'est le port obligatoire d'une étoile jaune, que l'enfant ne perçut pas immédiatement comme le « signe de la honte », la punition, mais que sa mère comprit comme l'avertissement du danger qui guettait les « Yiddish », de sorte qu'elle mit sa fille à l'abri en Normandie, où, pendant quelques mois, elle perdit même sa trace. Viennent ensuite l'arrestation de Raïzl sur la ligne de démarcation et son assignation à résidence à Lacaune, dans le Tarn, et enfin la réunion avec l'enfant, retrouvée grâce à un « Juste » belge. Là, l'enfant sent bien qu'elles ne vivent « pas la vie en vrai », qu'elles vivent une parenthèse, une paren malgré les traques épisodiques contre les « assignés », qui doivent alors fuir dans les bois. Cette période ne prendra son sens pour la narratrice qu'au lendemain de la guerre avec la découverte, dans un placard, d'une brochure où se dévoile la figure de mort des camps d'extermination :

« C'est la brochure grise avec ses photos de cendres qui a plaqué sur ce temps de l'attente les couleurs du malheur et surtout de la honte […]. La honte de vivre encore. »

Depuis ce moment, la mère et la fille mènent une existence commune, commune mais séparée, pourrait-on dire, par la présence de l'absence d'Aron. Semaine après semaine, la mère, sans rien dire à sa fille, court, comme tant d'autres, à l'hôtel Lutétia chercher, dans les visages des survivants qui y échouent, dans les affiches, sur les listes, dans les témoignages peut-être, cet homme – un père, un mari qui n'a pas droit aux honneurs prodigués aux « Morts pour la France », aux héros résistants fusillés, ni même aux obsèques ordinaires qui, pour d'autres, ouvrent le

Le livre dit aussi la jeunesse militante de Brukha, un militantisme moins politique que communautaire. Les jeunes Yiddish aux familles mutilées auxquelles il manquait à qui un père, à qui une mère, à qui les deux, se réunissaient en été dans le château de Corvol-l'Orgueilleux, dans la Nièvre. Ils s'y prêtaient à des rites qui étaient pour eux, comme pour les jeunes internationalistes de ces années 1945-60, l'expression d'idéaux qui les faisaient héros en puissance, mais qui étaient tout à la fois, et surtout, des signes de reconnaissance entre les « Yiddish ».

Le « prénom républicain » a aussi fait la narratrice française, et même obscurément marquée par la culture catholique apprise dans le village de Lacaune « au temps des assignés ». Plutôt qu'à l'école républicaine laïque, Raïzl avait choisi d'inscrire sa fille à l'école privée des Filles de la Présentation. Là, la narratrice s'est imprégnée du rituel de la messe, des gestes d'adoration qui, au-delà î glises et des partis, mettent si bien en parallèle la ferveur des Bundistes que rejoint Raïzl après la guerre et celle des dévotes des

portunément Brukhele-Berthe dans le local du Bund.

Il faudra attendre quarante ans pour que l'avis officiel de la mort d'Aron à Auschwitz parvienne à sa fille, beaucoup d'années aussi pour que son nom apparaisse dans le précieux Mémorial de la déportation que l'on doit à Serge Klarsfeld. Et encore, avant que, le 25 janvier 2005, le nom de son père soit lu et remémoré au Mur de la rue Geoffroy-Lasnier avec les mille autres du convoi n°4, combien de bourdes administratives, de silences de témoins, de « sonneries aux morts même pas morts », de larmes rentrées et d'impossibilités, même entre intimes amies, sœurs dans leur sort, de se dire « l'essentiel » ?

Brukhèlè-Berthe continuera à vivre dans la mémoire de guerre, par le pèlerinage à Auschwitz et à Pithiviers, par l'observance collective et l'invention personnelle de jours de deuil et de commémoration. Mais il lui faut aussi vivre encore et encore dans la guerre, dans d'autres guerres, au travers des drames qui ont traversé le vingtième siècle dans sa deuxième moitié, comme si la première moitié ne devait jamais finir.

Ce livre est peut-être une autobiographie, mais c'est alors l'autobiographie de Raïzl par la voix de sa Brukhèlè, et l'autobiographie collective des « Yiddish » et de leur destin dans l'Histoire qui aurait voulu les effacer mais qui se tisse avec eux. Il faudrait enfin, si ce compte rendu ne suffisait pas à le faire comprendre, dire combien ce livre profondément émouvant, absolument juste dans l'expression du sentiment, dans la relation des faits, doit à un style si raffiné qu'il semble justement que l'auteur l'ait écrit comme sans

■

Élise Marienstras

Andrée Poch-Karsenti, *Les 527 enfants d'Odette et Moussa. Histoire du Réseau Marcel.* Préface de René Rémond. Le Publieur (31 rue Henri Chevreau, 75020 Paris), 2006, 164 pages, 14,50 euros.

Entre septembre 1943 et août 1944, Moussa Abadi et Odette Rosenstock ont sauvé 527 enfants de la déportation à Nice. Qui étaient ces deux héros « anonymes », avant et après cette année terrible ? C'est le récit de leur vie que nous restitue Andrée Poch-Karsenti, l'une des 527 enfants cachés par le Réseau Marcel.

Ce livre n'est ni un livre d'histoire ni une œuvre littéraire, bien qu'il soit les deux à la fois. C'est un opus pianissimo qui rend à Moussa et Odette leur histoire dans la grande histoire et qui permet aux enfants cachés par le Réseau de mieux connaître ces deux êtres qui leur ont permis de survivre puis de

De ce livre bouleversant, je ne veux retenir ici qu'une question et une leçon.

La question n'a pas de réponse : pourquoi Moussa Abadi, juif syrien né à Damas, passionné de théâtre, et Odette Rosenstock, jeune médecin, juive française, ont-ils décidé un jour de 1943, avec l'aide, entre autres, de Monseigneur Rémond, évêque de Nice (l'oncle de René Rémond, qui vient de disparaître) de « ne pas vouloir regarder la procession », alors que d'autres choisissaient soit de ne rien voir soit d'être du côté des bourreaux ?

La leçon est magistrale et je la reproduis presque intégralement. Elle est donnée par Moussa lors d'un discours au Sénat, en 1995 , deux ans avant sa mort : « *Depuis qu'on a retrouvé ces enfants, la question qui revient souvent est celle-ci : comment vous remercier ? La réponse sera brève : vous n'avez pas à nous remercier parce que vous ne nous devez rien […] Vous n'avez pas à nous remercier parce que nous appartenons à la génération de toutes les utopies, de toutes les illusions, de toutes les lâchetés aussi. Nous n'avons pas su vous éviter ces malheurs […] Alors de grâce, ne nous remerciez pas : vous ne nous devez rien. Mais attention ! Si vous ne nous devez rien, vous devez à beaucoup d'autres. Qu'est-ce qu'un enfant caché ? C'était un enfant en danger. C'était un enfant qui risquait de mourir. Alors je vous demande, je vous en prie : regardez autour de vous. Pensez aux enfants du Rwanda, aux enfants de Somalie, aux enfants des trottoirs de Manille, aux enfants de Sarajevo. Ce sont des enfants cachés ! Et vous leur devez quelque chose ! Alors FAITES QUELQUE CHOSE POUR EUX ! Et si vous n'avez pas les moyens de faire quelque chose pour eux, alors, CRIEZ ! HURLEZ ! N'acceptez pas que dans ce monde on tue à quelques centaines de kilomètres de chez vous.* »

C'est avec une infinie modestie qu'Andrée Poch-Karsenti glisse sur son enfance massacrée mais sauvée, sa vie d'enfant orpheline après la guerre. Elle nous livre, sous forme d'une lettre à sa petite-fille, un hymne à la vie, qu'elle réussit à nous faire partager. Et, dans sa volonté de retricoter les fils de cette histoire, elle laisse symboliquement aux autres enfants cachés par le Réseau Marcel quelques pages blanches pour écrire leur ■

Régine Dhoquois-Cohen

Allemagne

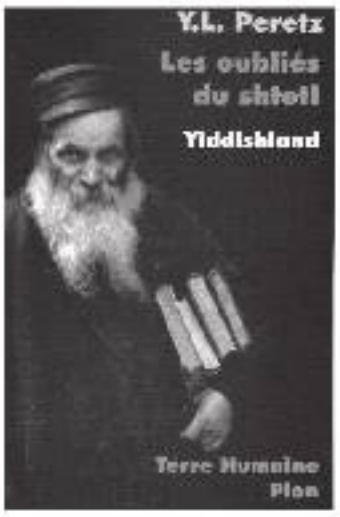
je suis est-allemande
et cela se traîne
comme la fumée des mèches éteintes

je suis est-allemande et cela grandit
comme une mycose entre les orteils
je compte les pfennig de mon Mark
le soldat que je n'ai pas engagé
engloutit toujours son pourcentage

je suis allemande et pas seulement
à cause de ma langue
je suis est-allemande tant
que les poteaux ne pourrissent pas
tant que la méfiance et les indics
salent la soupe que nous faisons chez nous
je me tiens du côté nu de la table.

je suis est-allemande et je traîne
derrière moi un boulet d'espoir

Helga Novak est née en 1935, dans l'Allemagne de Hitler. Enfant trouvée, élevée en RDA, éternelle rebelle, elle a quitté depuis des années son pays natal.



Y.L. Peretz, *Les Oubliés du Shtetl – yiddishland*, 2007, trad. du yiddish, notes, annexes N. Weinstock, préface J. Malaurie, Paris, Terre Humaine, Plon, 397 pages, 25,90 euros.

En 1890, le financier Jean de Bloch demande à Y.L. Peretz de réaliser une enquête sur les *shtetlekh* de Pologne afin de démontrer – preuves statistiques à l'appui – que les Juifs ne sont pas des parasites. Les statistiques disparaissent, restent les « Tableaux d'un voyage en province », traduits du yiddish par Nathan Weinstock dans les *Oubliés du Shtetl*, un livre qui, après *la Flamme du Shabbat, Olam, Du fond de l'abîme*, est le quatrième sur le judaïsme que Jean Malaurie publie dans la prestigieuse collection a fondée et qu'il dirige chez Plon : Terre Humaine.

Au XIX siècle, on ne sait rien des *shtetlekh* Les Juifs intégrés à l'aristocratie et à la bourgeoisie évitent d'aborder ce sujet sensible : l'origine de leurs très pauvres ancêtres, allant jusqu'à dénier au yiddish le statut de langue à part entière. Sauf Kafka, fasciné par le théâtre yiddish. De nos jours, combien de Juifs, renommés pour leurs travaux scientifiques et s'affirmant laïques refusent de se reconnaître une quelconque affinité avec ces *Reben peyes* d'un Talmud ? Et pourtant ! Des *shtetlekh* sont nés les prémices de courants qui allaient révolutionner l'Europe. Ainsi le fameux « cercle de Vienne » : psychanalyse, marxisme, sociologie... Leur humour, le fameux humour du Juif ashkénaze qui sait tourner en dérision son malheur, imprègne la culture américaine. Mais rappelez à ces éminents intellectuels les peu reluisantes (à leurs yeux) origines du *shtetl*, ils marquent aussitôt leur distance avec les airs d'une Anglaise de l'époque victorienne.

Au début, c'est un peu ce qu'a ressenti Peretz. Juif cultivé, peu porté sur le yiddish et la religion – il est né à Zamosc, foyer de la *Haskalah* (les Lumières juives) – il commence ses enquêtes avec agacement : les habitants *shtetl* se méfient de l'intrus. Serait-il envoyé par le fisc pour connaître leurs secrets ? Pauvres secrets : quelques tonneaux de harengs, des maisons vermoulues laissant passer l'air glacial, la carriole du colporteur tirée par une jument boiteuse, des enfants mal *yeshivot* et, surtout, *shtetl*, loin d'être un milieu fermé, est ouvert à toutes les influences, toutes les découvertes : Voltaire et Rousseau sont traduits en yiddish ; Ils nourrissent la réflexion des *maskilim* ou « éclairantistes » qui, bientôt, feront naître le Bund. Les auteurs français sont à l'honneur avec Romain Rolland, lui aussi traduit en yiddish, et tant d'autres. Certes, on se plaint de la misère. Ensuite : polémiques sur un philosophe ou un mot du Talmud, plaisanteries, récits *Rebe* XIII siècle… La controverse, érigée en modèle, tourne souvent au conflit Œ d'humour imprègne le *shtetl*, signe d'une exceptionnelle vivacité intellectuelle. Il est admirable que, tout en subissant de terribles persécutions et dans un dénuement presque total, ces Juifs se soient élevés à travers l'étude à un haut niveau spirituel, développant un art et une joie de vivre dont on retrouve la trace dans les chants et la musique *klezmer*.

Peu à peu, Peretz s'enthousiasme pour un peuple qui suscite sa compassion. Dans le *shtetl*, son talent trouve une nouvelle impulsion : à la manière de Tchekhov, il sait nous introduire à l'auberge, dans la *Schule*, sur le marché. Chaque protagoniste est décrit dans sa singularité : expressions, vêtements, tics de langage. Des figures qui, sur les photographies de Vishniac, rappellent les peintures de Rembrandt. Ces instantanés, insiste Weinstock, dont les annexes apportent un éclairage érudit, sont le témoignage unique *shtetl* en voie d'extinction. En des pages poignantes, on sent l'appréhension de Peretz devant les signes annonciateurs du désastre qui attend, un demi-siècle plus tard, les Juifs *shtetlekh*, mais aussi ceux qui sont banquiers, magistrats, médecins, philosophes, embarqués dans les mêmes trains vers les camps de la mort… Pour Jean Malaurie, les *shtetlekh* représentent l'une de ces minorités agissantes « qui nourrissent la sève lorsqu'il y a déperdition de l'énergie d'une nation qui ne croit plus à ses valeurs ». ■

Dominique Sewane

Jean Malaurie a voulu que la Collection Terre Humaine, qu'il a fondée il y a cinquante ans, soit à la fois une aire de liberté – pas de méthode unique ni de théorie générale pour traduire ce que l'autre a de complexe et de singulier – et une école de rigueur : exigence de vérité, exactitude des informations. En sauvant de l'oubli des sociétés qui s'éteignent au fur à mesure qu'elles sont touchées par l'action délétère de l'Occident ou refusent la mondialisation à outrance, le terrorisme d'État, elle est un lieu de résistance. Le mineur de fond Antoine Viseux ou l'Indien Tahca Ushte y trouvent leur place aussi bien que des universitaires comme Claude Lévi-Strauss (l'auteur de *Tristes Tropiques*) ou Philippe Descola (*Les Lances du crépuscules*). Elle s'attache, essentiellement, à traduire la spiritualité d'un peuple. En cela, elle répond à un besoin vital à notre époque : le besoin de grandeur.

Dovid Umru, *À la croisée des chemins,* du yiddish, îditions de la Bibliothèque Medem, Paris, 2006, 291 pages, 25 euros.

Par fidélité familiale, Odile Suganas (par ailleurs grande lectrice de *Diasporiques* consacré beaucoup d'efforts et d'acharnement à préserver de l'oubli l'œuvre de son oncle, Dovid Liakhovitch, qui écrivait sous le pseudonyme de Dovid Umru. Ce faisant, elle a rendu un service certain à la littérature juive : Dovid Umru, tué par les nazis dès 1941 car communiste, était un jeune (il était né en 1910) écrivain juif lituanien. Il aurait probablement atteint un renom comparable à celui des autres yiddishistes de l'entre-deux-guerres si le temps lui en avait été accordé. L'histoire en a jugé autrement, il a peu produit et le volume de récits et nouvelles qui vient d'être publié par la « Bibliothèque Medem » réunit une grande partie de ses écrits.

La personnalité de Dovid Umru est attachante et représentative d'un certain courant de la société juive d'Europe de l'Est. C'est une littérature très engagée que la sienne, ses qualités littéraires sont secondaires (et qui plus est, la traduction, trop rapide pour plusieurs nouvelles, gêne) mais c'est d'écrits plus politiques que littéraires qu'il s'agit. Dovid Umru (*Umru* signifie « inquiétude, agitation », et Umru se voulait en effet agitateur) a été très engagé à gauche, ses sympathies communistes sont visibles. Il décrit la misère du petit prolétariat juif, ses luttes contre les petits patrons juifs, le débat idéologique entre les sionistes-communistes et les communistes-internationalistes… *Eretz Israël* ou Birobidjan ? Ses partis pris sont forts. Au fil des ans, il se penche aussi sur les malheurs des réfugiés qui fuient l'Allemagne et l'Autriche, converties au nazisme, pour l'Europe libre ou pour la Palestine. Enfin, Œ

1939 dans la campagne polonaise profonde, et la menace de l'arrivée des Allemands et des Soviétiques dans un manoir de hobereaux polonais : le seul récit du recueil dont les Juifs sont absents.

Ce volume est intéressant aujourd'hui en tant que contribution à la connaissance de ce qui se passait dans la Lituanie juive des années trente. Un monde aussi éloigné de nous que le Moyen Âge : à cause du Génocide la société juive a muté irréversiblement. Ce prolétariat juif misérable a été le premier à périr dans les ghettos nazis. Ce que décrit Umru dans le premier tiers du vingtième siècle n'aurait d'équivalent que dans les années 1880 décrites, par exemple, par Zola. Curieusement, l'antisémitisme est presque complètement absent de ces écrits (sauf dans *Les enchères*), alors que l'on connaît la participation active des Lituaniens à l'anéantissement de leur communauté juive. ■

Jacques Burko

Yiddishland

Lettre à Dieu

Mon cher Dieu,
jamais je n'ai douté de toi.
Je sais, tu es là, mais je n'ai pas besoin de toi.
Tu es fort, tu es grand, tu es puissant.
Je suis faible, insipide, poussière de poussière.
A Dieu ne plaise pourtant que je t'envie.
Toi-même tu ne tires aucune gloire de tes attributs.
Triste, triste et solitaire anéantisseur.
Que je croie ou ne croie pas en toi,
ma récompense sera de toute façon la peine de mort,
quand viendra l'heure.
Mais je sais que je te manquerai –
te manqueront mon sourire, mon bon mot.
Tu as bien vu avec quel calme
quel silence et quelle indifférence
j'ai vécu les trois premières décennies
du vingtième siècle.
Cher ami Dieu, avec toi j'aimerais
prendre un verre de thé
et discuter de poèmes parfaits –
des élégies de Shakespeare.
D'où peuvent-elles lui venir ?
Tu dois être frappé de stupeur
à voir l'usage qu'il a fait du logos.
Toi, Dieu capricieux, dont les cris et les ordres
ont épouvanté le monde et toi-même de
[leur lumière.

Jacob Glatstein est un grand poète d'une langue qu'on a cru disparue. Mais qui survit et survivra toujours !

Esther Benbassa, *La souffrance comme identité*, Fayard, Paris, 2007, 306 pages, 20 euros.

Dans son dernier livre Esther Benbassa reprend, en les développant, les différents thèmes qu'elle avait abordés lors du dîner-débat organisé autour d'elle le 14 juin 2006[1]. En se référant aux sources bibliques et à leurs différentes exégèses, elle montre comment l'homme, depuis Job, nous est présenté comme une créature imprégnée de souffrance, qui puise dans celle-ci tantôt un renforcement de sa foi, tantôt la preuve d'un châtiment pour ses péchés. On retrouve ces

Esther Benbassa souligne pertinemment comment, face à des persécutions qui n'ont jamais cessé, les réponses des Juifs ont correspondu à deux attitudes de référence : la mort, choisie de préférence à l'abjuration de la foi (les exemples en sont nombreux dans le monde ashkénaze de l'Europe chrétienne au Moyen Âge) ou la préservation de la vie en tant que valeur suprême du judaïsme (Maimonide et les marranes l'illustrent parfaitement dans le monde sépharade de l'Espagne musulmane puis chrétienne). Benbassa montre cependant que c'est dans l'ensemble du monde juif que s'est instituée une ritualisation de la commémoration des souffrances, que l'on a « fabriqué de l'histoire souffrante ».

« *S'acquittant de taxes élevées auprès des rois pour leur protection, exerçant des métiers comme ceux de collecteurs d'impôts ou de conseillers administratifs, (les Juifs) étaient nécessairement associés au pouvoir en place. Lors des soulèvements populaires, ils devenaient la cible naturelle des révoltes. Ils servaient de dérivatif et de réceptacle aux haines et aux frustrations accumulées, d'une sorte de soupape de sécurité dans les sociétés de l'époque* ». Cependant, en historienne, Esther Benbassa nous rappelle aussi que l'acharnement contre les Juifs n'était pas spécifique : dans la France de Philippe le Bel, Lombards et Templiers subirent des sorts

Dans la martyrologie juive ashkénaze, les massacres, si tristement célèbres, de Chmelniki en 1648-1649 s'inscrivent eux aussi dans un contexte comparable : la révolte des Ukrainiens contre les propriétaires terriens polonais qui, fréquemment, confiaient à des Juifs l'administration de leurs biens, s'en prend à l'ensemble des populations juives, une fois de plus boucs émissaires. Ces abominations marqueront profondément la conscience collective juive et feront dire au Gaon de Vilna, au XVIII siècle, que la Torah s'acquiert dans la douleur : « *Il faut souffrir pour être juif* »

Si la *Haskalah*, en Allemagne, prône d'une certaine manière une double appartenance culturelle, l'émergence en Europe centrale d'un mysticisme hassidique est vécue comme un antidote à la souffrance omniprésente et décrite par Esther Benbassa au travers de l'étude minutieuse de nombreux auteurs des XIX XX siècles.

Auschwitz : Esther Benbassa analyse longuement la montée, au cours de la seconde XX siècle, « *d'une religion civile de l'Holocauste* », se demandant « *dans quelle mesure cette religion civile peut à long terme servir d'assise à une identité juive viable dès lors qu'elle est principalement édifiée sur la douleur et sur la victimité et qu'elle fait de ses adeptes des Juifs perpétuellement vigilants et en état d'insécurité* ». Elle souligne à ce propos le tournant que fut le procès Eichman : l'État d'Israël ainsi que la fidélité de la Diaspora à son égard furent dès lors considérés comme sacralisés.

Cependant Benbassa montre que cette victimisation n'est pas spécifique aux Juifs. « *La victimisation, dans sa déclinaison politique et collective, est la contrepartie de la défaite de l'universel. Ce culte n'est pas seulement l'apanage d'Israël et des Juifs. Il est aujourd'hui régulièrement célébré par les médias arabes, dont la chaîne télévisée Al-Jazeera, et cela n'a été possible que parce que l'idéologie actuelle du monde arabe charrie un refus de l'universel et se réfugie dans une culture de la mort dont le djihadisme incarne le paroxysme* ». Par une sorte de jeu de miroir, l'exil des Palestiniens après la guerre d'indépendance de 1948 est vécu comme « une catastrophe » (*Nakba*) et Esther Benbassa nous rappelle que, durant des siècles, l'exil forcé des Juifs d'Espagne fut ressenti de manière identique.

En lieu et place d'une cristallisation identitaire autour du génocide, Benbassa affirme en fin de compte « *qu'il est temps de cesser de penser que l'Holocauste est le seul événement fondateur de l'histoire des Juifs et qu'être juif se*

[1] *Diasporiques*, n°39, septembre 2006, p. 18-24.

résume à se considérer comme victime des non-Juifs. Aucune identité individuelle ou de groupe ne peut tenir longtemps sur un pareil socle ». Et de s'interroger sur la survie du judaïsme : « *Va-t-elle sans cesse dépendre de l'antisémitisme, seul susceptible d'alimenter cette victimité ? N'y a-t-il donc pas de place pour un autre judaïsme ? Tant que se dressera seul, en face du judaïsme de foi et d'observance, un judaïsme fondé sur la victimité et la souffrance, on ne peut que redouter l'essoufflement à court terme du second, faute de perspective d'avenir* ». N'est-il donc pas possible « *d'être juif positivement* » dans l'épanouissement de « *l'interaction avec l'* » ?

C'est donc à une réflexion argumentée et approfondie que nous invite Esther Benbassa, bien loin des images réductrices et caricaturales que d'aucuns cherchent à nous imposer d'elle. ■

Georges Wajs

Cuba

La fiche

Ils ont donné l'ordre.
Ils ont fouillé œil à œil
feuille par feuille
dans mon arbre idéologique
depuis Adam jusqu'à mes vers.

Ils ont donné l'ordre.
Le figaro dans son ardeur
a rasé mon raisonnement
pour me dépouiller de mes illusions
et de mes cheveux.

Ils ont donné l'ordre.
Dans un cimetière de papier
avec des linceuls d'encre
ils ont enterré mes empreintes.

Ils ont donné l'ordre.
Ils ont capté mon visage
pour mieux me capturer
comme le loup du conte.

Ils ont donné l'ordre.
Ils m'ont assigné un chiffre
pour pouvoir me déchiffrer
dans cette équation
où un n'est rien

Ils ont donné l'ordre
qui m'était destiné depuis toujours :
durant deux décennies
me maintenir reclus.

Ils ont donné l'ordre.
Je n'ai plus ma liberté.

Mais je suis libre.

Ricardo Gonzalez Alfonso *(voir page 21)*

Martine Boileau, sculpteur

Fania Pérez

Martine Boileau s'est éteinte le 29 mai 2007, quelques jours après cet entretien, que nous reproduisons ici tel qu'il a été rédigé avant sa disparition.

Regard lumineux, allure vive, à quatre-vingt-quatre ans Martine Boileau poursuit une œuvre commencée lorsque, petite fille, elle exécutait des bas-reliefs en boue représentant des animaux et des fleurs en cire de bougie. En arrivant dans son atelier, je découvre un univers où règnent la beauté, la liberté, la poésie mais aussi la tragédie.

De Chanteloup au Nouvel Adam

Après avoir sculpté des paysages et des fleurs, sujets rarement abordés en sculpture, Martine Boileau s'est intéressée aux por *Mame*, sa belle- mère, surprend par sa force, son humanité et sa cruauté. Dans son *Autoportrait*, l'artiste a voulu creuser davantage encore la profondeur de l'être. *Pour dé-figurer la figure* (Marc le Bott), Martine Boileau ressent la nécessité d'adjoindre à sa sculpture de la couleur, ce qui la rend plus énigmatique encore.

Chanteloup en hiver n° 1, 3, 5

vieille dame, gardienne de l'immeuble où se trouve l'atelier de Martine Boileau quand le sculpteur fait sa connaissance. Elle devient son unique modèle. Pour elle, Chanteloup est « *un personnage originel qui observe sans passion le spectacle de la désintégration du monde et la sienne propre* ». Pendant des formes et les matériaux les plus variés. On la découvre debout, assise, monumentale, petite, presque minuscule, de face, de profil, démultipliée, asexuée. On la voit en été, en hiver, en terre, en bronze, en résine. Toujours immobile, elle attend. Sa présence est telle, que, même lorsque le fauteuil est vide, on la « voit ». Magie de l'art de Martine Boileau. Elle réussit à rendre présente l'absence, visible l'invisible et elle renvoie, par un jeu spéculaire, à l'identification du sculpteur avec le modèle, de l'observateur avec la sculpture. Comme l'écrit Marcelin Pleynet « *Face à face avec les on ne peut pas ne pas penser à la réflexion de Rodin, en 1917, devant le cadavre de sa femme* : « C'est de la sculpture, tout à fait de la sculpture ». Réflexion qui renvoie à la dimension tragique de la vie.

Une fois Chanteloup disparue, Madeleine prend sa place. Et, depuis quelques années, Martine Boileau imagine un Nouvel Adam. Représenté en terre cuite et engobe, bois, plâtre, déchets et colles, c'est une Œ fendu. Sans regard, la œ amoncellement de copeaux qui rappellent des détritus, soit sur un socle Œ le corps n'existent plus. Le sculpteur construit

> *Comment me situer, puisque je crains tant d'interrompre la voie ténue qui lie l'ignoré à l'œuvre ? Il me paraît nécessaire d'être si profondément immergée dans son propos qu'on en perd le souci de son destin. Mon espoir serait de voir disparaître l'espace entre la chose infiniment intime et la chose publique… Je me vis comme une éponge. Je suis traversée par ce que le monde extérieur me propose jusqu'à ce qu'il me l'impose, espérant un jour* ***« faire le visible à la ressemblance parfaite de l'invisible »*** *(Jean Damascène). Là, peut-être, enfin, nul n'opposera plus tradition et modernité.*
>
> Martine Boileau (mars 2002)

Martine Boileau naît en 1923 à Neuilly/Seine. Attirée très jeune par le modelage, elle suit les cours de l'École du Jeudi fondée par les Martenot et créé des objets et des statuettes en terre cuite.
En 1940, elle émigre avec ses parents aux États-Unis où, pendant la guerre, elle suit des cours de sculpture au Finch College et à l'Art Student's League. De retour en France elle travaille à la Grande Chaumière. En 1947, elle obtient un atelier. Cinq ans plus tard, elle participe pour la première fois à une exposition de groupe, l'exposition *Jeune Sculpture* au musée Rodin. Germaine Richier s'intéresse à son travail et l'invite au Salon de Mai en 1954. En 1958, Martine Boileau étudie la technique des résines synthétiques et présente un projet pour le concours du monument d'Auschwitz. Ce projet figure aujourd'hui dans les collections du musée de Yad Vashem à Jérusalem.
Depuis sa première exposition personnelle, en 1960, Martine Boileau expose sans relâche en France et à l'étranger, surtout à New-York. Son travail lui a valu de nombreuses récompenses, notamment japonaises et anglaises. Cet été, on peut voir son travail à la Galerie des Éditions Caractères et dans l'Orangerie du Sénat (dans le cadre d'Art-Sénat).

de grandes caisses-cages en plexiglas dans lesquelles elle enferme d'autres têtes, vides elles aussi, et les relie les unes aux autres par des fils électriques entremêlés. Vision terrible et critique d'un monde en mutation où visages et rencontres n'existent plus.

Sculptures monumentales, mobilier, objets…

En 1968, au titre du 1% des bâtiments publics alloué aux sculpteurs, Martine Boileau exé cute sa première sculpture monumentale : celle de la Caisse des Dépôts et Consigna tions (Paris 15
réalise cinq autres grandes sculptures en ré sine polychrome (La Broque, Noeux-les-Mines, Condé-sur-Noireau, Portbail et Vesoul). Elle produit aussi des œuvres reli gieuses pour des synagogues aux î tats-Unis, des églises et des cimetières en France.

Parallèlement à son travail de statuaire, Martine Boileau a créé une ligne de mobilier et des objets d'un raffinement extrême. En 1961, elle expose pour la première fois un

Nouvel Adam.com n° 6 (2002)
Terre cuite engobe, bois, plâtre, déchets, colle.

Chanteloup en hiver
n° 2, 4, 6

mobilier fantastique en résine non moulée à « L'Objet », au musée des Arts Décoratifs de Paris. Depuis, elle ne cesse d'imaginer des tables aux formes baroques, des chaises qui tiennent en équilibre malgré leur aspect étrange, des vases avec des fleurs qui s'inclinent vers le sol ou s'élèvent droit vers le ciel, des nuages gris bleutés qui adoucissent un intérieur et délimitent des espaces dans les pièces. En bronze, en verre, en résine, ce sont des objets avec lesquels on aimerait vivre malgré leur originalité parfois quelque peu inquiétante, ou à cause d'elle.

Martine Boileau est incontestablement une grande dame et un maître de la sculpture. ■

Autoportrait 1982
Terre cuite et engobe

Spéléologue du corps humain
Martine Boileau
l'arpente de l'intérieur
afin de situer les strates
de ses peurs et les sédiments
de son désespoir invisible
à l'œil nu.
Les hommes qu'elle sculpte
semblent un prolongement
de la terre, ils portent
ses excavations
dans leurs orbites inquiètes
et ses proéminences
sur leur ventre…

La violence maîtrisée
la détresse enfermée
dans un espace clos,
défini d'avance,
et les morts enchaînés
à leur enveloppe de terre.
Martine Boileau
puise dans l'inconscient
pour vêtir le nu, le visible.
Les hommes alignés,
dans son atelier
portent leur corps
à l'envers.

Vénus Khoury-Ghata
(octobre 1995)

Egon Wellesz, un compositeur inconnu en France, et pourtant...

Sylvie Kuczynski-Lévy

Egon Joseph Wellesz naît le 21 octobre 1885 à Vienne. Fils unique d'une famille de marchands juifs aisés de la partie hon groise de la monarchie austro-hongroise, il étudie le piano, l'harmonie et les règles mu sicales de l'époque romantique avec le pro fesseur de sa mère (pianiste elle-même), Carl Frühling, compositeur et pianiste du cercle de Brahms. Il a pour compagnon d'étude Anton Webern. Egon Wellesz sera le premier élève privé d'Arnold Schönberg (qui en eut très peu, on le sait) ; il lui consacrera sa pre

Œ Œ

D.R.

Egon Wellesz par Kokoschka

la composition que par l'interprétation, il crée de nombreuses œuvres pour le Musik und Tanztheater de Vienne. Certaines, écrites sur des livrets de Jacob Wasserman et de Hugo von Hofmannsthal, sont aussitôt re présentées sur les plus importantes scènes de langue allemande. Musicologue, il est le premier à déchiffrer le système byzantin de notation musicale et fonde à l'université de Vienne un Institut de musique byzantine. Il publie aussi des travaux sur l'opéra baroque. De 1911 à 1915, il enseigne l'histoire de la musique au Nouveau Conservatoire de Vienne et de 1929 à 1938 il occupe une chaire à l'Université de cette même ville. En mars 1938, Egon Wellesz est destitué de ses fonctions et recherché par la police comme juif et auteur d'une musique « dé générée ». Par chance, il est alors en Hollande.

Cette période est celle d'une impor

son œuvre. Il s'établit à Oxford où une chaire de musicologie est créée pour lui. Après la guerre, il reçoit plusieurs titres honorifiques en An gleterre, en France, et même en Autriche, mais il ne connaît plus du tout ses succès antérieurs : ses œu vres ne sont pas jouées ! Il faudra attendre 2006 pour que son œuvre

mŒ

m

enregistrée ! Vers la fin de sa vie, très angoissé, il exprimera dans de nombreuses lettres sa « *peur de manquer de temps* ». Il meurt à Oxford le 8 novembre 1974, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il repose à Vienne, au Zentralfriedhof.

Une inspiration européenne

Compositeur européen par excellence, Egon Wellesz s'est intéressé – déjà avant la Première Guerre et à la différence de la majorité de ses collègues viennois de l'époque – à l'évolution de la musique au-delà de l'étroitesse nationale. Son œuvre, qui traverse le xx siècle, allie les influences de l'Est (Bartok, Prokofiev, Janacek, Mahler, Schönberg) et de la musique française (Debussy, Fauré, Ravel). Plusieurs aspects caractérisent ses compositions pour piano – auxquelles nous porterons ici une attention particulière. Elles sont brèves, sans aucun développement, contrairement aux grandes formes (sonate par exemple). Ce sont des miniatures plus encore que des esquisses : *Drei Skizzen, op. 6* (1911) ; *Drei Klavierstücke, op. 9* (1911) ; *Drei Studien, op. 13* (1912-1913) ; *Sechs Klavierstücke, op. 26* (1919) ; *Drei Studien, op. 29* (1921) ; et aussi *Fünf Klaverstücke, op. 83*, datant de 1960 lorsque, après un grand silence en exil forcé, Wellesz revient au piano. L'effet sonore de ces petites scènes (n'oublions pas que Wellesz a composé pour le théâtre) est différent selon la technique pianistique utilisée : apaisement et ambiance mystérieuse, parfois interrogative, créée par l'égrènement des notes dans les nuances piano et pianis *Der Abend, op. 4* (1909-1910), Nocturno de *Epigramme, op.17* (1912-1914), *Mässig de Idyllen, op.* 21 (1917) ; angoisses et obsessions tradui *ostinato* (Adagio de l'*op. 26* ou Sehr Ruhig de l'*op. 29*) ou des accords plaqués dans les tessitures graves des dernières œuvres d'après guerre (*op. 83 Studien in Grau, op. 106* de 1969). Wellesz a alors plus de 80 ans, il a dû faire face aux échecs et aux vexations multiples, se battre pour être reconnu comme compositeur, on le ressent très bien.

D.R.

Mais Wellesz a aussi composé de très nombreuses autres œuvres : des lieder, de la musique de chambre, un concerto pour violon et un pour piano, neuf symphonies, de la musique vocale et théâtrale, une cantate, des opéras, des ballets… Et la danse est omniprésente chez lui : *Tänze für Klavier, op. 10* (1912), *Fünf Tänzstücke, op. 42* (1927), ou encore, lors d'un voyage en 1948 dans son pays natal, *Variation über einen Walzer von Franz Schubert,* œuvre pianistique qu'il ait écrite entre 1927 et 1960. Il la dédicacera à la Bibliothèque de Musique de la ville de Vienne en guise de remerciements (!). Dans ses œuvres, la rythmique est toujours appuyée, avec un rapport presque mécanisant au temps : nous sommes à l'époque de la motorisation, du triomphe de l'industrialisation (*Lebhaft*, des *op. 9, 13 et 42*). Enfin certaines œuvres empruntent des thèmes folkloriques à l'Est, comme l'*op. 9* le moderato de l'*op. 26*, ou se réfèrent à la Grèce antique, telles *Epigramme, op. 17 Idyllen, op. 21*, composées sur des textes du poète Stephan George et dédiées à Arthur Schnitzler .

Bien qu'Egon Wellesz ait été l'élève de Schönberg, sa musique reste le plus souvent attachée à une ligne mélodique. Certaines pièces se rapprochent du dodécaphonisme de son maître (*Drei Skizzen Studien in Grau* ne quittent que peu le système tonal. Peut-être est-ce pour cette raison que ce compositeur – dont l'œuvre importante mérite qu'on s'y attarde – est resté dans l'ombre, à l'inverse de Schönberg ou de son ami d'étude Anton Webern (avec lequel il joua à quatre mains). Mais c'est un musicien à découvrir avec plaisir… ■

Pour en savoir plus

Le site suivant donne de nombreux éléments d'information et une bonne discographie, mais il faut être germanophone !
http://www.egonwellesz.at/wellesz_frameset.htm

Italie

L'ouvrier graisse la machine
la machine engraisse le patron
le soir tous les deux ils se mettent au balcon
qui donne sur l'usine
notre usine dit le patron
l'ouvrier préfère se taire.

Nelo Risi est cinéaste, comme son frère Dino, mais surtout un poète engagé.

« Richard Marienstras, l'inspirateur du Cercle, était un véritable magicien… »

Histoire du Cercle Gaston-Crémieux : Rita Thalmann, historienne et germaniste

Le Cercle Gaston-Crémieux a quarante ans en 2007. À cette occasion nous avons demandé à ses fondateurs de bien vouloir rappeler à nos lecteurs ce qui les avait alors motivés pour participer à la création d'« *un cercle de réflexion et de libres débats sur le fait juif en France et dans le monde, qui ne soit inféodé ni au sionisme ni à la synagogue* ». Rita Thalmann est la première à avoir bien voulu se prêter à cet exercice de mémoire. Qu'elle en soit vivement remerciée.

Philippe Lazar :

soixante. Rita Thalmann vous êtes étudiante, vous êtes une jeune femme enga gée, politisée, membre actif de l'Union des Étudiants Juifs de France (UEJF). Qu'est-ce qui va vous conduire, en 1967, vous et quelques autres, à créer le Cercle Gaston-Crémieux ?

Rita Thalmann :
soixante étaient déjà très contestataires : mai 68 n'était pas loin ! J'étais à l'UEJF, comme vous le rappelez, mais aussi à l'Union Natio nale des Étudiants de France (UNEF) et, dans les deux cas,

ponsabilité. Ce qui me frappe, quand je songe à cette période, c'est qu'elle

culture du débat – qui nous fait bien défaut aujourd'hui, je trouve. Je me souviens no tamment du rôle que nous jouions, Claude Olivenstein, Fred Scheer et moi, en tant qu'animateurs des camps d'été de l'UEJF. Nous n'hési tions pas à inviter des gens

nécessairement toutes les idées à nous faire des confé rences, suivies bien sûr de

fois des reproches internes : je me souviens par exemple d'avoir été très critiquée pour avoir convié une conseillère municipale communiste à nous parler de l'Affaire Ro

tant directement concernés ! Comme nous l'étions par l'Affaire Slansky ou par celle des enfants Finaly…

P.L. : Vous n'avez pas men tionné Israël dans cette liste, Israël n'était donc pas, à l'époque, un thème de mobi lisation prioritaire ?

R.T. : Si, un peu quand même. J'avais moi-même participé – c'était en 1949 –

diants juifs en Israël, dans un kibboutz. Comme les Fran

venir d'une terre viticole, on nous avait aussitôt affectés à la vigne, à mon grand effroi : j'ai obtenu de travailler aux cuisines (où personne n'avait envie d'aller) parce que je re doutais vivement les guêpes ! Et puis j'ai eu là-bas un pro blème encore plus sérieux. Ce kibboutz était en effet non religieux, alors qu'à l'époque j'étais encore, moi, très pratiquante. Ainsi, à Yom Kippur, on a voulu me faire travailler toute la journée (alors que je n'avais rien mangé bien sûr…). Mais les anciens du kibboutz ont intercédé en ma faveur et ont obtenu que je sois dispensée d'activités l'après-midi, pen dant que les anciennes confectionnaient des gâteaux pour me réconforter dès la fin du jeûne : un bel exemple de la solidarité juive ! Inci demment, nous avions le

Coll. particulière

Rita Thalmann, à l'époque des débuts du Cercle Gaston-Crémieux

dans nos propres camps d'été : il y avait certes un petit coin de table *cacher*, mais le reste ne l'était pas du tout. Le respect de la *cacherout* était à dire vrai le dernier des soucis de Claude Olivenstein, chargé du ravitaillement !

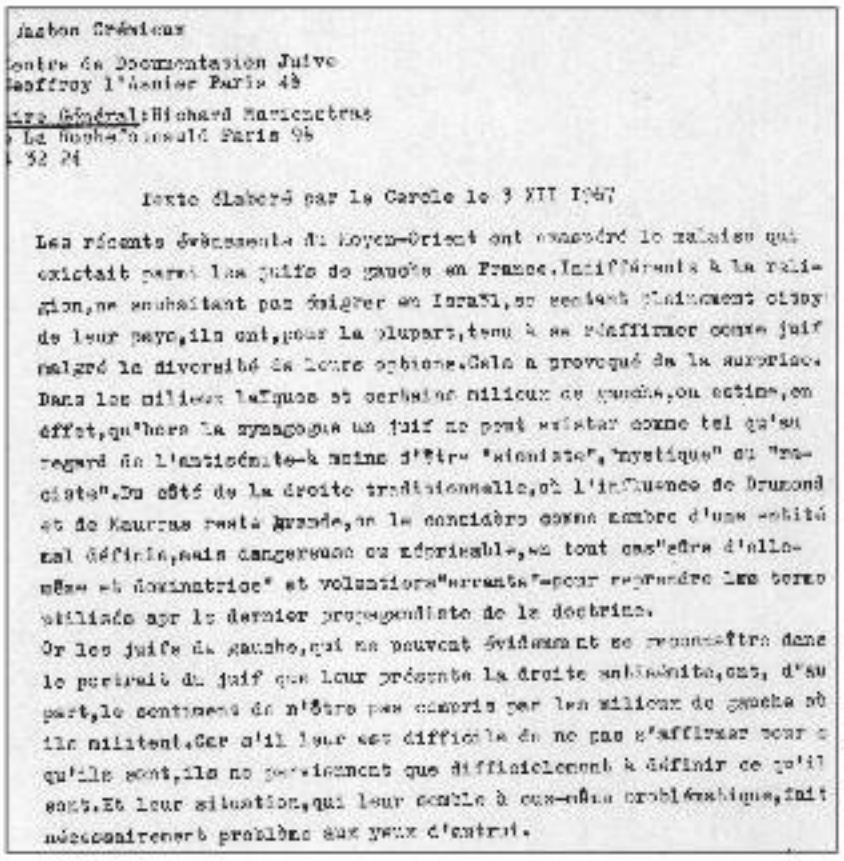
P.L. : Quel était en fin de compte l'objet principal de ce voyage au Proche-Orient que vous venez d'évoquer ?

R.T. : Honnêtement, il avait surtout pour but de favoriser le recrutement d'une élite scientifique pour Israël, et il fut, de ce point de vue, suivi d'effets. Mais en réalité nous étions peu préparés à cela à l'UEJF. Nos grands débats

thèmes comme l'adaptation, l'assimilation, l'intégration, qui nous retenaient jusqu'à des trois ou quatre heures du matin ! Et puis nous par

lions de cette grave question qui commençait à se poser : la « double allégeance ». Je me souviens de m'être trou

vée à côté de Jean Daniel



Maison Crémieux

Centre de Documentation Juive
Geoffroy l'Asnier Paris 4è

Siège Général: Richard Marientras
6 Le Nôtre Grand Paris 96
[illegible] 32 24

Texte élaboré par le Cercle le 3 XII 1967

Les récents événements du Moyen-Orient ont exacerbé le malaise qui existait parmi les juifs de gauche en France. Indifférents à la religion, ne souhaitant pas émigrer en Israël, se sentant pleinement citoyens de leur pays, ils ont, pour la plupart, tenu à se réaffirmer comme juif malgré la diversité de leurs options. Cela a provoqué de la surprise. Dans les milieux laïques et certains milieux de gauche, on estime, en effet, qu'hors la synagogue un juif ne peut exister comme tel qu'au regard de l'antisémite-à moins d'être "sioniste", "mystique" ou "nationiste". Du côté de la droite traditionnelle, où l'influence de Drumont et de Maurras reste grande, on le considère comme membre d'une ethnie mal définie, sans dangerosité ou méprisable, en tout cas "être d'allégeance" et dominatrice" et volontiers "arrogante"-pour reprendre les termes utilisés par le dernier propagandiste de la doctrine.
Or les juifs de gauche, qui ne peuvent évidemment se reconnaître dans le portrait du juif que leur présente la droite antisémite, ont, d'autre part, le sentiment de n'être pas compris par les milieux de gauche où ils militent. Car s'il leur est difficile de ne pas s'affirmer pour ce qu'ils sont, ils ne parviennent que difficilement à définir ce qu'ils sont. Et leur situation, qui leur semble à eux-mêmes problématique, fait nécessairement problème aux yeux d'autrui.

Le début du manuscrit de la Charte fondatrice du Cercle

dans une manifestation organisée près de l'Ambassade d'Israël pour protester contre ce principe.

Le malaise des Juifs de gauche

P.L. : La charte fondatrice du Cercle Gaston-Crémieux précisait que l'une des raisons de sa création était le senti

les Juifs qui militaient dans les mouvements de gauche ou d'extrême gauche : difficulté, voire impossibilité d'y exprimer un sentiment d'appartenance culturelle ; relents à peine masqués d'un authentique antisémitisme...

R.T. : Je l'ai effectivement ressenti, ce malaise, au point

cinquante avec le PC (dont j'étais membre) à cause de l'antisémitisme qui sévissait en Union soviétique et qu'il se refusait à dénoncer. Je me souviens même d'une chercheuse – une Mme Lévy je crois – qui, à la Mutualité,

briques les médecins de l'Affaire des blouses blanches…

P.L. : *Vipères lubriques*, c'était donc une invention française, pas russe ?

R.T. : Absolument ! Ou en tout cas reprise en France, par cette Mme Lévy et aussi par un psychiatre dont j'ai oublié le nom. Quelques années plus tard cette femme a exprimé d'amers regrets de s'être ainsi commise à de tels débordements, mais il était bien tard… Moi, j'étais sortie ce jour-là de la Mutualité avec la nausée, tant le climat était haineux.

P.L. : Vous étiez donc un petit groupe d'amis, décidés à vous exprimer publique

R.T. : Oui, Richard Marientras, Étienne Brunswic, Judith et Oscar Rosowsky, Raphaël Visocékas (notre benjamin)…

P.L. : Joseph Huppert

R.T. : Non, nous étions très amis mais je ne me souviens pas qu'il ait rejoint le cercle Crémieux…

P.L. : Il faisait pourtant partie de ses fondateurs, je suis bien placé pour le savoir, puisque c'est lui qui m'a mis

avec votre groupe. Étienne Brunswic par contre n'en

R.T. : Sans doute Étienne était-il encore trop proche

se réunissait le dimanche

(il fallait occuper les enfants des Rosowsky devant les animaux pendant que nous refaisions le monde !)…

Un magicien à l'œuvre

R.T. : La cheville ouvrière de ce groupe de réflexion, c'était incontestablement Richard Marientras. Nous l'appelions « le magicien » parce qu'il avait l'art de concilier les contraires ! À l'UEJF, il y avait des joutes terribles, des gens à qui l'on n'adressait plus la parole. Eh bien ! Richard arrivait toujours à aplanir les différends et à faire en sorte qu'on puisse continuer la route ensemble.

P.L. : L'idée de créer un cercle vient donc bien de lui ?

R.T. : Oui, c'est vraiment lui qui en fut l'initiateur et

l'inspirateur. Chacun a en

sel, sa personnalité. Mais les fondements, c'est lui qui les a posés et ce sont eux qu'il a repris ultérieurement *Être un peuple en diaspora*[1]. Par contre, le « malaise à gauche », ce sont plutôt des gens comme moi qui en ont fait état ; Richard était moins concerné, n'étant pas politiquement engagé comme certains d'entre nous. Moi, par exemple, j'avais quitté le PC mais j'étais en core à l'époque membre du Mouvement pour la Paix.

P.L. : D'autres personnes se rapprochent alors de votre petit groupe : Pierre Vidal Naquet, Claude Lanzmann, Léon Poliakov. Comment cela s'est-il fait ?

R.T. : Par ouï-dire : le bouche à oreille, les relations amica les… Vous savez, le milieu vraiment concerné par ce type de questions était alors

nous n'avions donc pas de mal à nous connaître les uns les autres. Ainsi, avec Oscar Rosowsky nous nous étions beaucoup occupés de l'Af faire Finaly. Nous nous som

Œ

façons. Pendant toute une nuit, nous avions barbouillé

ris de l'inscription « voleurs d'enfants » ! Plus tard, lors d'un camp d'été, nous avions récupéré les valises de ces enfants à Bayonne, où ils avaient été hébergés clan

Œ

Père Congar, éminent théo logien qui paya cet engage ment d'une longue attente du cardinalat, et encore re mis une pétition au nonce apostolique Angelo Roncalli – le futur Jean XXIII – qui nous déclara à cette occasion que l'ère des conversions forcées était révolue et qu'il avait lui-

œ

fants juifs sans cher cher à les convertir quand il était nonce en Turquie pendant

Je connaissais bien aussi Léon Poliakov,

étions l'un et l'autre

cumentation juive contemporaine et

ensemble ; il ne man quait pas de m'invi ter à déjeuner chaque fois qu'il écrivait un livre où in tervenait l'Allemagne. Ce climat à la fois amical et d'in citation au débat entre nous m'a beaucoup marquée.

P.L. :
charte du cercle en appellent effectivement au débat : il s'agit bien, formellement, d'un lieu « de réflexion et de libres débats »…

R.T. : C'était vraiment pour nous un besoin viscéral, qui préfigurait 68… Nos débats

Je me souviens que l'un des premiers portait sur l'admis sion ou non, au cercle, des conjoints non juifs de membres du cercle. La dis cussion a été ajournée puis reprise… Et au fond je ne sais plus quelle fut la décision prise…

P.L. : Ce débat a dû avoir lieu en fait juste avant la création du cercle puisque son texte fondateur mentionnait expli citement qu'il était « ouvert aux Juifs et aux non juifs ».

Richard Marienstras
29, rue de la Rochefoucauld,
Paris 9e. - PIG. 32-24

Le texte sera, en principe, signé par :

Joseph HUPERT
Vladimir Jankélévitch
Claude Lanzman
P.Lazar
Charles Malamoud
R.Marienstras
Leon Poliakov
Oscar Rossovsky
Lily Scherr
Rita Thalman
Raphael Visocekas
Pierre Vidal Naquet

Les premiers signataires pressentis

R.T. : C'est exact. Vous savez, à quarante ans d'intervalle, la chronologie exacte échappe parfois un peu ! Ar rive donc alors mai 68 : le cercle perd un peu de vi gueur parce que nombre de ses membres sont très occu pés par ailleurs, pris qu'ils sont dans le tourbillon. En ce qui me concerne, j'étais pro fondément impliquée dans le tourbillon syndical. Les débats y étaient parfois hou leux : nous étions très parta gés sur la conduite à tenir… Ainsi la fille de Lacan, Judith Miller, souhaitait une scis sion du SNES (Syndicat Na tional de l'Enseignement Su périeur) ; moi j'étais au contraire résolue, comme Pierre Broué, responsable de la tendance « École émanci pée », à préserver son unité. La victoire nous fut acquise, mais au prix, il est vrai, de

l'organisation !

P.L. : Après cette houle, Crémieux a repris consis tance. Beaucoup de gens, en fait, sont passés alors par le cercle…

[1] Maspéro, Paris, 1975, épuisé.

R.T. : Absolument. Mais nous n'avons pas toujours su les retenir. L'un de nos échecs (et j'y prends ma part de responsabilités) est que nous n'avons pas su préparer une relève (cela vaut notamment vis-à-vis des enfants des fondateurs). Je le constate dans ma propre famille : contrairement aux grands discours sur la transmission, celle-ci ne se fait que par à-coups voire pas du tout. Quand je pense à Crémieux, c'est donc bien à ses origines surtout que je m'attache, à ces débats qui prenaient si heureusement le relais de ceux que j'avais un temps connus au PC, à la médiation toujours aussi efficace de Richard…

P.L. : … au contenu de sa pensée aussi je suppose ?

R.T. : Bien sûr, mais les deux sont profondément liés : il fallait les trouver, ces arguments qui permettaient de concilier tout ce qui, compte tenu de ma propre formation, me paraissait parfaitement inconciliable !

Une prise de distance vis-à-vis du cercle

P.L. : Malgré cet attachement, vous avez, à un certain moment pris quelque distance vis-à-vis du cercle…

R.T. : C'est vrai, j'ai eu des désaccords avec le cercle, essentiellement sur sa conception de la laïcité. Je suis, moi, dans le droit-fil de la laïcité républicaine française. Le judaïsme orthodoxe de mes grands-parents suisses m'a permis de percevoir le rétrécissement de la personne qu'il induisait, en particulier pour les femmes. Une perception ultérieurement renforcée par la lecture *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Si je garde de l'expérience familiale – mes parents étaient pratiquants mais sans cette rigidité – une connaissance approfondie du judaïsme, c'est essentiellement sous l'angle de la culture historique et de sa transmission. Et si j'ai souhaité en particulier que le fils de ma nièce fasse sa *bar-mitsva* (libérale), c'est bien savoir d'où il vient. Une préoccupation qui vaut aussi pour ses deux autres enfants. Et pour mes nièces elles-mêmes, auxquelles j'ai dédié *Tout commença à Nuremberg* .

P.L. :
possible serait-elle donc la transmission religieuse ? N'y a-t-il pas lieu au contraire de faire ce que nous avons par exemple essayé de faire à Crémieux : relire de façon laïque la célébration du temps ?

R.T. : Jusqu'au temps, je vous suivrai. En ce qui me concerne, je parlerais **pl** tôt de rupture que de contradiction. Pour moi, la transmission, c'est l'histoire. Ainsi ai-je fait, lors d'un colloque organisé pour célébrer je ne sais plus quel anniversaire de Crémieux, un ex

(l'*Aufklärung*), ce qui demeure mon fil directeur. Le temps juif d'accord, mais pas la laïcisation des fêtes ! Pas *Seder* laïque !

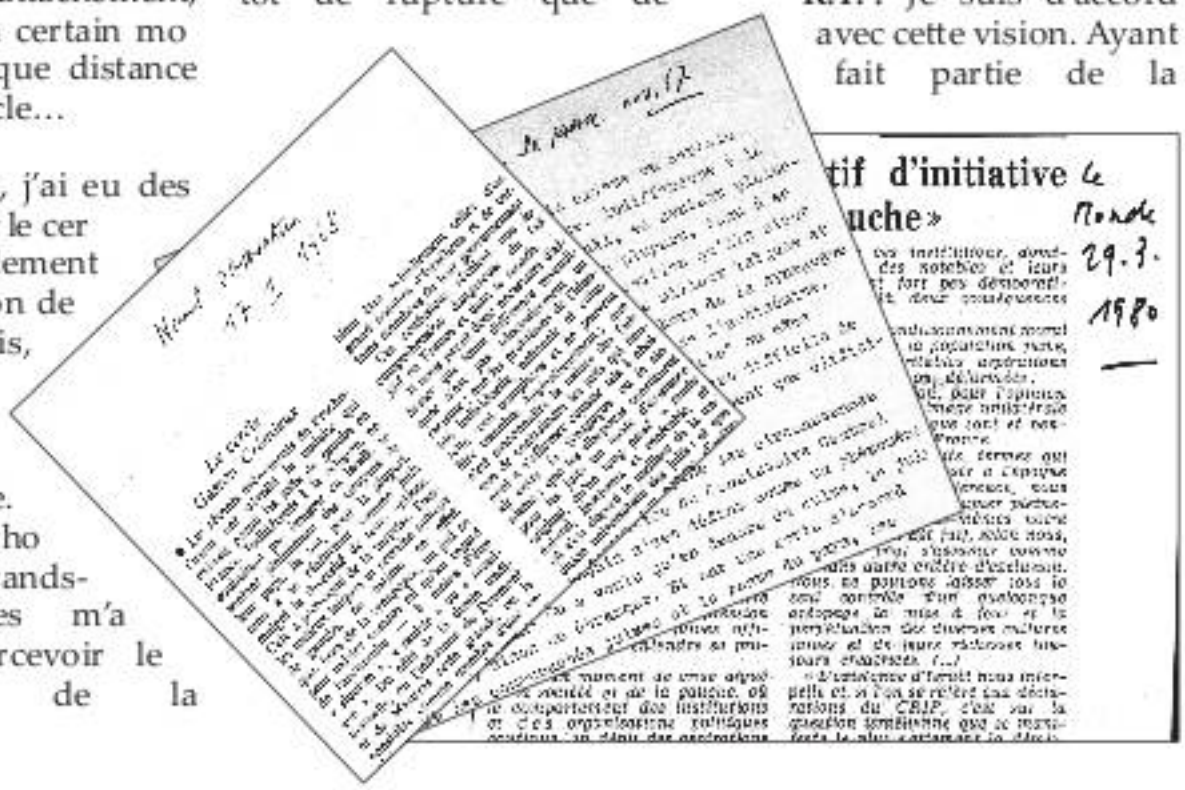
P.L. : Vous n'êtes donc pas venue à celui que nous avions organisé au château de Corvol en 1974 ?

R.T. : Non, effectivement.

P.L. : Si vous récusez le principe d'établir des « rites laïques » substitutifs des rites religieux (tels que les a initiés par exemple le Centre de culture laïque juive de Bruxelles), nous sommes Œ œ d'onde : il n'en est pas ques

Temps juif, lecture laïque[3] nous n'essayons pas d'inventer de nouveaux rituels, nous nous attachons à une interprétation laïque des mythes fondateurs de la judéité…

R.T. : Je suis d'accord avec cette vision. Ayant fait partie de la



commission ministérielle qu'avait lancée Jack Lang sur la laïcité, j'ai eu dans ce cadre une vive divergence avec Régis Debray à propos de l'enseignement du fait religieux à l'école laïque. Contrairement à l'enseignement des civilisations (incluant les religions des peuples depuis l'Antiquité), celui-ci introduirait en effet dans l'enseignement public une interprétation nécessairement subjective des religions. Ceci me semblerait être une grave erreur, ne pouvant que conduire à de bien regrettables dérives comme celle, déjà acquise hélas, d'une collaboration à cette fin avec des séminaires de formation des prêtres. Nous avons majoritairement plaidé, dans cette commission, pour l'enseignement de l'histoire des religions, ce qui est évidemment tout à fait différent !

P.L. : Ce n'est pas vraiment à ce propos que vous vous êtes

mieux et avez même envisagé je crois de ne plus en faire partie. C'est à propos,

spécifiquement, de notre prise de position au sujet du foulard islamique : notre intention – qui n'a pas eu votre

m

faire porter par ces jeunes filles les conséquences du port de ce voile, à commencer par leur exclusion de l'école de la République…

R.T. : Mais ce n'était pas seulement le droit des femmes qui était en question : nous avions là affaire au cheval de Troie du fondamentalisme islamique (qui n'a rien à voir avec la pratique d'un musulman croyant, que bien sûr je respecte complètement). En tant qu'enseignante – et je le reste fondamentalement – je suis très attachée à l'école laïque et républicaine, et je suis très préoccupée aujourd'hui par sa dégradation (qui est hélas indéniable), par la faiblesse aussi des propositions faites pour lui porter remède. La sécurité routière et la sécurité ali

des préoccupations qui semblent largement l'emporter dans la société sur celles qui concernent l'enseignement des droits de l'homme et du citoyen (qui n'est l'objet à l'école, je l'ai vécu, que d'une

tout cas pour ma part très ferme quant à l'application de la loi de mars 2004 sur les signes religieux ostensibles et j'espère qu'elle sera étendue aux hôpitaux et aux services publics.

Crémieux un peu dépassé aujourd'hui ?

R.T. : *Œ*

coup aux réunions du cercle. Question d'âge bien sûr mais aussi parce que le cercle me semble vivoter par rapport à *Diasporiques*. J'aime beaucoup cette revue, elle a un sens, je la lis avec plaisir. Disons-le clairement : je pense que Crémieux a désormais fait son temps. J'aimerais beaucoup par contre que *Diasporiques* continue. À mes yeux cette revue a son existence propre et pourrait être enrichie par des débats organisés autour d'elle. Une société des Amis de *Diasporiques* serait à ce propos la bienvenue. Il faudrait simplement conserver l'état d'esprit initial du cercle : faire

du présent et de l'avenir sur une bonne connaissance de l'Histoire. ■

[1] ditions Berg International, 2003, 304 pages, 18 euros.
[2] Éditions Liana Levi, Paris, 1995, 184 pages, 15 euros.

Solution des mots croisés de la page 55

Horizontalement : I – Agenda. II – Rituel. III – Sec. Ra. Et. Ma. IV – Avec. Na. Or. V – Guignât En. CM. VI – Abasourdi. Se. Ri. VII – Royalisme. AS. VIII – KA. Ion. Ides. Watt. IX – STO. Usité. Agée. X – Azyme. Stère. Co. XI – Yacht. On. XII – ISO. Rapès. Ni. XIII – Emue. Agraît. NS. XIV – NER (DonNER). Dièse. EE. XV – Trenet. Fi. TR (âTRe). XVI – Elégie. XVII – Encart Gant Et. XVIII – Idéologie. Te.

Verticalement : 2 – Ta. Iéna. 3 – Sarkozysme. Té. 4 – Su. Boa. Yaourt. 5 – Gay. OMC (Organisation mondiale du Commerce). Roc. 6 – Causai. Eh. Dé. Ai. 7 – Violon. Traînard. 8 – Béguin. Agée. Te. 9 – CNRS. Utopiste. 10 – Admise. Ere. 11 – Attédir. Sas. Ego. 12 – Eté. Gag. 13 – SE. Fini. 14 – Arènes. Diète. 15 – Gitane. 16 – Et. Wagonnet. Et. 17 – Nu. Agoniser. Té. 18 – Démocrate. 19 – Alarmiste.

Un colloque international, interculturel et *interconvictionnel*[1]

Université Marc Bloch de Strasbourg et Conseil de l'Europe (3 et 4 octobre 2007)

Nous avions annoncé dans notre numéro de juin 2006 un projet de colloque sur *Religions, courants de pensée et cohésion sociale en Europe*, qui se proposait d'analyser les graves menaces qui pèsent sur la cohésion sociale européenne.

Une diversité exacerbée des cultures et des convictions religieuses ou philosophiques – l'actualité nous le montre bien souvent – peut être facteur de dissociation sociale. Mais cette même diversité, reconnue en tant que telle et valorisée, peut tout au contraire contribuer à renforcer la cohésion sociale. Ce thème a déjà été l'objet de nombreux travaux au Conseil de l'Europe, dans le cadre de dia logues interreligieux et interculturels ; on peut cependant regretter que ceux-ci aient surtout sollicité les hiérarchies ou responsables d'institutions, sans qu'ait été suffisam ment informée et impliquée « la base ». Cette constatation a amené des associations huma (l'*Union Humaniste Internationale Fédération Humaniste Européenne*), des asso ciations laïques (regroupées au sein de la *Ligue Internationale de l'Enseignement et de la Culture* , des associations de conviction chré tienne laïques (réunies par le *Réseau Européen Église et Libertés*), des associations laïques de culture musulmane et juive (le *Manifeste des Libertés Cercle Gaston-Crémieux* ¿ à co-opérer pour organiser, le colloque « interna tional, interculturel et *interconvictionnel* » ici évoqué.

En avril 2006, le Comité des Ministres du Conseil de l'Europe avait engagé auprès des

tales un processus de consultation pour la rédaction d'un *Livre Blanc du dialogue interculturel*. Il avait été convenu que le groupe de travail constitué à cet effet rédige rait une réponse collective précédée de ré flexions préliminaires rappelant notamment que :

l **Il n'y a pas de culture définitivement établie** tant dans ses valeurs que dans ses pratiques. Les cultures évoluent au cours de l'histoire car leur survie est liée à leur capa cité d'adaptation aux nouveautés qui appa raissent dans les domaines de la pensée, du savoir, des techniques, des relations humaines, etc. Elles ne peuvent se concevoir que dans un dialogue avec d'autres cultures.

l **Nous sommes tous porteurs d'une superposition de cultures**. Si cela est probable ment moins perceptible pour les personnes ancrées dans une culture chrétienne histori quement majoritaire, c'est une réalité tangible pour celles et œux qui sont issus des différentes vagues d'immigration, impré gnés qu'ils sont d'identités multiples : dans notre pays par exemple, la juive ou la musul mane plus la française, laïque, républicaine et aussi chrétienne. En Europe, chacun aura *une* identité, mais *des* ou encore une identité résultant d'une superposition intériorisée de cultures différentes.

l **Le maintien de la diversité culturelle** protection de toutes les cultures doivent être une dominante de la politique de l'Europe car chaque culture appréhende le réel, l'ex prime, le met en œuvre à sa façon, et ce n'est que dans la confrontation de ces perceptions diverses que l'humanité élargit sa vision du dit réel et s'enrichit. Une culture dominante qui ne respecterait pas les autres cultures conduirait inévitablement à des replis communautaristes.

Tout ceci explique le choix final du titre et du sous-titre de ce colloque :

« Cohésion sociale dans une Europe multiculturelle. Rôle et impact des courants de pensée et des religions »

Ce colloque cherchera à expliciter les fonde ments et les valeurs sur lesquels s'appuient

[1] Néologisme introduit pour bien montrer que le collo que veut prendre en compte toutes les convictions, qu'elles soient religieuses ou non.

Le terme « cohésion sociale » est pris dans le sens dé fini par le Comité européen pour la cohésion sociale approuvé par le Comité des ministres le 31 mars 2004 : « La cohésion sociale est la capacité d'une société à assu rer le bien-être de tous ses membres, à minimiser les disparités et à éviter la polarisation. Une société cohé sive est une communauté solidaire composée d'indivi dus libres poursuivant des buts communs par des voies démocratiques ».

les démarches et les actions exposées : liberté, solidarité, responsabilité, légalité des sexes et respect des droits humains ; ces valeurs sont suffisamment partagées pour transcender les communautés de conviction et les conduire à un dialogue constructif en vue d'un accroissement de la cohésion sociale.
La première session du colloque, en partant du constat que les tentatives pour construire une cohésion sociale à partir de la satisfaction des individualismes ou à partir de communautés « constituées » sont inévitablement vouées à l'échec, posera la question du « comment faire société ». La seconde session montrera comment l'existence de convictions philosophiques et/ou religieuses n'interdit pas d'en franchir les barrières. La troisième session traitera plus spécifiquement de la question des migrations et des

eux de pays où leur culture et leurs convictions religieuses étaient majoritaires à des pays où elles sont minoritaires ?
La table ronde finale, animée par
dent du cercle Gaston-Crémieux, se demandera comment, riches de la diversité de nos origines et de nos convictions, nous pouvons partager valeurs et comportements nous permettant de vivre ensemble solidaires, libres et responsables. Comment en quelque sorte passer du « vivre à côté » au « vivre ensemble ». ■

Si vous souhaitez participer à ce colloque, qui se tiendra à Strasbourg les 3 et 4 octobre prochains et dont les actes seront publiés sous l'égide du Conseil de l'Europe, contactez
Georges Wajs
georges.wajs@wanadoo.fr
ou 69 avenue Danielle-Casanova, 94200 Ivry sur Seine.

26-27 mai 2007 : la fête au château !

Jacques Burko

Corvol l'Orgueilleux… Ce nom insolite désigne un gros village de la Nièvre, à dix kilomètres de Clamecy. Au bout du bourg, un château blanc, ceint d'un vaste parc. Depuis 1947 ce lieu abrite une colonie de vacances pour enfants juifs laïques ; il est actuellement géré par le CLEJ (Club Laïque de l'Enfance Juive). Des Juifs, laïques, diasporistes, de gauche… cette conjugaison, unique dans le monde juif de France, attire plus de candidats que le château ne peut en accueillir. Aussi les adolescents partent-ils en camps volants loin de cette « base ».

La pédagogie du CLEJ est très active, les enfants participent à l'animation et aux décisions, ils jouissent d'une liberté qui en déroute d'aucuns. Mais, dans l'ensemble, le charme de Corvol joue à plein, les « colons » reviennent d'année en année, grandissent, deviennent à leur [1]

Pour célébrer le soixantième anniversaire de la colonie, le CLEJ a organisé au château, pendant le dernier week-end de mai 2007, une rencontre des diverses

fréquenté ces lieux. Les autorités locales

largement associées aux cérémonies

Photo Archives CLEJ

commémoratives, une exposition a no

des officiels à côté
Œ
mouvement (en fait, bien que située à l'extrémité du bourg, la colonie se trouve

tégrée à la vie du

Au total, près de cinq cents participants, des arrière-grand-mères aux aspirants-colons (ceux qui n'ont pas encore atteint sept ans) ont joué, chanté (beaucoup), mangé, et aussi discuté : un débat sur la transmission de l'identité juive laïque, un autre sur « le CLEJ, école de la République » ont permis à tous de s'exprimer, et bien sûr tous n'étaient pas totalement à l'unisson… ■

Voilà soixante ans que des enfants juifs laïques partent en colonie de vacances au château de Corvol. Jacques Burko, qui présida des années durant le Club laïque de l'enfance juive (CLEJ), aujourd'hui en charge de cette colonie, nous donne ici un écho de cette manifestation festive, à la fois joyeuse et sérieuse.

[1] Le numéro 33 de *Diasporiques* (mars 2005) a publié un grand dossier au sujet du CLEJ et de son fonctionnement.

Faire vivre la laïcité : l'engagement de la Ligue de l'enseignement

Charles Conte

Charles Conte est chargé de mission laïcité à la Ligue de l'enseignement (cconte@laligue.org). Il nous décrit ici les récentes initiatives de cette institution, qui visent à permettre à chacun (enseignant et/ou citoyen) de trouver les références de tous ordres qui lui sont nécessaires pour agir à bon escient au service de ce principe républicain essentiel.

Laïcité, nous écrivons ton nom…

« Faire vivre la laïcité », cet impératif figure en toutes lettres dans les statuts de la Ligue de l'enseignement. Il est constitutif de son identité. Tout au long de son histoire, La Ligue s'est appliquée à réfléchir sur ses fondements et son contenu et à mettre sa réflexion en œuvre dans son action quotidienne. En 2005, la célébration de la loi de î glises et de l'î tat du 9 décembre 1905 a redonné un nouvel élan à ce travail. Avec des centaines d'initiatives départementales, une exposition « Histoire et actualité de la laïcité », une dizaine de colloques, deux DVD « La Séparation » (une reconstitution historique tournée à l'Assemblée nationale avec Pierre Arditti, Jean-Claude Drouot,…) et « Cent ans de laïcité » (contenant notamment une trentaine d'entretiens avec des personnalités politiques, des philosophes, des religieux…). Jean-Michel Ducomte, l'actuel président de la Ligue, a ajouté à sa bibliographie déjà étoffée plusieurs nouveaux ouvrages, dont deux précis, *La Laïcité La Loi de 1905*

Lors de ce moment crucial, l'ensemble de la réflexion et de l'expérience de la Ligue de l'enseignement sur la laïcité a été repris et synthétisé par Pierre Tournemire, secrétaire général adjoint, dans un ouvrage intitulé *Laïcité, nous écrivons ton nom…* Diffusé à 50 000 exemplaires, ce texte revisite la genèse de la loi, sa nature profondément libérale, sa mise en œuvre progressive, il s'interroge sur le « modèle français » et sur les défis actuels pour s'ouvrir sur la proposition d'un idéal et d'une démarche pour le siècle qui débute. Il ne s'agit pas simplement, et c'est déjà important, de faire mieux connaître et comprendre la loi de 1905, mais aussi, et peut-être surtout, de contribuer à clarifier les débats contemporains.

Le site www.laicite-laligue.org

En mars 2004, la Ligue de l'enseignement rend public le site www.laicite-laligue.or Il est d'abord centré sur la célébration du cen î l'î tat de 1905. L'idée centrale est de mettre à la disposition de tous les citoyens un site d'éducation populaire (allant progressivement du simple au complexe), un site d'information (collectant et présentant tous les textes, positions, livres, actions, sur chaque thème abordé), un site objectif (présentant tous les points de vue en cas de débat). Ce site s'est considérablement développé, jusqu'à proposer plus de six cents documents en ligne. Et une trentaine d'entrées thématiques, allant de la « Législation » au « Débat sur le port de signes religieux », en passant par l' « î mancipation des Femmes », « L'Alsace-Moselle », « Le financement de l'enseignement privé », « L'Europe », « L'enseignement des faits religieux », « Le droit au ''blasphème'' », etc. ont été ouvertes. Ces entrées thématiques contiennent des dossiers spécifiques tels que « la liberté d'expression », « judaïsme et laïcité », « islam et

Qu'est-ce que la Ligue de l'enseignement ?

La Ligue de l'enseignement, auparavant Fédération des Œuvres Laïques (FOL), a été créée en 1866 par des Républicains soucieux de permettre à tous d'accéder à l'éducation et à la culture. Si les temps et les moyens sont changés, l'idéal demeure. Aujourd'hui, La Ligue de l'enseignement est un mouvement d'éducation populaire qui contribue à former des citoyens par le développement d'activités éducatives, sociales, sportives, culturelles et de loisirs au sein d'associations fédérées. Dans chaque département, une fédération de la Ligue rassemble de nombreuses initiatives par l'intermédiaire des associations locales affiliées. Ses responsables sont élus par les représentants des associations adhérentes à l'occasion des assemblées générales annuelles. À l'échelle nationale, la Ligue de l'enseignement est la confédération des fédérations départementales. Près de 30 000 associations sont ainsi affiliées aux 102 fédérations de la Ligue. Celle-ci agit avec les habitants sur leur lieu de vie, en particulier dans les milieux populaires, elle est actrice de l'École, elle œuvre pour la reconnaissance et l'expression de la diversité culturelle et pour une citoyenneté qui s'exerce dans tous les espaces politiques.

laïcité », etc. La page d'accueil est consacrée au suivi de l'actualité. C'est aussi le cas de la lettre d'information engendrée à partir du site « La Lettre laïque ». Elle est mensuelle. On peut s'abonner sur la page d'accueil et chaque adhérent individuel ayant fourni une adresse électronique la reçoit. Proposant des dossiers de fond et un suivi de l'actualité, www.laicite-laligue.or a l'ambition d'être un portail laïque.

La laïcité à l'usage des éducateurs

Qu'ils soient parents, enseignants ou responsables de structures d'accueil, de plus en plus d'éducateurs sont assaillis de questions ayant trait à la laïcité. Le site www.laicite-educateurs.or créé en 2007 pour y répondre. Il est issu d'un partenariat de la Ligue avec deux autres associations d'éducation populaire : les Ceméa et les Francas. Son but est d'aider l'ensemble des éducateurs à mettre en œuvre, dans l'école comme dans la cité, une laïcité qui apprenne à vivre ensemble, au sein de la République, dans le respect réciproque des personnes, quelles que soient les convictions philosophiques, religieuses ou politiques de chacun, tout en favorisant l'appropriation des valeurs collectives sur lesquelles se construit un destin commun.

Ce site est bâti à partir de deux grandes entrées : « Répondre aux revendications religieuses ou politiques » et « Promouvoir la laïcité pour une appartenance commune » qui permettent en deux clics à l'in

gumentée sur des sujets aussi divers que les pratiques religieuses, la santé, la nourriture, la contestation des disciplines, la liberté de de conscience, l'éthique laïque… Ce site est soutenu par un comité de parrainage de 300 personnes ayant toutes écrit ou agit dans le champ laïque. Vous pouvez également réagir et apporter vos contributions en contactant les animateurs du site.

Laïcité et diversité

Pierre Tournemire analyse, dans son ouvrage, les conditions d'un XXI siècle laïque. La première est à la fois évidente et négligée. Il s'agit d'abord de préserver la paix civile. Les contre exemples sont multiples : le Proche Orient, les Balkans, etc. « Dans un pays fortement marqué par son histoire, par les guerres de religions et par les affrontements idéologiques violents, la laïcité doit créer les conditions de la paix civile, car si la laïcité ne se résume pas à la tolérance, elle ne peut s'en passer ». Deux autres conditions tournent autour des identités culturelles. Leur diversité s'appuie sur l'équilibre entre leur légitimité et la liberté de ceux qui s'en réclament. Il faut à la fois « garantir l'expression de la pluralité des cultures et des convictions » et « favoriser l'émancipation individuelle ». Loin de se contredire ces deux exigences se complètent et se confortent. Elles tracent une voie nouvelle entre l'assimilation obligatoire et le séparatisme communautariste. Elles offrent à toutes et à tous la possibilité de libres appartenances : chacun est libre de les affirmer comme telles, libre de s'en détacher. N'est-ce pas la meilleure façon de faire vivre la laïcité dans une société devenue profondément multiculturelle ? ■

La page d'accueil du site www.laicité-laligue.org

Diasporiques

In this issue of *Diasporiques*

This issue opens on Jacques Burko's ap in poetry (p. 2) : in difficult times we should turn to essentials ! But we should also face up to the situation : according to the leading article audacity in this country should not be monopolized by the right (p. 3). Our guest David Dornbush, a socialist candidate to the general elections, took a similar stand in a debate with the Cercle on the present and fu ture (p. 16) : our conclusion was to call « for thinking in depth on the subject » (p. 56). In his ingenuous moments Hugo believed in a glorious future : Maurice Mourier writes lu cidly but also fondly about him (p. 22). Michel Serres invites us to knock into re ceived ideas and to become explicitly aware of the intense genetic relationships within the human species ; he invites us from now

differences (p. 4). Yet the *other* does exist and Régine Dhoquois-Cohen shares with us Pierre Pachet's feeling about « what is differ ent from him » (p. 27). Only a few days be fore her death, Martine Boileau, a great lady in the world of sculpture, explained to Fania Perez « her attempt at making the visible perfectly similar to the invisible » (p. 38). Sylvie Kuczynski-Lévy evokes the memory of composer Egon Wellesz (p. 41). In a new column about the history of the Cercle Gas ton-Crémieux Rita Thalmann writes a mov ing and talented piece (p. 43). Her personal commitment to secularity echoes the preoc cupations of the « Ligue de l'Enseignement » discussed by Charles Conte (p. 50).
The central pages are about milk : Anne-Em manuelle Lazar points to its twofold mythi cal dimension : cosmic and nourishing. And we can dream about Sylvie Kuisinexkise's milk recipes. ■

Diasporiques
postmaster@diasporiques.org
Sites : www.diasporiques.org
www.diasporiques.eu

Le Cercle Gaston-Crémieux
postmaster@cercle-gaston-cremieux.org
Sites : www.cercle-gaston-cremieux.org
www.cercle-gaston-cremieux.eu

Diasporiques est une revue trimestrielle intercul turelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux

Adresse de la rédaction : c/o Jean-François Lévy, 2 avenue Jeanne, F-95600 Eaubonne.
Directeur de la publication : Philippe Lazar.
Collectif de rédaction faisant fonction de rédacteur en chef : Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Georges Wajs.
Comité de rédaction : œ
Basch, Régine Dhoquois-Cohen, Edmond Kahn, Fania Pérez, Antoinette Weil.
Correspondant au Proche-Orient :
Rosenkovitch.
Conseillers pour la maquette :
puis Loïc Le Gall.
Mise en page :
Correction : Dominique Lazar, Antoinette Weil.
English abstract : Françoise Basch.
Travaux graphiques : Benjamin Lévy.
Impression : Présence graphique, Monts (37260).
N° ISSN 1276 4248.
N° de commission paritaire : 1108 G 78821.

Des textes peuvent être soumis aux fins de publication par Diasporiques. *Ils doivent être présentés sous forme de fichiers de type Word et respecter les consignes de rédaction disponibles à l'adresse électronique de la revue. Ils sont soumis à son Comité de rédaction. Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.*

Abonnements

Le montant des abonnement annuels à *Diasporiques* varie de 25 à 45 euros selon le pays d'ha bitation comme indiqué ci-dessous. Vous pouvez aussi consulter notre site (adresse ci-contre).

Montant annuel de l'abonnement (quatre numéros) :

Zone	Abonnement normal	Abonnement de soutien
France	25 euros	35 euros ou
Union Européenne et Suisse	30 euros	40 euros ou
Reste du	35 euros	45 euros ou

Le bulletin d'abonnement inclus (page suivante) vous donne toutes indications sur la manière d'en régler le montant.

Les productions de *Diasporiques* et du cercle Gaston-Crémieux

Publications

- **La revue trimestrielle *Diasporiques* (les tarifs d'abonnement figurent en page 52)**
- ***Temps juif, lecture laïque*, Ed Liana Levi, Paris, 1995, 184 pages, 15 €**
- ***Du temps des Juifs au temps juif*, Ed du cercle Gaston-Crémieux, 50 pages, 6 €**
- ***Juifs laïques, progressistes et diasporistes aujourd'hui en Europe*, Suppl. à *Diasporiques* n°31, septembre 2004, 75 pages, 8 €**
- ***Valeurs, cultures et politique*, Suppl. à *Diasporiques* n° 37, mars 2006, 166 pages, 14 €**

DVD

- ***Deux entretiens avec Joseph Minc* : un double DVD d'une durée totale 138 minutes, 18€ voir les détails au verso de cette page.**

Bulletin d'abonnement ou de commande

à renvoyer à Jean-François Lévy, 2 avenue Jeanne, F - 95600 Eaubonne

Attention : si vous êtes abonné(e), vous serez averti(e) de la fin de votre abonnement, ce bulletin ne vous concerne donc que pour vos commandes de livres, livrets ou DVD.

M ou Mme (entourer) Nom : Prénom :
Adresse postale :
Adresse électronique (si vous en avez une et si voulez être tenu(e) périodiquement au courant de nos activités) :
Tel :

Abonnement ou commande	Tarif	Nombre ou durée	Montant total
Abonnement annuel à Diasporiques. Vous pouvez vous abonner pour 1 ou 2 ans ; et aussi faire un cadeau d'abonnement à des parents ou amis, pensez-y ! Si tel est le cas, n'oubliez pas de nous communiquer sur papier libre leurs coordonnées selon les indications ci-dessus.	Voir page 52		
Temps juif lecture laïque,	15 €		
Du temps des Juifs au temps juif	6 €		
Juifs laïques, progressistes et diasporistes aujourd'hui en Europe	8 €		
Valeurs, cultures et politique	14 €		
Double DVD Joseph Minc	18 €		
		Total	

(Envois franco de port)

- **Mode de paiement**

• **France** : chèque bancaire ou postal *à joindre au bulletin*, à l'ordre du Cercle Gaston-Crémieux-*Diasporiques*
• **Belgique** : *virement bancaire* à effectuer auprès de Henri Liebermann, compte n° 750-9064356-58, mention « *Diasporiques* »
• **Suisse** : *virement bancaire* à effectuer auprès de Massimo Sandri, Banque cantonale vaudoise, compte n° 5006.66.86, mention « *Diasporiques* ».
• **Autres pays** (Autres pays européens et reste du monde) : *virement bancaire* à effectuer au compte du Cercle Gaston-Crémieux :

IBAN	Code banque	Code guichet	N° de compte	Clé RIB
FR53	30041	0001	1070730T020	78

Date et signature :

Un double DVD des entretiens de Diasporiques avec Joseph Minc

Faites-vous plaisir ! Celles et ceux d'entre vous qui étaient abonnés à *Diasporiques* tembre 2004 se souviennent sans doute du merveilleux entretien que nous avions eu à l'épo que avec **Joseph Minc**, alors âgé de quatre-vingt-seize ans. Nous avons eu deux autres en tretiens avec lui fin 2006-début 2007, en filmant cette fois notre interlocuteur juste avant et juste après son quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire. Ces entretiens **(« J'aurais pu être rabbin… » « L'avant-guerre, la guerre, la Résistance »**, de respectivement 73 et 65 minu sont reproduits dans le double DVD dont voici la couverture :

Joseph Minc a toujours la même vivacité et vous bénéficierez en prime de son délicieux accent yiddish ! Le boîtier contient aussi la reproduction intégrale de l'article paru en 2004.

Pour passer commande de ce double DVD, reportez-vous aux indications données à la page précédente.

Vous pouvez aussi faire un joli cadeau à vos amis en nous demandant de leur envoyer ce double DVD de votre part. Il suffit pour cela que vous fassiez part de leur adresse à Jean-François Lévy et que vous lui fassiez parvenir dans les mêmes conditions que ci-dessus le montant de votre commande.

La rose au poing… d'interrogation

Philippe Lazar

Horizontalement

I – Anticipations personnelles ou collectives
II – Religieusement répétitif
III – Sans fioritures. Dieu chaleureux. Lien. Possessif
IV – Préposition agglutinante. Enfantin. Objet de

V – Lorgnât avec convoitise. Préposition. Primaire

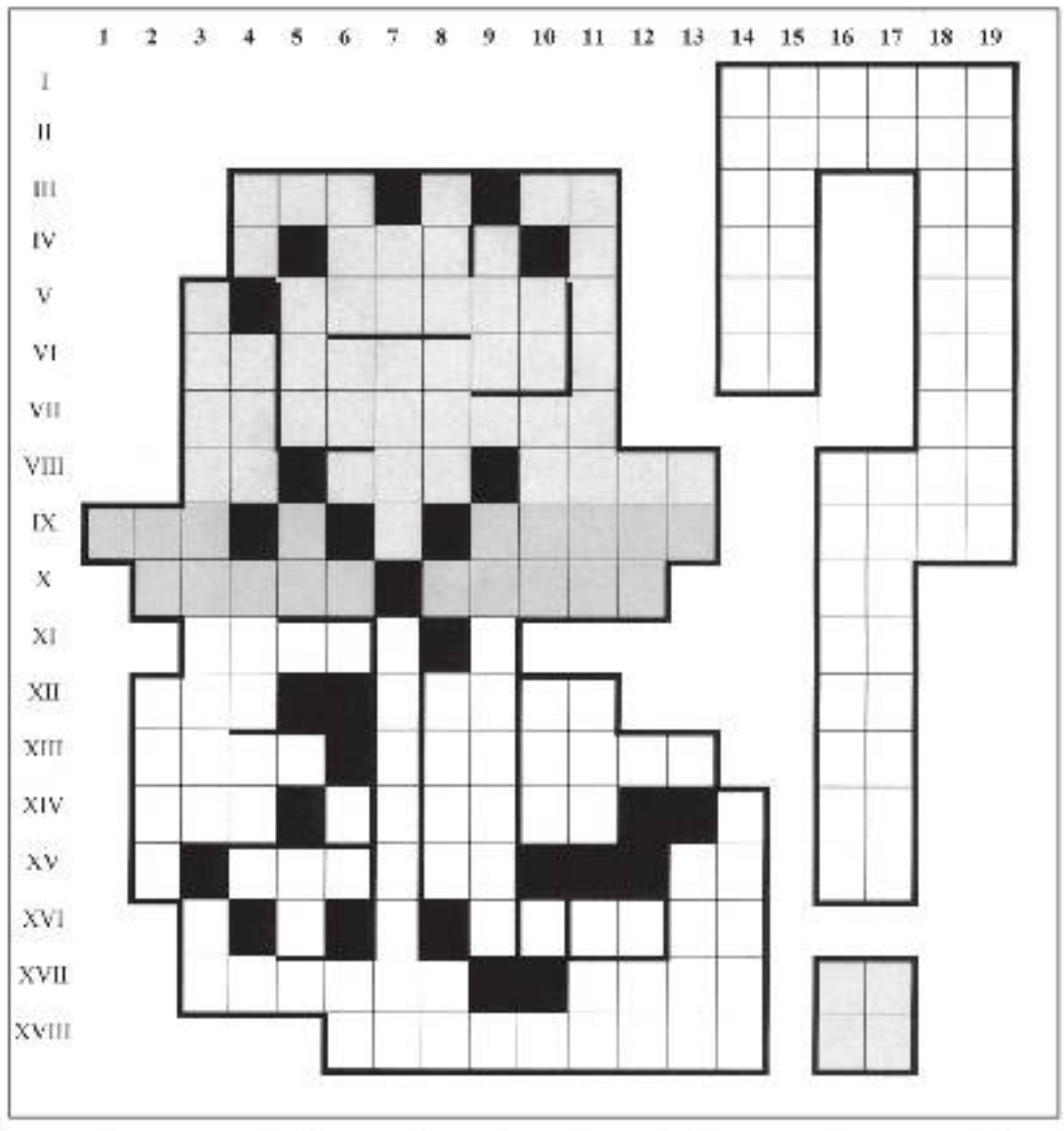
VI – Comme un socialiste le 6 mai à 20 heures. Personnel. Joyeux participe
VII – Engagement républicain paradoxal dans son expression. Le meilleur
VIII – Un demi-kaki. Electrise sur son passage. César aurait dû s'en méfier un certain mois de mars. Puissance mesurée
IX – Participation involontaire à l'effort de guerre nazi. Le passé simple ne l'est qu'assez rarement. N'a plus vingt ans
X – Pain très fortement enjuivé. Mètre cube ligneux. Vas-y !
XI – Modeste embarcation de plaisance présidentielle. Anonyme
XII - Préfixe égalitariste. Usés jusqu'à la corde. Composante du fameux ni-ni
XIII – Troublée. Ne resterait pas inactif. Non significatif
XIV – Donner en moitié. Haussent le ton. Double de la cinquième
XV – Fou chantant. Interjection dégoûtée. Au cœur de l'âtre
XVI – Qui écrira et déclamera celle du 6 mai 2007 ?
XVII – *Diasporiques* en contient régulièrement un joli. Va comme il va. Agent de liaison
XVIII – Moteur fondamental d'une pensée politique. Personnel.

Verticalement

2 – Possessif. Boucherie impériale
3 – Illusionnisme présidentiel. Permet de tracer

4 – Bien appris. Tour de cou et étouffoir. Sa recette pourrait figurer dans l'encart du 42
5 – Il n'est pas toujours gai de l'être. Internationale soi-disant régulatrice. Unité de solidité
6 – Provoquai. Interjection. Cube. Vient d'avoir
7 – On y enferme ou il transporte. En arrière du

8 – Amourette. Plus toute jeunette. Personnel



Ne tenir compte ni des grisés ni des traits intérieurs…qui ne sont là que pour styliser un logo bien connu.

9 – Sanctuaire de la science. Est convaincu que la gauche sera demain majoritaire en France
10 – Reçue. Celle du nouveau président vient de commencer
11 – Pour ne pas se brûler. Moyen d'en sortir. Autoexaltation
12 – Quasi concomitant de l'arrivée du n°42. Il arrive qu'il fasse rire
13 – Personnel. Le règne idéologique de la gauche l'est-il ?
14 – Elles sont parfois sanglantes. Restriction alimentaire
15 – Bohémienne qui partait en fumée
16 – Associe. Petit transporteur ferroviaire. Lie
17 – Tel un ver. La gauche est-elle en train de le faire ? Sur la planche à dessin
18 – Le parti de l'alternance ?
19 – Proclame que la droite est définitivement au pouvoir.

Solutions page 47

Cercle Gaston-Crémieux

Un appel à réflexion approfondie du Cercle Gaston-Crémieux (10 mai 2007)

La gauche a-t-elle encore vocation à gouverner, et si oui dans quelles conditions ?

Les membres du Cercle Gaston-Crémieux, laïques (respectueux de la diversité culturelle constitutive de ce pays), républicains (respectueux des principes d'organisation sociale et politique hérités de la Révolution française), idéologiquement engagés à gauche, […] prennent acte avec tristesse du résultat de la présidentielle. Cette élection a certes mobilisé massivement les électeurs (et de cela on peut se réjouir) mais dans des conditions éprouvantes pour tous ceux que consterne la dominance actuelle de l'idéologie de l'homme providentiel […].

Après trois échecs consécutifs, nous sommes une fois de plus au pied du mur. Pour la prochaine étape politique, celle des législatives, il faut avoir le courage d'analyser de façon réaliste la situation : la probabilité est ténue d'un renversement de majorité à si courte échéance ! Cela ne signifie nullement que nous devrions renoncer à nous battre, au minimum pour limiter les effets d'entraînement de la présidentielle et pour disposer d'une

c'est d'ores et déjà au-delà que doit porter

Voulons-nous ou non exercer à nouveau le pouvoir dans ce pays ? Certains estiment, arguments à l'appui (notamment le peu de marges de manœuvre que nous laisse la dominance quasi absolue du marché sur l'économie mondiale) que le réformisme auquel serait nécessairement contraint tout gouvernement de gauche serait moins efficace pour l'action que les luttes sociales et ils sont dès lors réservés sur l'opportunité ou l'urgence de cette reconquête. D'autres au contraire ne peuvent se résoudre à abandonner à la droite le pouvoir d'État, en particulier au moment où la construction européenne va revenir au premier plan de l'actualité. La stratégie qu'il convient désormais d'établir dépend de cette option fondamentale. […] Ne faut-il pas désormais aller plus loin que des alliances épisodiques avec le centre et innover en termes de constitution de forces alternatives de gouvernement, à l'image de ce qu'ont fait d'autres grandes démocraties ? Il faut cependant commencer par dire ce que nous voulons pour ce pays, nous, gens de gauche, en

enfermer dans un vocabulaire qui bloque le nécessaire débat avec une partie de ceux dont nous avons besoin pour constituer, demain, une autre majorité.

En ce qui nous concerne, au Cercle Gaston-Crémieux, nous avons déjà réfléchi à toutes ces questions et amorcé des réponses dans notre ouvrage collectif de 2006, *Valeurs, cultures et politique*[1]. Notre future contribution pourrait prendre appui, en les actualisant, sur les principales conclusions de ce livret, et en particulier sur l'indispensable introduction dans un projet politique alternatif des dimensions culturelles d'une société comme la nôtre (en prenant garde à ne pas confondre aspirations communautaires légitimes et repliements communautaristes). Nous ne pouvons pas continuer à laisser à la seule droite le soin de le faire au travers de sa conception étroite et fermée, aux relents racistes et xénophobes, de « l'identité nationale ». Nous ne voulons pas d'un retour, sous quelque forme que ce soit, à l'odieux « État Français » ! Parlons concrètement, opérationnellement, de la vraie France, celle que nous continuons à reconnaître : une république indivisible, laïque, démocratique et sociale, dont la devise est « liberté, égalité, fraternité ». Une France de la diversité, dotée d'un projet réellement mobilisateur et progressiste. Une France délibérément ouverte sur une Europe elle-même prête à ériger sa propre diversité en tant que source d'enrichissement mutuel, dans le respect des spécificités historiques, sociologiques et culturelles de chacun de ses États-membres.

De tout cela débattons, avec audace et réalisme, dans le contexte qui est désormais ■

[1] *Valeurs, cultures et politique*, un ouvrage du Cercle Gaston-Crémieux, Éditions Gaston-Crémieux, 168 pages, mars 2006, 14 euros.